

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

Almanach de l'Université de Gand, Gand, 1911.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

ALMANACH DE L'UNIVERSITÉ DE GAND



HOMMAGE
à L'INFAILLIBLE GAFFEUR
LES ETUDIANTS
LIBERAUX
RECONNAISSANTS

27^{me} ANNÉE

ALMANACH DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

DE

L'UNIVERSITÉ DE GAND

- 1911 -

TOUS DROITS RÉSERVÉS

TOUT ARTICLE N'ENGAGE QUE LE SIGNATAIRE

ALMANACH
DES
ÉTUDIANTS LIBÉRAUX
DE
L'UNIVERSITÉ DE GAND
SOUS LES AUSPICES DE LA
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

27^m^e ANNÉE — 1911



IMP. A. VANDEWEGHE, RUE DE COURTRAI, 26 & 109
GAND

à Messieurs

PAUL FREDERICQ

PROFESSEUR ORDINAIRE A LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES

DANIEL VAN DUYSSE

PROFESSEUR ORDINAIRE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE

ALBERT MECHELYNCK

MEMBRE DE LA CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS

ERNEST SOLVAY

FONDATEUR DES INSTITUTS DE PHYSIOLOGIE ET DE SOCIOLOGIE
DE BRUXELLES

Les Étudiants Libéraux de Gand.



AVANT-PROPOS

Nous avons fait de ce 27^{me} annuaire un rêve bien légitime dans sa cause mais non moins audacieux dans sa réalisation : celui de faire progresser toujours l'almanach des Etudiants Libéraux dans la voie ascendante que nos prédécesseurs lui ont indiquée.

Il faut bien l'avouer, le succès de nos plus proches aînés a été si surprenant qu'il nous inspire une certaine crainte, et si la satisfaction de voir se réaliser nos espérances nous est refusée, du moins aurons nous celle du devoir largement accompli. Nous nous sommes tout d'abord inspirés de cette idée que l'almanach des Etudiants doit avant tout traduire leurs goûts et leurs tendances.

Personne ne sera donc surpris, pensons nous, de voir la partie politique de cet ouvrage particulièrement saillante; plus d'un précieux concours nous a été cordialement offert, les signatures que nos lecteurs y trouverons l'attestent.

Cela ne nous a pas empêché, espérons nous, de satisfaire également les fervents de l'histoire, de la littérature et.... de l'humour estudiantin. C'est avec

cette intime satisfaction qu'inspire la vive reconnaissance que nous remercions de tout cœur, ceux qui nous ont accordé leur bienveillante collaboration dans la publication de ce livre; et qu'il nous soit permis d'adresser spécialement nos gratitudee à notre sympathique Professeur Monsieur Franz Cumont.

Avant de terminer cette première page il nous reste une obligation, bien agréable à remplir, celle de remercier vivement nos Professeurs et hommes politiques qui ont bien voulu accepter le modeste hommage de notre dédicace. Nous leurs présentons ce travail comme le gage de notre haute considération.

Puisse ce modeste ouvrage apporter, aux jeunes, la semence de l'union et de la fraternité, aux anciens, de joyeuses réminiscences des temps passés.

MARCEL GEERSENS.



COMITÉ DE PUBLICATION

Secrétaire :

MARCEL GEERSENS.

Secrétaire-Adjoint :

CARLO VERBESSEM.

Trésorier :

CHARLES HERQUELLE.

Trésorier-Adjoint :

AARON AISENBUD.

Membres :

COUGNET, E.
DE ROOVER, F.
NOUILLE, J.
PASSAGEZ, E.

Membres Correspondants :

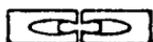
Bruxelles : VANDE WIELE.
Anvers : S. PAQUET
Mons : DE BACKER.
Gembloux : DRICOT.
Liège : KOLL.

Délégué du Comité de la Générale :

M. HANNECART.

CALENDRIER

ESTUDIANTIN



ÉPHÉMÉRIDES

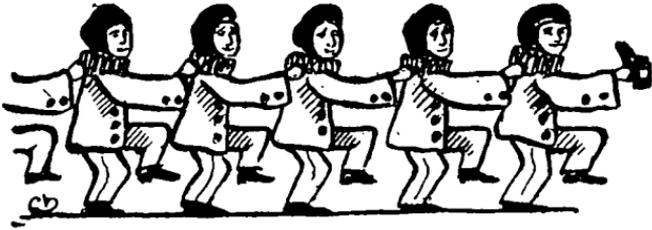
UNIVERSITAIRES



JANVIER

On boit

1	D	1910 : Paul regarde de profil... Mèches-folles!
2	L	
3	M	
4	M	
5	J	1908 : Fêtes anniversaires de la Wallonne libérale.
6	V	
7	S	
8	D	1909 : Le « fils d'Isaac est plein ».
9	L	1910 : Le « fils d'Isaac est toujours plein ».
10	M	
11	M	
12	J	1887 : Fondation de la « Société d'Histoire ».
13	V	1909 : Fondation des « Corbeaux ».
14	S	
15	D	1881 : Première Fête internationale d'Etudiants libéraux.
16	L	
17	M	
18	M	1881 : Fondation du Cercle des Etudiants-Ingénieurs.
19	J	
20	V	1883 : Fête universitaire internationale des Etudiants libéraux à Gand.
21	S	
22	D	1910 : Fête du XV ^e anniversaire de la maison des E. L. de Gand.
23	L	
24	M	
25	M	1910 : Le Rapide gagne le concours d'élégance à patins!
26	J	
27	V	
28	S	1895 : Fondation du Cercle des Colonies scolaires.
29	D	
30	L	
31	M	



FÉVRIER

On s'amuse

1	M	1891 : Fondation du Cercle d'Etudes sociales.
2	J	1880 : Fondation du Cercle littéraire.
3	V	
4	S	1818 : Fondation de l'Union des Anciens.
5	D	
6	L	1908 : Léontje tire un mauvais numéro.
7	M	1882 : Fondation de la Fanfare des Etudiants libéraux.
8	M	
9	J	
10	V	1906 : Fêtes du 30 ^e anniversaire de la G.
11	S	1887 : Mort de François Laurent.
12	D	
13	L	1909 : Inauguration du drapeau des Corbeaux.
14	M	
15	M	
16	J	
17	V	1910 : Manifestation Cumont.
18	S	1906 : Reception des stokslagers de Louvain par les Etudiants
19	D	[libéraux de Gand.]
20	L	
21	M	
22	M	1910 : Le « Kapelmeister » élu Président du Droit.
23	J	
24	V	
25	S	
26	D	1891 : Fêtes décennales de la Medecine.
27	L	
28	M	Carnaval : congés légaux.



MARS

On roule

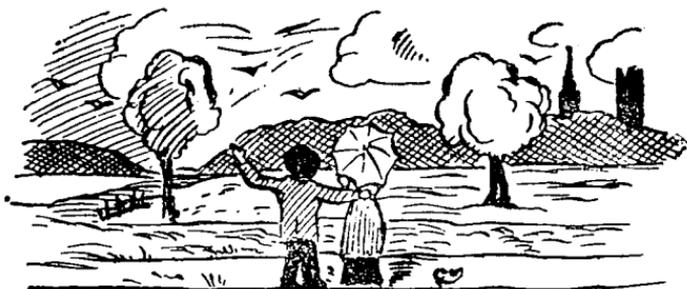
1	M	1885 : Fêtes decennales de la G.
2	J	
3	V	
4	S	
5	D	1898 : Fêtes inaugurales du drapeau de la G.
6	L	
7	M	
8	M	1890 : Cérémonie de Consécration des bâtiments de l'Institut
9	J	[des sciences, organisée par la médecine.
10	V	
11	S	
12	D	Bal funambulesque et oléagineux des « Corbeaux ».
13	L	1884 : Mort de J. Heremans, professeur émérite.
14	M	
15	M	1891 : Congrès universitaire libéral à Gand.
16	J	
17	V	
18	S	
19	D	
20	L	
21	M	1885 : Publication du 1 ^{er} Almanach.
22	M	
23	J	
24	V	
25	S	
26	D	1887 : Mort de J. J. Kickx, recteur de l'Université.
27	L	
28	M	
29	M	
30	J	
31	V	



AVRIL

On marche

1	S	1911 : Démission du Gouvernement clérical !!
2	D	
3	L	
4	M	
5	M	
6	J	
7	V	
8	S	
9	D	
10	L	
11	M	
12	M	
13	J	} 1877 : Le Drapeau des Etudiants de Liège se voit refuser Congés légaux. [l'entrée de l'Eglise St-Christophe.
14	V	
15	S	
16	D	PAQUES, 1883 : Pose de la première pierre de l'Institut des [Sciences.
17	L	
18	M	
19	M	
20	J	
21	V	
22	S	
23	D	
24	L	
25	M	1910 : Collecte du Petit-Ours pour l'achat d'une caisse! [(lisez Bibliothèque).
26	M	
27	J	
28	V	
29	S	
30	D	



MAI

On se promène

1	L	
2	M	L'ami George a un rhume! Voyez serviettes Ganda!
3	M	
4	J	
5	V	
6	S	
7	D	
8	L	1910: Banquet du 27 ^e Anniversaire de l'Almanach.
9	M	
10	M	
11	J	
12	V	
13	S	
14	D	1910: 1 ^{res} fêtes sportives interuniversitaires à Bruxelles.
15	L	
16	M	
17	M	
18	J	
19	V	
20	S	1876: Loi sur l'enseignement supérieur.
21	D	1885: Manifestation Callier.
22	L	1910: Le huit étudiant de Gand gagne la coupe du Gou-
23	M	[vernement à Bruxelles (arrive avec 7 avirons).
24	M	
25	J	ASCENSION: Congé légal.
26	V	1910: « Le Wörm » et « John » se rasant la tête (mesure
27	S	[d'hygiène).
28	D	
29	L	1910: Courses universitaires d'aviron à Liège: Gand arrive en
30	M	[huit et renouvelle sa victoire après un 2 ^d défi offert par Liège.
31	M	1888: Mort de M. G. Boddaert, professeur ordinaire.



JUIN

On bloque

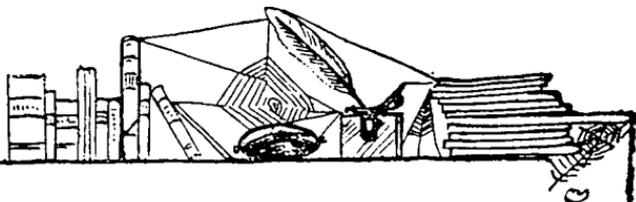
1	J	
2	V	
3	S	
4	D	PENTECÔTE.
5	L	Congé légal, 1888: Organisation de la Fédération des E. L.
6	M	1910 : Fêtes Massau.
7	M	Victoire de Gand en huit.
8	J	1908 : 1 ^r match d'aviron universitaire Hollando-Belge :
9	V	Chaque année : Casquez cent et cinq balles s'il vous plait
10	S	[et vous aurez un chapeau parfait.
11	D	
12	L	
13	M	
14	M	
15	J	1907 : Manifestation Discailles.
16	V	
17	S	1855 : Entrée triomphale de la Société des Etudiants ayant
18	D	[obtenu aux fêtes chorales de Lille.... une buse !
19	L	
20	M	
21	M	
22	J	
23	V	
24	S	
25	D	
26	L	
27	M	
28	M	
29	J	
30	V	



JUILLET

On passe

1	S	
2	D	
3	L	
4	M	Examens } Les prof. deviennent indiscrets!
5	M	
6	J	Arrivage d'un stock important de buses à la maison Tabar [(Réclame payée).
7	V	1886 : Incendie des bâtiments de l'Université de Bruxelles.
8	S	1860 : Visite de Léopold I ^{er} aux Etudiants Gantois.
9	D	
10	L	Fêtes communales.
11	M	
12	M	
13	J	
14	V	
15	S	
16	D	19...? Not' Kapelmeister refusé au « qu'on serv' à boire ».
17	L	1910 : Ouverture de l'hôtel de la Poste, succursale de l'hôtel
18	M	[de la Bohême.
19	M	
20	J	
21	V	1831 } Inauguration de Léopold I ^{er}
22	S	
23	D	
24	L	
25	M	
26	M	
27	J	
28	V	
29	S	
30	D	
31	L	



On flemme

AOUT

1	M	
2	M	
3	J	
4	V	
5	S	1889 : Fête du Centenaire de l'Université de Paris.
6	D	
7	L	1888 : Mort d'Etienne Poirier, professeur ordinaire.
8	M	
9	M	
10	J	
11	V	
12	S	
13	D	
14	L	
15	M	ASSUMPTION : Congé légal.
16	M	1909 : Le Ro-Pacha Al... entre chez Pipe! Bel espoir!
17	J	
18	V	
19	S	1909 : Le Ro-Pacha... sort de chez Pipe!
20	D	
21	L	
22	M	
23	M	
24	J	
25	V	
26	S	
27	D	
28	L	
29	M	
30	M	
31	J	[tion des Etudiants Gantois. 1881: Grande Manifestation liberale à Bruxelles : participa-



SEPTEMBRE On tâche de passer

1	V
2	S
3	D
4	L
5	M
6	M
7	J
8	V
9	S
10	D
11	L
12	M
13	M
14	J
15	V
16	S
17	D
18	L
19	M
20	M
21	J
22	V
23	S
24	D
25	L
26	M
27	M
28	J
29	V
30	S

1888 : Mort de J. Plateau, professeur émérite.

1816 : Arrêté décidant la Fondation des Universités de Gand
[et de Liège.]



OCTOBRE

On rentre

1	D	Rentrée de la classe universitaire.
2	L	
3	M	
4	M	
5	J	1910: Figueiredo vient nous annoncer à patins à roulettes
6	V	[l'évènement de la République Portugaise.
7	S	1910: Le petit Paul, atteint de la maladie du sommeil, est
8	D	[autorisé à présenter son examen à une date ultérieure.
9	L	1817: Fondation de l'Université de Gand.
10	M	
11	M	1910: Vu ses nombreuses distinctions, la firme Paté et Cie
12	J	[s'attribue le titre d'ingénieur!!
13	V	
14	S	
15	D	1873: Installation de M. F. Soupart comme Recteur.
16	L	Amnistie générale des parents!
17	M	Ouverture solennelle des Cours.
18	M	
19	J	
20	V	1909: Fêtes anniversaires de l'Université libre de Bruxelles.
21	S	
22	D	1910: Ho! la! la!.... Spoum! une negresse chez Mietje.
23	L	
24	M	
25	M	1910: Un bourgeois (sous-commissair').
26	J	Vola les quat' fers en l'air! Zim! boum!
27	V	1910: Baptême du renégat Mimiel.
28	S	1860: Visite de Léopold I aux Etudiants de Liège.
29	D	
30	L	1910: Une négresse.... trop de calorie
31	M	La boîte est fermée par crainte d'incendie.



NOVEMBRE

On danse

1	M	} Toussaint 1910 : Fondation du Cercle universitaire libéral Congés légaux.
2	J	
3	V	[Brugeois.
4	S	Enfin... le Wurm boit l'alcool.
5	D	
6	L	1909 : 1 ^{re} apparition de « Pier » à la G.
7	M	
8	M	
9	J	
10	V	
11	S	
12	D	[Ro-Pacha !
13	L	1910 : Bidezinc... se réconcilie avec son mortel... ennemi
14	M	
15	M	1892 : Fêtes du 75 ^e anniversaire de l'Université de Gand.
16	J	
17	V	
18	S	1910 : Fêtes de la littérature XXX ^e anniversaire.
19	D	Réception des Anciens : café-cognac. — Bal de la G. (Punch).
20	L	1834 : Fondation de l'Université de Bruxelles.
21	M	1910 : Sacre de Djum ! chef Punchiste !!
22	M	1908 : Inauguration du monument Laurent.
23	J	1910 : Il est de jeunes étudiants qui vont trouver le Dr Adam!!..
24	V	
25	S	Fête patronale du Roi : congé légal.
26	D	1900 : Fêtes internationales universitaires à Gand.
27	L	1910 : Mimile rase sa moustache (par simple mesure d'hy-
28	M	1868 : Fondation du Cercle des Etudiants Walllons. [giène].
29	M	
30	J	1910 : Ro-Pacha a osé présenter... sa femme... à Bidezinc.



DÉCEMBRE

On vadrouille

1	V	1895 : Fondation de la maison des E. L. de Gand.
2	S	
3	D	
4	L	
5	M	
6	M	1882 : Première jeune fille autorisée à suivre les cours de
7	J	[l'Université.
8	V	
9	S	1877 : Manifestation Laurent.
10	D	
11	L	1891 : (4 heures du matin) Fondation des « Caviars ».
12	M	
13	M	1904 : Représentation de « Ces Messieurs » (Bataille au bleu
14	J	[de Prusse).
15	V	1880 : Fondation de la Médecine, [terme d'amitié.
16	S	1910 : Un défenseur d'Aisenbud prétend que le mot « imbécille » n'est qu'un
17	D	1875 : Reconstitution de la Société Générale des E. L.
18	L	
19	M	1910. Kicke brave la mort en se faisant tirer un morceau de
20	M	[sucre sur la tête... par le capitaine...
21	J	1863 : Congrès d'Étudiants à Gand.
22	V	1909 : Fête des Colonies : J. V. de Velde fait évoluer ses
23	S	[ballérines.
24	D	
25	L	Congé légal.
26	M	Congé légal.
27	M	
28	J	
29	V	
30	S	
31	D	

RÈGLEMENT DE L'ALMANACH

ART. 1. — En séance du 16 janvier 1885, la Générale décida qu'il serait publié sous ses auspices un Almanach.

ART. 2. — Dans cette publication s'affirmeraient les tendances des Etudiants Libéraux de l'Université de Gand et des autres Universités belges ou étrangères. Les principaux écrivains politiques et philosophiques, les littérateurs et historiens belges ou étrangers pourraient y collaborer.

Du Secrétaire et du Comité de Publication.

ART. 3. — La Générale élit l'un de ses membres en séance générale comme secrétaire de l'Almanach, après que le Comité de l'exercice courant ait terminé sa gestion Elle lui confie la composition et la publication de l'Almanach. Elle désigne dans la même séance le ou les professeurs et le ou les hommes politiques auxquels est dédié l'Almanach.

ART. 4. — Le candidat au Secrétariat de l'Almanach sera présenté soit par le Comité de Publication sortant, soit par la Générale. Dans ce dernier cas sa candidature devra être appuyée par 20 membres au moins.

ART. 5. — Avant la quinzaine de sa nomination, le Secrétaire est chargé de constituer un Comité de Publication de 8 membres, lui compris. Il choisit parmi ceux-ci un secrétaire adj., un trésorier, un trésorier adj. et dans la séance la plus rapprochée il soumettra son choix à la sanction de la Générale.

ART. 6. — Faute de ratification par la Société Générale, celle-ci élira elle-même en séance générale dans le plus bref délai les membres appelés à former ou à compléter le Comité de Publication.

ART. 7. — Le trésorier et le trésorier adj. sont chargés du service des annonces, de la vente et de la gestion financière de l'almanach.

ART. 8. — Le Secrétaire exercera un contrôle sur le travail dont il chargera ses membres et pourra proposer à son comité la démission de ceux qui ne répondraient pas à leurs engagements. Il complètera aussitôt son Comité en observant l'art. 5 ci-dessus.

ART. 9. — La Générale délègue près du Comité de Publication deux de ses membres, son président et son trésorier avec voix consultative, qui veillent à la bonne gestion du Secrétaire et du Trésorier de l'Almanach et qui peuvent d'autre part exiger la communication des « poires » estudiantines de Gand, dans le but d'éviter des conflits avec les célébrités sujets de ces articles. Il s'y ajoutera un délégué des anciens avec voix consultative et droit d'appel devant la Générale.

Si le trésorier de la Générale était membre déjà du Comité de Publication, c'est le trésorier adj. de la Générale qui sera délégué de celle-ci avec le Président.

ART. 10. — Le Secrétaire s'engagera à ne faire *aucune* commande sans bon dûment signé par le trésorier de l'almanach et des délégués de la Générale.

ART. 11. — Le Secrétaire et le Trésorier, qui seuls seront en rapport avec les fournisseurs pour la publication de l'Almanach, et qui auraient accepté de ces derniers des avances en espèces seront personnellement tenus de leurs engagements et destitués de leurs fonctions.

ART. 12. — Pendant la durée de son mandat, le Secrétaire fera tous les mois à la Générale un rapport succinct de la besogne accomplie pour l'élaboration de l'Almanach.

ART. 13. — Les correspondances qui auraient droit à des demandes de dons seront revêtues des signatures du Secrétaire et du Trésorier de l'Almanach.

De la Publication de l'Almanach.

ART. 14. — Le sommaire de l'Almanach n'est connu que des membres du Comité de Publication, et ceux-ci s'engagent à le tenir secret.

ART. 15. — L'Almanach est divisé en 4 parties :

1^o La dédicace et l'avant-propos.

2^o La partie académique.

3° La partie politique, philosophique, historique et littéraire.

4° Les collaborations estudiantines et la galerie des poires.

ART. 16. — Une soumission sera ouverte par le Comité dès son entrée en fonctions, entre trois imprimeurs au moins pour la publication de l'Almanach et toutes les fournitures y afférentes.

ART. 17. — Le Comité réuni en séance obligatoire décidera, après que connaissance lui aura été donnée des soumissions, quel sera l'adjudicataire du travail.

En cas de parité de voix, le secrétaire aura voix prépondérante.

ART. 18. — Le Comité nommera dans chaque ville universitaire deux correspondants chargés de composer un compte-rendu général des sociétés estudiantines libérales.

Des Séances du Comité.

ART. 19. — Le Secrétaire s'engage à réunir son Comité au moins deux fois par mois, et en outre chaque fois, que d'accord avec son trésorier le besoin s'en ferait sentir.

ART. 20. — Le Secrétaire et le Trésorier feront lecture de leurs rapports de fin de gestion dans une séance à fixer par le Comité de la Générale. Ils consigneront à cet effet, leurs compte-rendus dans les registres à ce destinés.

ART. 21. — Les membres du Comité de Publication sont rééligibles.

ART. 22. — Le règlement de l'Almanach arrêté en séance du 5 novembre 1907 a été ainsi modifié et approuvé en séance de 13 avril 1910.



PARTIE ACADÉMIQUE

UNIVERSITÉ DE GAND

I. — ADMINISTRATION

RUE DES FOULONS

Recteur pour les années 1910-1911 : M. V. C. De Brabandere.
Administrateur-Inspecteur : M. J. F. Vander Linden.
Secrétaire du Conseil Académique 1910-1911 : M. H. Pirenne.
Collège des assesseurs pour l'année 1910-1911 : MM. V. C. De Brabandere, F. Cumont, Ch. de Lannoy, F. Swarts, H. Leboucq, H. Pirenne.

Commissaires pour les affaires de la Bibliothèque : MM. J. Bidez, R. De Ridder, A. Demoulin, H. Leboucq.

Receveur du Conseil Académique : M. L. Hombrecht.

Secrétaire de l'Administrateur-Inspecteur : M. L. Hombrecht.

Conservateur général des bâtiments et du mobilier : M. Van Hamme.

Commis-rédacteurs : MM. F. Buytaert, M. Ralet.

Préparateur-dessinateur : M. L. A. Lefevre.

Appariteurs : MM. J. Ladon et Segers.

II. — PERSONNEL ENSEIGNANT

FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES

Doyen : M. F. Cumont. — *Secrétaire* : M. W. De Vreese.

Professeurs ordinaires : MM. Bidez, boulevard Léopold, 52; Bley, rue d'Egmont, 8; Cumont, rue des Vanniers, 35; M. de la Vallée-Poussin, Avenue Molière, 150, Forest; de Ceuleneer, rue de la Confrerie, 5; Frédéricq, rue des Boutiques, 7; Hoffmann, boulevard des Hospices, 112; Hulin, place de l'Evêché, 3; Logeman, boulevard des Hospices, 371; Pirenne, rue Neuve St-Pierre, 126; Roersch, rue de l'Avenir, 75; Thomas, rue Plateau, 41; Van Biervliet, rue Metdepenningen, 5; Vercoullie, rue aux Draps, 21.

Chargés de cours : MM. Counson, rempart de la Biloque, 308; De Vreese, boulevard d'Akergem, 33; Preud'homme, rue Nassau, 4; Vander Haegen, rue de la Colline, 77; Van Houtte, Pêcherie, 65; Séverin, rue de la Concorde, 67.

FACULTÉ DE DROIT

Doyen : M. Ch. De Lannoy. — *Secrétaire* : M. G. Eeckhout.

Professeurs ordinaires : MM. E. Dauge, rue Guinard, 20; V. C. De Brabandere, rue Neuve St-Pierre, 76; Ch. de Lannoy, chaussée de Courtrai, 32; P. De Pelsmaeker, boulevard du Parc, 23; R. de Ridder, Coupure, 64; J. Halleux, rue du pont Madou, 9; J. Obrie, rempart des Chaudronniers, 40; A. Rolin, rue Savaen, 11; P. Van Wetter, boulevard du Jardin Zoologique, 48.

Professeurs extraordinaires : MM. G. Eeckhout, boulevard de la Citadelle, 31 ; G. Van den Bossche, rue Basse, 22 ; P. Vermeersch, rue digue de Brabant, 71.

Professeurs à l'École spéciale de Commerce : MM. J. Cornet, boulevard Dolez, 86, Mons ; E. Nicolaï, chaussée de Charleroi, 82, Bruxelles.

Chargés de cours : MM. G. Baetse, rue Capouillet, 51, Bruxelles ; F. Goffart, place des Barricades, 1, Bruxelles ; M. Lauwick, boulevard Léopold, 9 ; V. Muller, avenue de l'Exposition, 52, Liège.

FACULTÉ DES SCIENCES

Doyen : M. F. Swarts. — *Secrétaire* : M. E. Stöber.

Professeurs ordinaires : MM. J. Boulvin, boulevard du Fort, 18 ; L. Cloquet, boulevard Léopold, 11 ; C. De Bruyne, boulevard du Fort, 19 ; M. Delacre, boulevard du Fort, 16 ; A. Demoulin, rue Plateau, 10 ; C. Dusausoy, chaussée de Courtrai, 107 ; E. Fagnart, rue neuve de l'Hôpital, 11 ; V. Foulon, Coupure, 122 ; E. Haerens, chaussée de Courtrai, 21 ; F. Keelhoff, rue Van Monckhoven, 6 ; J. Mac Léod, rue du Héron, 13 ; P. Mansion, quai des Dominicains, 2 ; J. Richald ; rue Archimède, 69, Bruxelles ; H. Schoentjes, boulevard du Fort, 17 ; C. Servais, rempart de la Biloque, 300 ; X. Stainier, Coupure, 27, F. Swarts, avenue Clémentine, 23 ; E. Van Aubel, chaussée de Courtrai, 120 ; J. F. Vander Linden, cour du Prince, 27 ; N. Van de Vyver, boulevard de la Citadelle, 63 ; F. Van Ortrov, quai des Moines, 35 ; J. Van Rysselberghe, rue de la Sauge, 34 ; F. Wolters, avenue des Moines, 15.

Professeur à l'École du Génie Civil : M. De la Royère, rue de la Concorde, 65.

Chargés des cours : MM. O. Colard, rue Neuve, 156, Bruxelles; J. Cornet, boulevard Dolez, 86, Mons; A. Flamache, square Guttenberg, 16, Bruxelles; H. Lebrun, Woluwe St-Pierre; A. Merten, boulevard Albert, 25; J. Meuwissen, avenue Clémentine, 1; O. Steels, Destelbergen; J. B. Steenackers, chaussée de Ninove, Scheut Bruxelles; F. Stöber, rue du Fort, 33; J. Taitsch, rue de Boom, 72, Anvers; C. Wasteels, rue d'Akkergem, 17; V. Willem, rue Willems, 8.

Répétiteurs : MM. A. Claeys, rue Mertens, 30, Mont St-Amand; E. Cobbaert, rue Nassau, 22; D. Demeulemeester, digue de Brabant, 2; G. de Voldere, boulevard Léopold, 17; E. Merlin, rue d'Ostende, 11; A. Smedts, boulevard de la Citadelle, 58; M. Stuyvaert, rue des Chanoines, 44; A. Van den Berghe, boulevard des Hospices, 9; E. Van Engelen, rue de Courtrai, 180; D. Van Hove, quai Terplaeten, 29.

Conducteurs des Ponts et Chaussées détachés à l'École du Génie Civil comme maîtres de topographie : MM. Mat, rue d'Angleterre, 11; Simonis, rue des Architectes, 19, Mont St-Amand; Toeffart, ancien chemin de Bruxelles, Gendbrugge.

Maîtres de dessin : MM. Cobbaert, rue Nassau, 22; De Cramer, boulevard St-Liévin, 40.

FACULTÉ DE MÉDECINE

Doyen : M. H. Leboucq. — *Secrétaire* : M. O. Vanderlinden.

Professeurs ordinaires : MM. A. De Cock, plaine St-Bavon, 12; E. Eeman, quai des Récollets, 8; J. F. Heymans, boulevard de la Citadelle, 79; E. Lahousse, St-Denis-Westrem; H. Leboucq, Coupure, 129; C. Van Cauwenbergh, nouvelle rue du Casino, 5; O. Van der Stricht,

marché au Lin, 11 ; D. van Duyse, rue basse des Champs, 65 ; E. Van Ermengem, chaussée de Courtrai, 137 ; F. Van Imschoot, rue de la Monnaie, 3 ; C. Verstraeten, place Van Artevelde, 15.

Professeurs extraordinaires : MM. H. De Stella, rue Royale, 16 ; L. Gesché, rue d'Egmont, 20 ; O. Vander Linden, place Van Artevelde, 16 ; P. Van Durme, quai des Tonneliers, 8.

Professeurs à l'Institut supérieur d'éducation physique : MM. J. De Nobele, rempart des Chaudronniers, 43 ; F. Gommaerts, rue des Foulons, 17 ; G. Schmitterlów, rue de Flandre, 18.

Chargé de Cours : M. F. Daels, rue Van De Velde.

Professeurs Emérites : MM. Callier, chaussée de Courtrai, 82 ; Discailles, avenue Louise, 492, Bruxelles ; Montigny, rue Joseph Plateau, 26 ; Nossent, rue Haute, 21 ; Plateau, chaussée de Courtrai, 135 ; Swaerts, chaussée de Louvain, 5, Cortenberg ; Van Bambeke, rue Haute, 5 ; Van der Mensbrugge, Coupure, 115 ; Wolters, rue de l'Avenir, 21.

POPULATION

Le nombre des étudiants inscrits est de 1140.

Ce nombre est supérieur de 43 à celui de l'année précédente. Il est aussi le plus élevé que l'Université ait atteint depuis sa fondation.

Les inscriptions se répartissent comme suit entre les diverses Facultés et Ecoles :

Philosophie et lettres : 87 ; Droit : 127 ; Ecole spéciale de commerce, annexée à la faculté de Droit : 28 ; Faculté des Sciences : 81 ; Médecine : 114 ; Institut d'éducation physique, annexé à la Faculté de Médecine : 17 ; Ecoles du Génie Civil : 473 ; Ecoles des Arts et Manufactures : 213.

878 sont nés en Belgique, 262 sont étrangers et se répartissent de la manière suivante :

Russie : 79 ; Hollande : 13 ; Bulgarie : 69 ; Turquie : 10 ; Chine : 10 ; Portugal : 10 ; Roumanie : 9 ; Serbie : 8 ; Brésil : 8 ; Egypte : 6 ; Chili : 5 ; Grèce : 4 ; et d'autres pays qui ne sont représentés que par un ou deux étudiants.

EXAMENS

Pendant les sessions de juillet et d'octobre 1910, 646 inscriptions ont été prises pour le grade légal, 619 candidats se sont présentés, 27 ont fait défaut ou ont été empêchés pour motifs légitimes.

De ces 646 récipiendaires, 432 ont été admis ; à savoir : 7 avec la plus grande distinction ; 47 avec la grande distinction ; 118 avec distinction et 260 d'une manière satisfaisante.

Pour le Grade scientifique : 47 furent admis dont 2 avec la plus grande distinction ; 4 avec grande distinction ; 15 avec distinction et 26 d'une manière satisfaisante.

744 inscriptions furent prises aux Ecoles : 457 récipiendaires furent admis ; 8 eurent la grande distinction ; 76 la distinction et 373 passèrent d'une manière satisfaisante.

CONCOURS UNIVERSITAIRES POUR 1910-1911

Seul M. Dela Haye, Jos., candidat en sciences naturelles fut proclamé premier ex æquo en sciences thérapeutiques avec 67 points sur 100.

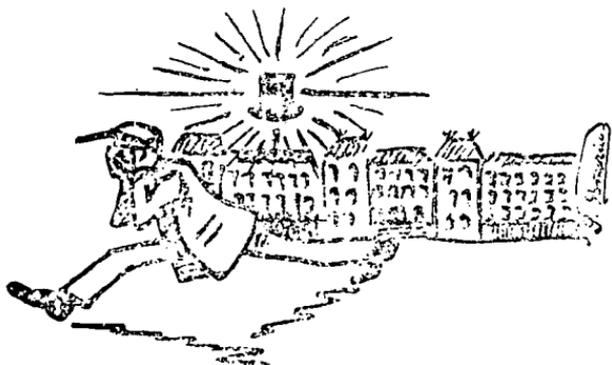
BOURSES DE VOYAGE

Les épreuves pour les bourses de voyage ont été subies avec succès par MM. Polderman, Fabrice, de Nieuport, docteur en philosophie et lettres ; De Visscher, Fern., docteur en droit ; Bequaert, Jos., docteur en sciences naturelles ; Verdonck, Armand, docteur en médecine.

CONCOURS POUR LES PLACES D'INGÉNIEURS DE L'ÉTAT

Administration des Ponts et Chaussées : 13 candidats, Gand obtient 3 places dont le n° 1.

Service des voies et travaux de l'administration des Chemins de fer de l'Etat : 3 emplois, obtenus par 3 élèves de nos Ecoles.



LE CAUCHEMAR DU BLOQUEUR !

CERCLES UNIVERSITAIRES

Société Générale des Etudiants Libéraux

Fondée le 14 décembre 1875

COMITÉ POUR 1910-1911

Président : Hannecart, M.

Vice-Président : Pirenne, J. (P).

Vice-Président ; Aisenbud, A. (F).

Secrétaire : Chomé. — *adj.* : Passagez, Verbessem.

Administrateur : Herquelle Ch. — *adj.* : De Roover.

Porte-drapeau : Gobbe. — *adj.* : Walton.

Bibliothécaire : De Muynck. — *adj.* : Nouille.

Commissaires : Mardulyn, Vande Velde, J.

P. Section politique. — *F.* Section des fêtes.

MEMBRES D'HONNEUR.

MM.

Adam, L., médecin.
Biddaer, E., ingénieur.
Berger, M., ingénieur.
Beyaert, P., ingénieur.
Boddaert, H., avocat.
Bolle, H., avocat.
Bruneel, L., ingénieur.
Callier, A., prof. à l'Univ.
Carmen, L., lieut. d'art.
Claus, A., médecin.
Crombé, A., avocat.
De Bast, C., sénateur.
De Geynst, M., ingénieur.
De Ridder, professeur.
De Saegher, R., avocat.
Discailles, E., prof. émérite
Dupureux, A., médecin.
Delepaulle, H., ingénieur.
Faimagne, E., ingénieur.
Février, E., ingénieur.
Ficaia, étudiant, Paris.

MM.

Gaspard, J., ingénieur.
Gevaert, H., industriel.
Heyvaert, avocat.
Haillez, ingénieur.
Lamborelle, P., médecin.
Lancosme, étudiant, Paris.
Limbourg, G., ingénieur.
Marinus, E., ingénieur.
Montfort, artiste lyrique.
Neelemans, L., médecin.
Poissonnier, A., médecin.
Réveillaud, anc. président
de l'Associat. de Paris.
Roque de Pinho, Al., ingén.
Ruwet, M., chef de station.
Soum, M., artiste lyrique.
Seutens, V., ingénieur.
Thooris, A., avocat.
Van Wetter, P., prof. à
l'Université.
Waxweiller, E., ingénieur.

Maison des Étudiants Libéraux

Les premières lignes de ce petit aperçu doit être un tribut de reconnaissance aux Anciens qui cette année nous ont une fois de plus prouvé leur attachement inébranlable, un hommage à Monsieur les Prof. Van Wetter et De Ridder, Messieurs le Sénateur C. de Bast, le regretté Sénateur Dierman, Monsieur H. Boddaert, tant d'autres qui par leur précieux secours ont empêché la débacle que tous nous craignons.

Oui, camarades, la Maison allait à la ruine, notre chère Maison croulait et allait disparaître. Et cela, ayons le courage de le dire, par notre faute, par notre légèreté et même par notre inconscience !

Mais cela, c'est le passé. Aujourd'hui grâce aux Anciens, grâce aussi aux dévouements estudiantins ; car il y eut des dévoués et ils furent nombreux et enthousiastes — leur modestie me défend de les citer mais vous les connaissez tous — grâce à eux notre Maison, nouveau Phénix, se relève de ses cendres plus belle et plus attrayante qu'avant. Notre situation financière si obérée est liquidée ; déjà l'administrateur sortant le cam. van Loö a annoncé un bénéfice notable, le nouvel administrateur le cam. Herquelle a remis la Maison à neuf, en un mot il ne reste plus rien de ce qui était.

Nous avons maintenant une Maison riante, où l'entrain est revenu, ou plus qu'avant les camarades se réunissent et où tous rivalisent de zèle et de dévouement pour assurer son existence et sa prospérité.

Que ceux d'entre vous, dont le local n'est pas encore le rendez-vous journalier, se le disent. C'est à l'Université que se créent les meilleures amitiés : c'est à la Maison que vous rendrez ces liens durables et sincères.

SENEX.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

1909-1910

Rapport lu et approuvé en séance générale de clôture du Jeudi 2 Juin

CAMARADES,

Au moment où, après avoir dirigé pendant toute une année la Société Générale, le comité voit se terminer sa gestion, au moment où, il laissera à d'autres, le soin de veiller à la diffusion des idées libérales au sein de l'Alma Mater. et, à la conservation des droits estudiantins ; il convient de faire un retour en arrière et de retracer le chemin accompli.

Dès son entrée en fonction, une lourde mission lui était dévolue : l'état financier subissait depuis quelques années l'influence de la baisse : l'année s'est écoulée, et le comité est parvenu, grâce au bénéfice de l'Almanach, dirigé par les camarades Poll et Herquelle, grâce aussi à la largesse de différents donateurs, à combler tous les arriérés !

La rentrée des cours s'effectua avec une importance toute particulière : un événement qui fit tressaillir l'Europe civilisée : l'exécution de Ferrer en Espagne, après une procédure inquisitoriale et précipitée : cet assassinat politique avait amené aux abords de notre local et à la suite de notre drapeau bleu une foule considérable. Un ordre du jour de protestation fut voté et longuement acclamé.

Le traditionnel tonneau du baptême des casquettes, ses coutumières solennités reçurent leur habituel accueil. Plusieurs bleus en tressaillirent d'émotion, des anciens même y allèrent de leur oraison éjaculatoire !

Quant au tonneau des professeurs, donné au local « Le Parc » Plaine St-Pierre, il fut un des mieux réussis de l'année. De nombreux professeurs avaient répondu à l'appel que nous leur avions fait. Monsieur Rolin, ou nom de ses collègues, exprima toute la sympathie qu'avaient les professeurs libéraux pour les étudiants.

Nous remercierons, encore ici, les camarades Dubois et Parazien du précieux concours qu'ils voulurent bien nous apporter pour rehausser l'éclat de cette festivité.

Les camarades étrangers, offrirent à la Société Générale un tonneau : le camarade Aisenbud, le présida et nous manifesta toute l'admiration qu'avaient ses camarades, pour les étudiants belges qui professent des idées de progrès de justice et d'égalité.

Ajouterions-nous les nombreux tonneaux donnés mensuellement ? ceux qui nous furent offerts si généreusement par M. Toussaint et par notre ami Gevaert (dit le Cos) ? Mentionnons toutefois celui du Comité, qui fut agrémenté d'une série de projections lumineuses humoristiques et satyriques, et, celui de Heusden donné collectivement avec la Wallonne ; le départ et le retour eurent lieu en chars-à-bancs et au son mélodique... d'un harmonica.

* * *

L'activité politique fut loin d'être cette année particulièrement brillante. Au point de vue des conférences : nous en eûmes très peu, trop peu. A la décharge du Comité : il dut s'occuper de relever les finances et ce fut là son principal souci. Parmi les conférences :

Le camarade Gombault, président, nous parla de « la recherche de la paternité ».

M. l'ingénieur Prayon des « Dirigeables et aéroplanes » avec projections lumineuses.

Le camarade Vanderschueren de la « Liberté de l'enseignement ».

Les fêtes univeraitaires cette année furent nombreuses et la Générale y envoya de fortes délégations : à Liège, à Bruxelles, à Anvers, à Paris, et à deux reprises différentes au Congrès des Etudiants à Bruxelles. L'activité de la Société Générale fut prise par l'organisation des Fêtes du quinzième anniversaire de fondation de la Maison, fêtes dont la réussite fut complète. L'Almanach célébra lui aussi en un copieux banquet son vingt-septième anniversaire de fondation.

Que Messieurs le Sénateur De Bast et Monsieur le député Mechelynck qui furent présents à beaucoup de nos fêtes, trouvent ici une fois de plus, l'expression de notre respectueuse considération et de notre profonde reconnaissance.

La Société Générale porta au nombre de ces membres d'honneur Monsieur le professeur De Ridder, M^{rs} les Sénateurs De Bast et Dierman et notre ancien camarade George Haillez.

* * *

Depuis longtemps au sein de l'organisation de la Maison de la Fédération, de la Générale et des Cercles fédérés, une sérieuse réorganisation s'imposait. Tous les camarades réuniront leurs efforts et l'année prochaine s'ouvrira sous le jour d'une forme nouvelle : La Société Générale qui sera ce qu'elle devait être depuis longtemps : la société mère où tous les Etudiants, avant de faire partie de quelque autre cercle, devront s'inscrire. Q'au gré de nos espérances elle apporte la solution depuis si longtemps réclamée !

* * *

Avant de terminer ces lignes, qu'il nous soit permis de dire un mot de l'esprit politique des étudiants qui s'est toujours manifesté, empreint d'une vivacité, d'une fougue et d'une énergie propre à des cœurs de vingt ans.

La jeunesse universitaire sent qu'un régime actuel vicié à sa base, vieilli, fatigué, dont le programme n'a aucune réforme humanitaire, aucune tendance démocratique, et non seulement, détourne les fonds publics au profit des sociétés de main-morte et des organismes politiques de leurs corréligionnaires, mais encore, trafique des charges politiques, et trouve dans l'exercice des mandats des occasions d'enrichissement, d'accaparement, et d'arrivisme pécuniaire.

La jeunesse estudiantine libérale, malgré 26 années de gouvernement clérical, est persuadé que l'heure de la libération est proche, et, que le moment où disparaîtra de l'horizon, l'influence pernicieuse de la Rome néfaste, n'est plus qu'une question de mois.

En 1894 les catholiques avaient 54 voix de majorité au Parlement, depuis 1910, il n'en ont plus que 6!

Une propagande, intense, durable et prolongée, un dévouement illimité à la cause libérale, la conclusion de plus en plus générale de cartels, viendront, nous l'espérons, rendre à notre pays cette liberté de penser de vivre et de manifester, liberté que la domination des prêtres, que la tyrannie des dirigeants politiques, n'a pas encore étouffé ni abattu dans l'âme belge, avide qu'elle est, d'expansion, de fierté, de progrès et d'attachement aux principes démocratiques.

En préparation des luttes électorales qui auront lieu dans notre province en 1912, la mission appartient aux étudiants libéraux d'entrer eux aussi dans la mêlée des partis, et de se joindre à l'action collective de nos mandataires libéraux et de nos jeunes gardes libérales, afin de provoquer par les élections prochaines la chute d'un gouvernement de fraude, de concussion, et d'injustice, et de le remplacer par un gouvernement de paix et d'espérance!

A. G.

CERCLES FÉDÉRÉS

Compte rendu de la Société Wallonne des étudiants libéraux 1910-1911

Exilés au pays de flandre, les premiers étudiants Wallons libéraux de l'université de Gand avaient senti le besoin de se grouper en un cercle qui put témoigner leur amour pour la terre Gauloise et le dialecte natal.

C'est à ceux-ci que nous devons l'origine de notre société. Si ces glorieux fondateurs, dont fut notre vénéré professeur feu J. Massau, n'eurent pour but que de manifester hautement leur origine, leur pittoresque patois et leurs divertissements régionaux, c'est à nous qu'incombe maintenant la lourde tâche de résister à l'intransigeance grandissante du flamingantisme.

Je profite de la publication de l'almanach pour faire un vibrant appel à tous les libéraux dont le cœur reste attaché par l'amour et la reconnaissance à cette bonne et généreuse terre wallonne qui fut notre berceau.

Qu'ils se rappellent que dans la lutte des langues nous occupons un avant poste au cœur de l'ennemi, que par nos festivités nous témoignons de nos aspirations, que par nos manifestations nous devons lutter contre le cléricanisme et un flamingantisme aussi haineux qu'outrancier.

Camarades! continuez à fréquenter la Wallonne, à la rendre toujours plus prospère et plus fière de son idéal.

Malgré un passé glorieux et des membres dévoués,

notre chère Wallonne dut subir des crises regrettables; elle en sortit toujours victorieuse.

L'année 1909-1910 sembla débiter sous de bons auspices; peu à peu le comité se relâche et le président démissionne au milieu de l'année en même temps qu'une séance générale renversait le comité, incapable par négligence. C'est au camarade Pol Desmur, que nous devons la réorganisation rapide et énergique de la société.

Un nouveau comité fut élu et l'année s'acheva sous la présidence du camarade Chomé.

Si l'année passée, les tonneaux organisés furent peu nombreux, il en est qui furent cependant fort bien réussis et où la gaieté gauloise ainsi que la bonne volonté des chansonniers ne firent pas défaut.

Je crois inutile d'insister sur l'état des camarades Djum, Bobby, Jet, Stouks, Gobbe, Balbeur, Fred et de leurs dignes néophytes en ces mémorables circonstances. Suivant une habitude acquise ils ne rentrèrent chaque fois qu'à des heures quelque peu indues après des libations supplémentaires et souvent répétées.

Le comité actuel s'efforcera de conserver saintement les anciennes coutumes, de faire revivre celles qui seraient tombées en désuétude et d'organiser de nombreux tonneaux agrémentés d'attractions diverses, concours annuel de couyon, concours de fumeurs et de chant, projections lumineuses et discours burlesques improvisés sur des sujets d'actualité.

Confiant en l'an de grâce 1910-1911, le comité souhaite à tous les étudiants libéraux Wallons le plus d'agrément possible dans nos futures guindailles et par traditionalisme à s'y gondoler à s'en crever la panse.

Pour le Comité :

G. W.

Comité élu pour 1910-1911 : *Président* : Chomé; *Vice-président* : Lassalle; *Trésorier* : Dechesnes; *Secrétaire* : Wilkin; *Porte-drapeau* : Passagez; *Chef-pompier* : Etienne; *Pompiers* : Honorez, Renard, Passagez.

Cercle Universitaire des Colonies Scolaires

sous la présidence d'honneur de

M. G. LAMPENS.

Fondé en 1892.

L'année académique 1909-1910 s'est écoulée avec grand calme et peu d'évènements notables.

La grande fête annuelle eut lieu au Grand Théâtre le 14 décembre. Le spectacle promettait d'être particulièrement brillant. Au programme se trouvait « Maison de poupées » de Henrik Ibsen.

Cette pièce à elle seule met déjà sur pied beaucoup de monde. L'œuvre est étrange on y sent, une mentalité et une conception de la vie de l'art et de la morale toute autre que la nôtre. C'est un fruit exotique, mais si l'expression m'est permise je dirais un fruit exotique, négatif. Il n'a pas cette saveur aigüe, cet attrait qui excite, au contraire c'est une œuvre de tout calme, qui est raisonnée et réfléchie grandement, pesamment rien n'est emporté, aucun mouvement violent. Elle caractérise toute la mentalité et le talent d'Henrik Ibsen et des hommes du nord.

Ce qui ajouta aussi énormément au succès de la représentation ce fut l'interprétation. Le Comité avait en effet eu la bonne fortune de s'entendre avec M^{lle} Suzanne Després la charmante sociétaire de la Comédie française. Son talent réaliste et dépourvu d'artifice eut l'occasion de se développer sous toutes ses formes aux yeux du public gantois. Le cadre et l'œuvre étrange qu'elle interprétait ne firent qu'accroître le talent avec lequel elle incarna les personnages norwégiens. Les artistes qui l'entouraient avaient été des mieux choisis et tinrent tous ce que leur nom promettait.

La salle ne pouvait manquer d'être bien garnie.

Toutes les places étaient occupées, depuis les loges où brillèrent les toilettes voyantes ornées de bijoux et d'étoffes chatoyantes, jusqu'au sommet de l'échelle, en passant par les secondes loges réservées exclusivement aux Camarades.

La seconde partie du spectacle fut tenue par les étudiants eux-mêmes. Après que l'Appel, l'hymne des étudiants libéraux gantois, fut chanté par tous, la Revue commença.

Le titre seul en annonçait déjà l'objet « la Question de s'y faire ». La spirituelle satire dirigée contre notre illustre ff. de bourgmestre fut rapidement et lestement menée par des camarades de bonne volonté. On remarqua cependant très judicieusement que les acteurs manquaient complètement de tenue et de mémoire. La scène fut mal surveillée, des excès se produisirent et je dois à mon grand regret citer publiquement la conduite honteuse du camarade Moreaux qui fut sur la scène dans un état d'ébriété déplorable. Je tiens à fixer ce point afin de redresser l'opinion publique qui d'après un malheureux exemple pourrait juger tous les étudiants. Le Comité prendra des mesures sévères pour écarter de son sein l'étudiant dont la tenue est aussi peu convenable. A cause de cet incident regrettable la fête menaça de se terminer piteusement. Il y eut heureusement un numéro qui rappela de suite la gaieté sur le front des spectateurs. Je veux parler du ballet. Quelques camarades qui avaient revêtu pour cette occasion les vêtements féminins les plus élégants, nous amusèrent follement, pendant quelques instants, l'étoile, en l'espèce le camarade Lenoir, mit le comble à la bonne humeur en exécutant un solo avec entrechats. On fit comme bien l'on pense, une ovation méritée aux danseurs — pardon — danseuses.

Disons encore quelques mots des intermèdes et remercions tout spécialement M^{lle} Eve Francis qui récita une superbe poésie avec l'accent fin et touchant que tout le monde lui connaît. Les cam. Cambier et

Amourgis prêtèrent également avec succès leurs concours à la festività.

* * *

Pour terminer ajoutons encore que cette année grâce au bénéfice réalisé par le cam. Vandavelde on put envoyer à la mer des enfants plus nombreux encore que les années précédentes. 45 passèrent trois longues semaines au bord de la grande tasse bleu et jouirent, chose rare, d'un beau temps extraordinaire.

Le Comité fut renouvelé au mois d'octobre et fut constitué comme suit : *Président*, M. Hannecart ; *Vice-Président*, De Roover, *Secrétaire*, Walton E., *Trésorier*, *Commissaires*, Verbessem, J. Vandavelde.

THÉOPHILE DE BANDOR.

Société des Étudiants Libéraux en Médecine

Sous la Présidence d'honneur de

M. le Professeur VAN BAMBEKE

S'il est une étincelle de gaité dans le monde estudiantin qui résiste victorieusement aux vents et marées du cléricalisme, c'est à la Médecine qu'il faut la chercher. La phalange de notre société qui sait harmoniser le travail et le plaisir contribuera certes à chasser l'ombre lugubre que le clergé répand sur le pays. Nous verrons alors une aurore nouvelle qui nous permettra d'étendre notre sphère d'action. Alors aussi par nos discussions et nos conférences surgiront parmi nous un plus grand nombre d'hommes capables de lutter et de rendre des services à la cause de la patrie et de l'humanité entière.

Remercions donc ceux qui nous préparent le terrain

de la lutte future où doivent périr à tout jamais la théocratie et ses mensonges. Remercions d'abord M. le D^r Georges Leboucq qui dévoué comme toujours, nous a développé « l'histoire des lunettes ». A coté de lui nous devons remercier le D^r Dupureux qui nous a entretenu de « l'Education des enfants arriérés », ainsi que le D^r Vercouillie qui nous a parlé de la thérapeutique d'autrefois. En un mot nous remercions tous ceux qui ont pris la parole à nos réunions et sont venus répandre la bonne semence. Nous pouvons croire qu'ils nous reviendront car ils ont senti que nos cœurs battaient à l'unisson et qu'au premier appel nous serions là pour les seconder dans leurs nobles aspirations vers la lumière et la liberté, contre le fanatisme et l'ignorance.

L'année académique qui vient de s'écouler, nous laissera encore d'heureux souvenirs de folle gaité. On ne pourrait en effet oublier l'entrain diabolique de tous les membres qui ont assisté à la séance des huit. Nous croyons inutile de faire spécialement l'éloge de certains camarades, car tous ont contribué dans la mesure de leurs forces à faire régner la bonne entente et la franche gaité dans notre cercle intime. Grâce à eux tous nous sommes heureux de constater qu'on est unanime à reconnaître que nulle part on ne s'amuse mieux qu'à la Médecine.

Il nous reste encore à mentionner notre dernier souper et à remercier M. le Prof. Van der Stricht et le D^r Adam qui ont bien voulu rehausser la soirée en prenant la parole et ont flétri en termes énergiques l'administration cléricale qui est en train de désorganiser complètement l'enseignement.

Président, Nouille; Vice-Président, Maertens; Secrétaire, Quiévrain; Trésorier, Van Hoorde; Commissaires, Barbier, Denys.

Cercle Littéraire des Étudiants Libéraux

Sous la présidence d'honneur de M. DISCAILLES,
professeur émérite à l'Université de Gand.

Fondé en 1880

Nascitur Poeta, Fit Orator.

Dans l'Almanach de l'an dernier, une courte notice annonçait que quelques étudiants s'étaient mis à l'œuvre dans le but de faire revivre cette belle « Littéraire » qui vivotait depuis plusieurs années déjà.

Les prévisions des plus optimistes furent dépassées, les résultats obtenus furent vraiment surprenants. Dès les premières semaines de Février le Cercle était définitivement réorganisé, et l'activité des membres lui promettait une brillante fin d'année.

La série des Conférences fut ouverte par M. J. Vander Velden qui nous parla de Verlaine, d'après le Lys Rouge d'Anatole France. A la même séance le camarade A. B. Aisenbud fut reçu parmi nous après un baptême des plus réussis. Revêtu du froc et de la cagoule de pénitent blanc, le c. Aaron apparaissait dans toute sa majestueuse rotundité.

D'abord inquiet, tremblant le c. fut remis bientôt par quelques bons verres à fond et de violents jets de syphon dirigés contre sa face épanouie. Alors ce fut un déluge de paroles. Avec une bonne grâce pleine de gaieté, le c. nous raconta sa vie dans ses moindres détails, ses études en France, en Belgique; ses amours, ses sorties dominicales au Valentino, en tout bien, tout honneur! tout y passa. Et quelle « copia verborum » pour répondre à nos questions déroutantes sur E. Poë, E. Zola, E. Rostand; le c. Vander Velden lui-même ne parvint pas à démonter notre néophyte.

Alors pris d'une sincère admiration pour ce nouveau qui faisait preuve d'un caractère d'or et d'une connaissance approfondie des littératures, nous le reçûmes avec « la plus grande distinction ». La « Kneipe »⁽¹⁾ battait son plein, la bière coulait à flots dans les verres et dans les gosiers, les chants du c. Dubois, les discours funambulesques du c. Vander Velden, les ordres du dictateur H. Pirenne se mêlaient en un concert des plus discordants et des plus comiques. Bien tard, le « Coq » retentit de chants, de plaintes et de musique chatnoiresque, bien longtemps les Littérariens burent à leur mutuelle santé avant de rentrer chacun en son logis, non sans avoir apposé sa signature au fameux « Livre d'Or », symbole de la vitalité et témoin de toutes les Séances de notre joyeux Cercle.

La Séance suivante fut plus sérieuse. Monsieur le professeur Paul Thomas, nous y parla « d'Un Moraliste inconnu du XVIII^e Siècle: Lemaître de Chaville. » Est-il nécessaire de dire que notre éminent et cher pro-recteur nous charma par cette élégance et cet esprit si fin qui caractérisent toutes ses causeries. MM. les professeurs Pirenne, Bley et Bidez avaient bien voulu honorer cette séance de leur présence et ce fut une soirée exquise que nous passâmes en buvant du thé avec nos professeurs.

Puis ce furent les camarades Bauters et Vermast qui nous entretenirent respectivement de « Paul Guigou » et de « l'Anonyme de Béthune ».

Peu après la « Littéraire » réunit une soixantaine d'étudiants ainsi que MM. les professeurs Van Wetter, Rolin, Thomas, Pirenne, Bley, Bidez, Hoffmann, Dauge et Stuyvaert à la conférence de notre illustre professeur M. Franz Cumont, sur « L'Idée du Monde futur dans l'Antiquité ». Faite auparavant au Musée Guimet à Paris, cette causerie obtint un succès

(1) Kneipe = tonneau présidé par un dictateur à pleins pouvoirs sur tous et dont les décisions sont sans appel.

d'autant plus vif que les étudiants voulurent prouver une fois de plus toute la sympathie qu'ils portaient à un professeur que le fanatisme d'un ministre avait voulu bannir de leur Université.

Citons encore les conférences de M. Paul Bergmans, membre honoraire de la Littéraire, sur Grétry; et de M. Joseph Lhoneux, professeur à l'Athénée Royal, sur « La Vie et le mouvement Littéraire en Hollande en 1909 ».

Deux autres Séances furent consacrées à la lecture d'œuvres inédites. M. J. Vander Velden nous lit ses « Annonciatrices » et M. G. Abel, rédacteur de la « Flandre Libérale », sa pièce « Perversité » non encore livrée au public.

Le Baptême du c. G. Litarczeck et la « Kneipe » qui se prolongea ensuite à la foire, vint encore jeter une note gaie au milieu de cette série de conférences.

Enfin un banquet vint cloturer dignement une année si bien remplie; après la visite traditionnelle au Teniers et au Raths, les Littérariens allèrent donner une joyeuse sérénade à leur vieux c. H. Pirenne, qu'une opération récente avait empêché d'assister au banquet.

Telles sont les fêtes « littérariennes » de l'année écoulée. Notre Cercle revit plus prospère que jamais; puissent les fêtes de son XXX^me Anniversaire, célébré en Novembre 1910, achever de lui donner le lustre qu'il posséda jadis sous les Bergmans ou sous les Waxweiler.

J. P.

Composition du Comité pour l'année 1910-1911 :
Président : C. Bauters; *Vice-Président* : V. Vermast,
Secrétaire : J. Pirenne; *Secrétaire-adjoint* : M. van Nieuwenhuise; *Bibliothécaire* : M. Catulle; *Trésorier f. f.* : H. Rom.

Société d'Escrime " La Espada ,,

Quoique récemment fondée, elle se distingua, dès le commencement de l'année, par le grand nombre de ses membres et leur assiduité à l'entraînement.

Lors des concours, au local de la confrérie royale et chevalière de St-Michel, la plus grande cordialité n'a cessé de régner parmi les membres. Plusieurs magnifiques prix étaient offerts à ces occasions.

Dans l'assistance, se remarquaient quelques autorités civiles et militaires ainsi qu'un grand nombre de professeurs à l'Université.

Le grand succès, fut au championnat Inter-universitaire de l'Exposition de Bruxelles.

L'équipe gantoise, composée des camarades Rolin, Tydgadt, Partoes, Van Nieuwenhuis, Delanier et Govaerts fut victorieuse, et, à l'attente générale, remporta la belle coupe.

Comité 1910-1911 : *Président*, R. Tydgadt; *Vice-Président*, M. Van Nieuwenhuis; *Secrétaire*, L. Vleurick; *Trésorier*, R. Vleurick.



Les Corbeaux.

Oh! ils vivent toujours nos vieux lascars! Trois années les regardent et... combien y en a-t-il qui les attendent! — Fondés dans le but de faire leur possible pour maintenir, relever et faire marcher la Générale ils ont vu que leurs efforts n'étaient pas vains! Ne croyez pas, cher lecteur, que nos z'oiseaux revendiquent le mérite d'avoir à eux seuls fait marcher la maison, oh non, mais ils y ont contribué quand même en une large partie. Leur petit étendard symbolique flottait partout, leurs membres se dévouaient aux postes les plus difficiles; la Générale, l'Almanach, les colonies, la médecine les ont vus à l'œuvre. Mais tout ça... non sans amusement. Les joyeux copains n'étaient plus qu'à huit effectifs! Quelques vieux, s'étaient envolés, en emportant le pompeux titre d'ingénieur, hélas. Et néanmoins la jovialité ne faisait qu'accroître dans ce cercle de sincère amitié! Faut-il parler de leurs tonneaux! Pourrais-je passer sous silence ces fins banquets au Rocher de Cancale? N'en approfondissons pas le compte-rendu.... Faut-il parler du grand-ba

chic, funambulesque, oléagineux et pulmonaire? Bon diable, quel bal! Si le Bodéga du Valentino en savait raconter les phases mémorables dans l'histoire... oh mes frères! Un brouillard épais empêchait votre serviteur de distinguer nettement... les choses banales d'ici bas! Il paraît que la réception au champagne des délégués Bi-électriques de Bruxelles aux soins du fameux orchestre de 2 milles musiciens (il y a 100 glaces au Valentino) sous l'habile direction de maestro Rapido impressionna fortement les âmes tendres qui toutes nous promettaient de rehausser de leur splendeur l'éclat du prochain bal eerste klaas des Corbeaux!... Et la Fête continue, qu'on apporte le champagne!!!

CABINET : Les *Vénérables*, Rapide, Bidezinc, Df.; le *Maître*, Chamberlain; le *Chansonnier*, le Poète, le Brasseur, le Fiancé, le Révuisite, l'Ancien.

Les *AMBASSADEURS* : Ro Pacha et Sanglier. Les Postulants.

Société des Etudiants Libéraux en Droit

sous la présidence d'honneur de

M. le Professeur VAN WETTER.

N'est-elle plus cette jeune association qui semblait devoir s'épanouir vigoureuse au milieu de ses amies? Les membres ont-ils précipité sa mort et est-ce faute de comitards que l'on vient à moi pour écrire ces lignes? Je le craignais, mais apprendis qu'il n'en est rien heureusement. Le secrétaire me charge de ce compte-rendu par habitude, voilà quatre ans en effet que je rapporte aux lecteurs de l'almanach le menu annuel des Etudiants de notre Faculté de Droit, et

cette fois j'aurai la joie grande de ne pas me borner à leur présenter mes camarades sous l'étiquette de parasites.

Le camarade Poll franchissant les degrés de la présidence nous fit des promesses : la société de droit allait entrer dans une activité inconnue jusqu'alors : les conférenciers allaient affluer, les membres se mesureraient en des joutes oratoires ! Que de beaux projets ! Devaient-ils se réaliser ?

Des flots d'éloquence ne jaillirent pas, mais nous eûmes en revanche deux causeurs de marque.

M^e Edmond Picard voulut bien le premier imprimer cette vie active à notre société et vint nous parler au Cercle Artistique et Littéraire sur la « Vie dans l'Enseignement du Droit ».

Dans un langage empreint de cette originalité dont M^e Picard seul a le secret, il nous montra le Droit, comme n'étant pas un ensemble de règles fictives et imaginaires réunies plus ou moins adroitement par le législateur, mais il nous le fit voir vivant, intervenant à toutes les minutes de l'existence. Il nous montre l'erreur commise trop souvent dans l'Enseignement et consistant à faire travailler l'élève dans des textes, dans des livres plutôt que de le mener à la fenêtre, à la promenade et de lui montrer ainsi le droit qui fait agir et qui permet d'agir. Ce fut là une causerie toute neuve par les idées civiles et qui valut à l'éminent conférencier les applaudissements enthousiastes de ses auditeurs.

Quelques semaines après Monsieur Edmond Cattier, le très sympathique et très érudit professeur de l'Université libre de Bruxelles vint conférencier à la Générale sur les « Missions Catholiques au Congo ».

L'orateur commença par rendre hommage aux missionnaires, dont l'œuvre, dit-il, est « certainement d'une moralité supérieure à celle du fonctionnaire ». Mais il nous fit voir ensuite combien elle répondait peu à notre idéal. Après nous avoir exposé la situation résér-

vée aux missionnaires, l'honorable conférencier se demande que sera d'ici peu l'état du Congo, considérant que dans notre pays la religion catholique est avant tout un instrument d'oppression. Croire que les noirs comprendront les dogmes serait une erreur : ce qui les charme et les attire, ce sont les rites et les pompes. Monsieur Cattier préconise l'établissement au Congo d'écoles normales laïques pour former des instituteurs noirs qui enseigneraient dans la langue indigène. L'orateur s'étendant d'une façon fort intéressante sur ces différents points engage le parti libéral à étudier cette question et termine en distinguant la tolérance pour les personnes et celle pour les idées. Il n'est partisan que de la première et dit qu'il est temps de réagir contre l'idéal de la religion catholique.

Puis vint notre banquet annuel que nous fîmes coïncider avec l'inauguration du drapeau offert à la société. Ces agappes ne réunirent pas autant de membres que d'habitude mais nous eûmes l'honneur d'y saluer de nos applaudissements enthousiastes et reconnaissants les professeurs libéraux de notre Faculté auxquels s'était joint Monsieur Cattier. A l'heure du St Marceaux le cam. Poll ouvre la série des toasts en remerciant MM. Van Wetter, Rolin et Dauge d'avoir bien voulu apporter une nouvelle preuve d'attachement à notre cercle, en regrettant l'absence de Monsieur De Ridder que les devoirs éloignent de cette réunion et en traduisant enfin à Monsieur Cattier la reconnaissance des membres. Il le prie de bien vouloir accepter le titre de membre d'honneur de la société.

Le cam. Poll espère voir son successeur à la présidence plus attentif que lui aux intérêts du cercle et espère qu'il pourra l'an prochain venir applaudir à la brillante gestion du camarade Hoste auquel il passe l'écharpe et donne l'accolade fraternelle.

Le nouvel élu reçoit des mains du président d'honneur le nouveau drapeau bleu sur lequel se dessinent en paillettes d'or la balance de la Justice, l'Epée et le

Flambeau. Il remercie la « jeune fée qui est venu déposer ce gracieux bout de soie pour les Etudiants sans que personne ne la vit » et termine son speech inaugural en faisant appel au dévouement et au concours de tous.

Monsieur le Professeur Van Wetter nous dit le plaisir qu'ont ses collègues et lui à constater la vitalité de la société. Il nous invite ardemment à prospérer dans cette voie, à ne pas nous contenter de l'enseignement universitaire mais à tâcher encore de nous instruire en écoutant souvent la voix d'hommes tels que Monsieur Cattier que nous venons d'applaudir. Il nous promet encore l'appui des membres libéraux de notre corps professoral en des paroles empreintes de la plus grande bienveillance et termine en buvant à notre cercle au milieu des plus sincères acclamations de ses élèves. MM. Rolin et Dauge n'ayant pas oublié le milieu dans lequel ils se trouvent, nous font quelques éloquents applications de droit auxquelles se mêlent quelques grains d'aimable ironie.

M. Cattier nous invite à user et même abuser de lui : « Il est de mon devoir de répondre à votre premier appel puisque maintenant vous avez bien voulu me faire des vôtres. J'ai d'ailleurs appris ce soir bien des choses. Je viens de me laisser dire que les sept dixièmes des étudiants de Gand étaient catholiques et le beau passé de cette ville de Flandre me permet de m'étonner de cette assertion. Les temps ont changé ! Mais ne nous décourageons pas : l'heure de notre triomphe est proche ».

Le cam. Verbessem au nom des derniers arrivés remercie les anciens de l'accueil qu'ils ont réservé aux jeunes et clôt fort adroitement cette brillante leçon d'éloquence.

Notre cercle n'est pas resté indifférent à l'affaire Cumont. Se souvenant des brillantes leçons de ce maître envié, les Etudiants en Droit se firent un devoir d'adresser au savant professeur, par l'intermédiaire du

cam. Poll, l'expression de leur respectueuse sympathie en même temps que leurs félicitations pour l'attitude énergique qu'il avait prise à l'égard du Gouvernement. Tel est le bilan de notre société pour l'exercice écoulé.

C'est un bon commencement qui nous donne l'espoir de pouvoir joindre d'autres brillants fleurons à notre couronne.

FIN.

Cercle des Huitriers

Vous expliquerais-je la Genèse de ce Cercle reconnu aujourd'hui d'utilité publique? J'avoue que je n'entreprends pas cette tâche sans rougir.

En effet le Cercle des Huitriers trouve son origine dans la corruption, dans une espèce de Simonie.

— Corruption?... Huitres?... Simonie?...

— Vous ne comprenez pas? Voici :

Je remonterai un peu haut sans doute; mais c'est indispensable.

Avez-vous lu dans l'Almanach de 1910, la biographie — très flattée — du Kapelmeister d'Oostcamp.

Je dis que cette biographie est tout à l'avantage du Kapelmeister : c'est grâce aux huitres.

— ???

— Vous ne comprenez pas encore?

Eh bien, assez de précautions oratoires. Voici les faits dans toute leur simplicité. Le cam. Senex, chargé de faire la poire du cam. d'Oostcamp se laissa circonvenir par ce dernier et le haïssable pot-de-vin fit son effet.

Tous les jours, pendant trois mois consécutifs, le poirifié offrit des huitres au poirificateur.

Sans les huitres, celui-ci eut peut être raconté la vérité toute nue; et alors, qui sait si le sévère Comité de l'Almanach aurait accepté cette.... nudité.

Mais revenons à nos huitres.

Donc quelques camarades ayant appris ce fait odieux, une idée lumineuse éclaira l'esprit de l'un d'entre eux, et il nous soumit ce projet admirable :

Nous fonderions une société anonyme, nous verserions un capital à fonds perdu, nous ferions venir et vendrions des huitres à la Générale deux fois par semaine et exceptionnellement les lendemains de tonneaux.

Actions à 0,50 fr.

Nous fûmes d'accord et une affiche apprit aux membres de la G. que la Maison des Etudiants serait transformée en Huitrière.

Evidemment le président du Cercle fût le cam. d'Oostcamp.

Nous vendîmes nos huitres, nous perdîmes notre capital. Mais tout le monde fut content.

Nous nous proposons de recommencer cette année et même d'étendre considérablement nos affaires en vendant des moules, crevettes, crabes, carecolles et autres crustacés, cara deum saboles, race chérie des Dieux.

C.

CERCLES NON FÉDÉRÉS

't Zal Wel Gaan.

Malgré la grande facilité de nous rencontrer, nos camarades du « 't Zal Wel Gaan » ont été d'un silence obstiné en face de nos rappels répétés pour obtenir d'eux un compte rendu.

Nous ne pouvons que regretter leur négligence.

La Rédaction.

Société des Étudiants Bulgares.

Au point de vue politique, la société des Etudiants Bulgares est neutre.

Elle a pour but de tenir ses membres au courant des événements qui se passent en Bulgarie, au moyen de conférences et de journaux appartenant aux différents partis politiques en Bulgarie.

Le nombre des membres pendant l'année académique 1909-1910 s'élève à 54, dont 7 ont fini leurs études, à savoir, 6 ingénieurs civils et 1 architecte.

Le montant des cotisations pour l'année académique 1909-1910 est de fr. 208,42, et celui des dépenses de fr. 200,54.

La bibliothèque de la société s'est enrichie pendant la même année d'un nombre considérable de livres, provenant de différents donateurs.

Les affaires courantes de la société sont réglées par le comité qui comprend un secrétaire, un trésorier et un bibliothécaire.

Comme membres de ce comité, pour l'année académique 1909-1910, ont été élus les camarades suivants :

Boneff, *secrétaire*; Gülleff, *trésorier*; Antonoff, *bibliothécaire*.

Société Académique d'histoire.

Fondée le 12 janvier 1887.

Sous la présidence d'honneur de M. le Prof. H. PIRENNE

Local : *Au Coq*, Place St-Bavon.

« Tout est bien qui finit bien ». Telle est la conclusion générale de l'examen de l'activité de la Société pendant la dernière année académique.

L'année commence on ne peut mieux. A la première séance il y eut plus de prof^s que d'étudiants et pourtant nous n'avions jamais été plus nombreux. Le comité élaborait alors un programme superbe et pour pouvoir le réaliser étudia un règlement nouveau. Résultat, il dut démissionner parceque ce qu'il voulait faire... *était trop beau !* C'est que le comité, un trio d'amis très unis — on l'appelait *la très sainte trinité* — avait à faire à l'opposition sourde, systématique et irréductible d'un membre du comité 1908-1909 qui ne voulait pas oublier les attaques faites alors contre lui par ceux qui tenaient maintenant le pouvoir, et d'un camarade qui voulait être coûte-que-côte président, avant de disparaître de la scène universitaire.

Ainsi... une séance suffit pour détruire toute vie scientifique et amicale dans la société. Cela dura trois mois et tous croyaient déjà la société morte à jamais lorsque l'affaire Cumont vint soudain mettre d'accord les adversaires d'hier.

Dès lors les séances — avec un nouveau comité dont le secrétaire fut le cam. Vermast — se suivirent de plus en plus nombreuses. Parmi les conférenciers il faut citer les cam. Van Eeckhaute, Apers, Vermast, H. Pirenne, J. Pirenne, Lahaise, Bauters, Vlamynck et d'autres, les professeurs Pirenne, Roersch, Vercoullie, Thomas, Van Houtte, Counson, ainsi que l'ancien Fris et MM. Heins et Van Werveke. Cette activité prodigieuse se répandit même au dehors et un soir les cam. Vlamynck, van Eeckhaute et Vermast allèrent épater les archéologues de la *Société d'histoire et d'archéologie* avec de très intéressantes communications... qui paraîtront bientôt.

Quelques *kneipes* furent des plus... réussies, Entre autres celle en l'honneur du cam. Blommaert qui parlait pour l'Afrique du Sud et certaines séances — très nombreuses — continuées au *Teniers*, au *Ganda* les Tavernes à triple et ailleurs, à Ledeborg notamment. Pour plus de détails je renvoie le lecteur aux cam. qui en furent. Sans garantie toutefois car la mémoire est une faculté qui oublie surtout après force verres et chansons. Demandez aux cam. à *l'aise*, la *R. Fr. et quart l'os*.

Mais cette année encore le clou fut le voyage, cela nonobstant que le projet du cam. Vlamynck (Tournai — M^t-St-Aubin — M^t de l'Enclus — Renaix — Audenarde) ne put être exécuté intégralement. Le dernier jour de mai, à l'aube, par un temps splendide, le train emporta les historiens à Renaix. Ils examinèrent en connaisseurs la très remarquable église de St-Hermé et delà s'en furent escalader le *Muziekberg* sous la conduite du cam. Bauters. De là par monts et par vaux, les feuilles de chou se dirigèrent en chantant vers les hauteurs d'Edelaere, qu'ils atteignirent... affamés. Aussi l'entrée à Audenarde fut elle loin d'être triomphale. Après un dîner excellent, les forces et la gaité étant revenues, visite de l'admirable hôtel de ville, de l'église, ascension de la tour — le panorama merveilleux qu'il admira de

là haut obsède encore toujours le *torreklemmer* —, petit tour (?) par rues et ruelles très pittoresques, concert vocal sur la Grand'Place et *kneipe* « terrible » au coin. Que de flots d'Audenarde et... d'éloquence ! Les invités de certaine noce avec lesquels la S. A. revint à Gand n'en revenaient pas et moi-même je n'en suis pas encore revenu — « *O zalige studententijd...* » !

L'année 1909-1910 a vu revenir ceux que les prises de bec du commencement de l'année avaient tenu loin des séances. Hé bien .. *redeuntles ferant omina pacis!*

Comité pour 1910-11. : *Président* : Carlos Van Eeckhaute ; *Secrétaire* : J. Pirenne ; *Trésorier* : H. Lahaise.

L'ANCIEN.

Association générale des Élèves et anciens Élèves de l'École Spéciale de Commerce de Gand.

Sous la présidence d'honneur de

M. le professeur R. DE RIDDER.

Dresser un bilan annuel n'est guère difficile dans notre association quasi commerciale, mais la communiquer à d'autres qu'aux « Actionnaires » (1) de notre Raison Sociale, c'est plus grave... mais nous le divulguerons cependant volontiers à l'Almanach des Etudiants Libéraux qui a vraiment « de la surface et de la couverture » et nous témoigna, l'an passé déjà, tant de sympathie.

Nous inscrivons d'abord à notre actif la 2^o Assemblée

(1) N. D. L. R. C'est un simple titre, un *nom* que nous nous donnons entre camarades puissent nos membres en avoir plus tard le *ton* !...

générale de novembre 1909, durant laquelle notre association manifestant un intense désir d'étendre ses opérations, modifia ses statuts.

Tous comptes soldés, notre *Caisse* présentait en disponible un boni évalué chiffres ronds à cent soixante francs. Et pourtant les avantages accordés à nos membres ne sont pas épargnés! Nous espérons de plus inscrire encore de nombreuses personnalités du pays, à court terme, sur la liste de nos protecteurs.

L'Association a noué les *Relations* les plus cordiales avec des... groupements similaires (j'allais dire des firmes!) de Mons, d'Italie, de Grèce, etc.

Notre *Bibliothèque* se garnit de plus en plus de livres et périodiques, dont le service nous est fait gratuitement grâce à l'ouverture d'une rubrique bibliographique⁽¹⁾ dans notre *Bulletin*. Deux numéros ont déjà paru cette année. Le 3^e ne sera réalisable qu'en novembre 1910; cette irrégularité dans la publication est due aux retards que mettent nos collaborateurs à nous envoyer leurs articles. Aussi bien voulons nous donner à nos successeurs les moyens de faire des progrès sur ce point; d'aucuns songent à se contenter d'un Annuaire.

- “ On a parlé plusieurs fois en public
- “ Chacun d'un sujet disparate
- “ Du beau Congo, d'histoires de Trafic
- “ Et de choses dont on s'épate! ”

M. de Hemptinne exposa une monographie très approfondie du Caoutchouc. Notre ancien secrétaire M. Albert Heyse, parla en apôtre de la Colonisation. Cet appel nous donna l'émotion d'un adieu, car joignant la pratique à la théorie, il est allé lui-même coopérer à l'œuvre de l'Expansion belge sur le continent noir.... Le soussigné conférençia sur les Actualités économiques.

(1) Que dites-vous de la spéculation, mon cher ?

Mais qu'on ne s'imagine pas que toutes nos actions sont « immobilisées ». Plusieurs des nôtres sont retournés à Rotterdam, et l'association entière participa à l'excursion aux Chantiers navals d'Hoboken, pour assister au lancement de la malle à turbines « Jan Breydel ». Enfin nous nous proposons de nous faire représenter à Bruxelles, à l'Assemblée de la Chambre Syndicale belge des Comptables.

Nous croyons donc pouvoir tirer une traite sur l'Avenir en prédisant toutes les prospérités à notre association. Serait-ce étonnant après une impulsion donnée par un président tel que le camarade M. Valcke ?

A la rentrée prochaine, Nouveaux Etudiants de l'École de Commerce, ne nous refusez pas votre adhésion. Ne vous effrayez pas du caractère sérieux de notre association :

« Quoique jamais nous ne roulions sous table

« (Après l'examen excepté !)

« Nous sommes tous d'un commerce agréable

« Les commerçants de l'Université ! »

Septembre 1910.

Le Secrétaire,

E. ADRIAENSSENS.

Cercle libéral universitaire Brugeois.

Fondé le 1^{er} novembre 1910.

Un jour que quelques copains libéraux brugeois dégustaient moult verres à la Maison Noire, — histoire de s'amuser —, ils firent la remarque judicieuse qu'ils ne se divertissaient pas en raison directe du nombre de verres ingurgités.

Les camarades Ruscart, dit « Bizarre », — Lepez, dit « hup, hup, raf », — De Busschere, dit « Allah ! ta mieux » et Dubois dit « le Bête » projetèrent alors

la construction en béton armé d'une société récréative et libérale organiserait des tonneaux monstres capables de rendre hilarants les étudiants les plus enclins au suicide, à la décrépitude et aux habitudes malsaines.

La société fut créée et baptisée C. U. L. B.

Les deux premières séances furent d'illustre mémoire.

La première réunion fut comparable aux plus solennels tonneaux de la Générale. On y viola — entre autres — la virginité de la casquette blanche et immaculée du camarade bleu, Pomba, par :

1°) enlèvement illico, subito, presto de la doublure ;

2°) Bain dans la bière délicieuse de la maison ;

3°) Lavage à neuf dans un liquide qu'on peut, sans contestation aucune, appeler jaunâtre et superfitatoire dans le corps humain.

4°) Introduction de salive de phtysique, d'une décoction de cendres de cigares et de composé 606 !

La séparation des camarades, dans un état de décomposition avancée, fut douloureuse et dégueulatoire. Une rencontre avec les flics, appelés sentencieusement par le Poète « profils sinistres » fut inévitable et coxybalisatrice, mais se termina heureusement par une tournée générale.

La deuxième séance fut d'une hilarité indescriptible grâce aux expressions bizarres de l'infatigable cam. Ruscart, et à une bouteille de « Kaiserbrunnen » naturel qui se trouvait tout à coup chauffé à 69° C.

Le 18, 19 et 20 novembre lors des fêtes de la soc. littéraire des E. L. de Gand, notre cercle fut dignement !? représenté par le camarade Ruscart, dit « Bizarre ».

Est-ce à dire maintenant que notre nouveau cercle soit une société de pur amusement et ne songe qu'à se divertir ?

Certes non : nos membres n'oublient pas qu'avant tout ils sont libéraux et ils savent que l'étudiant libéral a aussi des devoirs à remplir. Il doit semer aujourd'hui

ce qu'il doit récolter plus tard et pour cela il doit se préparer aux luttes futures par une étude approfondie des questions politiques et sociales, il doit étudier les divers programmes politiques et chercher à réfuter celui de ses adversaires; en un mot pendant les années d'université il doit s'acquérir les connaissances nécessaires pour pouvoir s'occuper plus tard de politique militante.

Aussi nos statuts imposent à chaque membre de faire une conférence par an et le cercle se met à la disposition des différents organismes libéraux brugeois pour coopérer dans la mesure de ses moyens à la diffusion des idées qui nous sont chères et au triomphe prochain et définitif du parti libéral.

Notre député Albert Thooris ouvrit la série des conférences par ce sujet : « Le parti libéral en face des problèmes actuels. »

Puis ce fut au tour de M. Baekeroodt, qui nous parla « Des devoirs de la jeunesse libérale ».

Vint ensuite notre président qui traita « Des industries à domicile » sujet brûlant d'actualité et qui nous impressionna fortement.

Le cercle comprend une vingtaine de membres tous au plus dévoués et a élu le comité suivant pour la gestion 1910-1911.

Président : Maurice Hoste, dit le « cumulard »; président du Droit; plongeur du cercle des Huïtriers, président de la J. G. Oostcamp, chinoise, etc...; *Vice-Président* : Maurice Du Bois, dit « le Poète »; *Secrétaire* : De Schryver, « Paul », pour les dames; *Secrétaire-adj.* : Carlos Lepez, dit « Hup, Hup, raff »; *Trésorier* : Albert De Busschere, dit « Allah, ta mieux » *Pompier* : Pomba, dit « la Poire ».

« LE POÈTE ».

Bruges, le 1^{er} décembre 1910.

« Universitas » Cercle de sports athlétiques à l'Université de Gand.

Cette jeune société a donné pendant l'année écoulée des preuves éclatantes de sa vitalité.

Elle a magistralement remporté la Coupe-Challenge d'Athlétisme offerte par la ville de Bruxelles, lors des réunions sportives interuniversitaires organisées par le Gouvernement et tenues à Bruxelles.

L'équipe d'athlétisme était ainsi composée : *Courses à pied* : de Urioste, Verbeke, Paroussis, Amourgis et Braga.

Lancement du poids, du disque et du javelot : Glitsos, Dehoux et Verbeke.

Lutte greco-romaine. — Glitsos, Dehoux, Vekemans, Flachet et Kolanowski.

En football seule la malchance a empêché au team gantois de gagner la belle coupe offerte par le Comité Exécutif de l'Exposition de Bruxelles. Le premier jour, les joueurs de l'« Universitas » jouant avec calme et science triomphèrent de l'équipe louvaniste par 5 goals à 1. Le lendemain ils étaient opposés aux joueurs de l'Université de Liège — qui la veille s'étaient assez facilement débarrassés des représentants de Bruxelles — ce match Gand-Liège fut très beau. Le courage montré des deux côtés souleva à maintes reprises les braves enthousiastes d'un public nombreux et choisi. Malheureusement peu avant la fin et alors que les deux équipes se trouvaient encore à égalité, un des joueurs gantois fut blessé et dut quitter le terrain. Liège profita immédiatement de cet avantage et marqua les deux goals qui lui donnaient la victoire.

L'équipe gantoise était ainsi constituée :

Huybrechts, Quiévrain, Pante, Van der Plancken, Janssens, Pinilla, de Urioste, Van Overschelde, De Breuck, Dirckens, Loonis. Contre Louvain Huybrechts avait été remplacé par Geersens.

Le Comité espère faire cette année une saison encore plus brillante que sa devancière; et triompher des trois autres Universités lors des Concours interuniversitaires qui, paraît-il, auront lieu cette fois-ci à Gand.

Comité pour 1910-1911. — *Président* : Juan Pinilla (Génie); *Secrétaire* : René Flachet (A. et M), *Membres* : Armando de Urioste (Génie), R. Verbeke (Education Physique); R. Delbecq (Médecine).

J. P.

Union Nautique Universitaire « Minerva ».

Encore une année écoulée, encore des victoires brillantes pour nos étudiants rameurs. En effet, ils remportèrent à Bruxelles, la coupe universitaire, offerte par le gouvernement.

Elle fut créée cette année pour la course à huit rameurs séniors. Les victoires des Gantois sur Liège, Bruxelles et Louvain, fut plutôt aisée. Car nos vaillants champions du bout du bois, arrivent avec une longueur d'avance, malgré le contretemps d'un aviron cassé à trois cents mètres du départ (crack... verdomme). Remise de la coupe, discours et... souper offert par le Recteur aux vainqueurs.

Huit jours après se courrait à Liège le championnat universitaire à huit rameurs de la « Fédération belge des Sociétés d'aviron ». Course pleine d'incidents et dure s'il en fut. Dès le début les Gantois prennent l'avance. Mais ayant la mauvaise place, ils doivent lutter contre les remous de l'une des piles du pont de Fragnée. De cette façon Liège réussit à résister et à finir à vingt centimètres derrière Gand, victoire contestée par les vaincus et leurs supporters.... wallons. On crie « Sales flamengs », on siffle, chambard complet! Gand croit faire une geste sportif en proposant

de recommencer la course. Liège accepte et très sportivement aussi, offre de changer de place. Refus obstiné des Gantois qui veulent malgré tout prouver leur supériorité. Nouveau départ! Notre Minerva prend de suite l'avance et augmente pour gagner d'un tiers de bateau, et ceci en dépit de la forme exceptionnelle du chef... d'« *embardée* ». Les Liégeois se seraient forcément considérés battus sans la présence de leur barreur, un petit individu insolent, grossier et complètement antisportif, qui s'est mis en devoir de *huer considérablement* l'équipe gantoise. Ce qui fut plus regrettable et malheureux c'est que même deux étudiants de l'équipe battue crurent être obligés d'aider ce bon homme dans sa triste besogne. Ne parlons pas des « rameurs de la berge. » Ils ne purent faire mieux que de siffler les Gantois au passage de leurs adversaires... sportifs. Gand se retira rapidement, emportant le prix, un excellent souvenir de la belle réception de ces messieurs du Royal Sport de Liège, et un... mauvais de l'esprit sportif des étudiants de l'Union Nautique.

Vint alors le match Amsterdam-Gand. Il eut lieu cette année en Hollande. Une fois de plus nos amis d'outre « Moederdyck » se sont montrés gentlemen et sportsmen dans l'âme. Il eurent raisons sans peine, avouons le, des champions belges en huit et firent, preuve de la plus grande délicatesse envers les vaincus. La réception qui nous fut faite par le sympathique ami « Abendanou » promoteur du match et le président de l'Amstel, mérite plus d'un mot d'éloge, aussi la Minerva se prépare-t-elle à recevoir cette année-ci ses vainqueurs de l'an passé dignement et espère-t-elle regagner la superbe coupe du Sénat de l'Université d'Amsterdam.

Les soins de l'entraînement de l'équipe sont confiés au vaillant et universel ami Kowalski, et nul doute qu'il conduira ses hommes à la victoire, s'il parvient à faire avancer la date du Match, date fort incommode pour

nos étudiants. Je ne veux pas finir ce compte rendu sans dire un mot de remerciement bien mérité à la Société Royale du Sport Nautique de Gand, qui a bien voulu pousser le dévouement à la bonne cause sportive au point, de mettre à notre disposition ses embarcations et son sympathique entraîneur M. Emile Wauters auquel Minerva est spécialement reconnaissante !

Comité pour 1910. — *Président* : Paul Raes (C.C.V.); *Secrétaire trésorier* : Marcel Morimont (C. C. V.); *Secrétaire-adj.* : Carneval; *Entraîneur* : Stanislas Kowalski.

Compte rendu de la société des étudiants Vadrouilleurs « l'Ancre ».

Le Cercle existe toujours! plus vivant que jamais (comment donc) quoique le bruit court en ville que les membres sont toujours ivres morts. Un ancré n'est jamais tant en vie que lorsqu'il est mort ivre. C'est-là son seul devoir.

Ils sont 8 ces heureux mortels !

3 jeunes aspirent a cet honneur, mais ignorent sans doute que dame nature a doué leurs ânes d'une déformation abdominale. Cette déformation leur est indispensable pour faire preuve de la capacité nécessaire.

Êtes-vous flamand ?

Pouvez vous boire du schnik dans des verres à bière ?

Êtes-vous gynophile ?

Telles sont les questions auxquelles vous devez répondre selon les goûts du comité. Alors vous serez admis a payer à boire aux membres et peut être serez vous accepté.

But : pas politique — tu çe comprend.

Activité : Séances oliagineuses.

Local . Rolleke.

Idéal : faire rager les bourgeois.

Règlements : Secrets.

Comité : Jack Louson. *Pape sous le nom de Pie 69.*
Pol van Funckenbek, *Cardinal-secrétaire.* Sneckkes,
Sœur de Charité. Kaas, *Zuiper bek.* Gaston, *médecin du*
Cercle. Edgard, Vera Verolum. *Dood,* Gueulard.

Société libérale des Étudiants Brasseurs

Sous la Présidence d'honneur de

M. l'Avocat HALLET.

Les brasseurs ont enfin obtenu leur admission à la « Maison des Etudiants libéraux. » — Je vois déjà d'ici, dans mon imagination, nos amis Albert Petit, Paul Mertens et Georges Donin lire ce compte-rendu avec une satisfaction non dissimulée, la satisfaction de voir leurs efforts constants couronnés de succès.

Quand ils furent encore des nôtres, que ne firent-ils, pour maintenir la « libérale » et la voir florissante. Leur idéal était de réunir toutes les forces jeunes du parti en un seul grand groupement. Ainsi travaillèrent-ils des pieds et des mains pour obtenir l'admission à la Maison des Etudiants. D'autres non moins dévoués les Paradis, Piedbœuf et notre petit Urbain (Amer pour les dames) reprirent leur succession et... enfin nous y sommes! C'est bien là, je pense, le fait principal de de l'an passé. Cependant je ferais mauvaise besogne si dans ce compte-rendu, je ne disais pas plus de l'activité de notre petit cercle.

Sous tous les rapports il a rempli son rôle. Notre président d'honneur M. l'avocat Hallet, au dévouement duquel, je tiens à rendre ici publiquement le plus grand hommage, et M. le professeur Mélard nous ont

donné devant un auditoire très nombreux, des conférences des plus intéressantes et les mieux écoutées. Aucune manifestation anticléricale ne se passait sans que notre vieux drapeau bleu ne participait. Et des tonneaux!! Faut-il en parler? N'est-il pas de notre profession d'en faire?! Ne devons-nous pas goûter et essayer toutes les fabrications? Ne furent-ils pas aussi joyeux que nombreux. N'insistons pas sur les détails. Demandez en plutôt, cher lecteur, compte-rendu au Gorré et au mince Sterkval! Ils soigneraient pour la réussite futur de notre « Libérale ».

Triple-Audenaerde etc.

Je n' vous dis qu'ça?

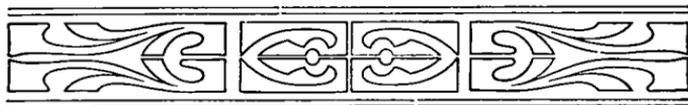
Comité 1911. *Président* : Dubois Fernand; *Vice-Président* : Laertie; *Secrétaire* : Freneau H.; *Trésorier* : Urbain Omer (Amer pour les dames); *Porte-Drapeau* : Bierland; *Commissaires* : Hannecart Jules et Sterkval Gabriel.

LIÉGE

Comme nos aînés de l'an dernier, nous sommes obligés de publier l'almanach sans que Liège nous ait envoyé ses comptes-rendus. La faute n'en est donc pas à nous, car nos rappels ont été nombreux.

LA RÉDACTION.





BRUXELLES

Cercle des Etudiants de l'Université Libre de Bruxelles.

Période active pour nous que l'année 1909-1010.

Le Comité présidé par le Camarade Van Remoortel organisa la séance de rentrée qui fut extrêmement brillante.

MM. Paul Hymans, Georges Lorand, Maurice Féron et Albert Devèze y prirent la parole.

Deux jours après, le Comité tout entier mis en minorité au cours de la 1^{re} assemblée générale, donnait sa démission.

Cependant presque tous les membres furent réélus et parmi eux, les Camarades Engel, Gallemaerts, Vertongen, Vanderkindere et Rouffart.

Des membres nouveaux y entraient en même temps : Mottin, Vande Wiele Gaston, Bonnet et Quignon.

La présidence restait vacante et les fêtes de 75^e anniversaire de la fondation de l'Université approchaient.

Le Cercle des Etudiants Libéraux avait pour sa part à organiser le XII^e Congrès et une représentation de gala au théâtre du Parc. Tout était à faire.

Le camarade Engel, premier vice-président prit en main les destinées du cercle et le tira de ce mauvais

pas en faisant réussir les fêtes des Libéraux au delà de toutes espérances.

Après les fêtes, le camarade Engel rentra volontairement dans les rangs et cède les fonctions présidentielles au camarade Lucien Vertongen.

Maintenant voyons quelle fut l'activité du Cercle et comment fut appliqué l'article 2 des statuts.

L'article 2 dit : Les moyens d'action du cercle sont :

a) Organisation de réunions intimes, conférences publiques, débats contradictoires sur toutes les questions économiques ou sociales qu'il lui plaira de mettre à l'étude.

b) Publications et distribution de brochures de propagande.

c) Votes d'ordre du jour.

d) Participation effective aux campagnes électorales.

e) Création au sein du cercle, d'une école d'orateurs destinés à répandre et vulgariser les idées libérales.

f) Participation annuelle au Congrès national des Etudiants Libéraux.

g) Aide aux œuvres libérales politiques ou philanthropiques par l'organisation de fêtes ou par l'octroi de dons en espèces.

h) Participation effective à toutes les manifestations généreuses de nature à exalter l'enthousiasme estudiantin pour les grandes idées de Justice, de Vérité et de Progrès.

Comment ont été mis en pratique ces moyens d'actions ?

1° Nous n'avons eu que 3 séances intimes. Elles ont été en tout point réussies et nos membres en ont certainement gardé un excellent souvenir.

2° Les conférences publiques. Le Cercle en organisa 5.

La 1^{re} donnée par Monsieur Cattier sur le rôle économique et social des missions au Congo Belge.

La 2^e donnée par M. Devèze sur la Doctrine libérale.

La 3^e donnée par M. Thibbaut sur le rôle économique et social des missions au Congo Belge.

La 4^e donnée par M. Vandervelde sur le socialisme.

La 5^e donnée par M. Goblet d'Alviella sur l'Origine des religions.

Outre cela il y eut cinq causeries intimes par les camarades Lucien Vertongen, Raoul Engel de Bruxelles et Schurman de Gembloux.

Bref le cercle mit à l'étude une grande question sociale et c'est là une chose aussi neuve que nécessaire car il est temps d'engager la propagande libérale sur un terrain un peu différent de l'anticléricalisme pur.

Le Cercle des Etudiants Libéraux a prouvé qu'il entendrait défendre les principes du libre examen en invitant à sa tribune des orateurs libéraux, socialistes et même catholiques.

Le monde officiel et la presse furent unanimes à louer cette initiative.

Le comité, d'accord avec les étudiants socialistes se décide à inaugurer des réunions contradictoires entre les étudiants libéraux et socialistes.

Ces 2 soirées contradictoires sont intéressantes et attirent assez-bien de monde.

3^o *Les Brochures.* — La question des brochures fut discutée au XII^e Congrès des étudiants libéraux et il fut décidé qu'il y aurait une commission pour la partie flamande et une pour la partie française.

La commission pour la partie flamande est composée des camarades Martens, Weenen, Sluys et Petitjean.

La commission pour la partie française est composée des camarades Van Remoortel, Vertongen, Leken et Engel.

4^o *Votes d'ordre du jour.* — Le cercle a émis différents votes au cours de cette année. Entre autres un premier ayant rapport à l'affaire Cumont et au second ayant trait au projet de la loi Woeste.

Le cercle a affirmé sa vitalité aux yeux de tous, car les décisions ont été transmises aux chambres et ont été connues du public par l'intermédiaire de la presse.

5^o *Participation effective aux campagnes électorales.* — Les Etudiants libéraux devaient participer à la lutte électorale de façon efficace et réelle, tel était l'avis du comité.

La plupart des étudiants font partie de Jeunes Cercles et assistent par le fait aux différents meetings mais il fallait que l'initiative, que l'organisation partît d'un cercle d'étudiants.

Notre sympathique président se mit donc en rapport avec tous les candidats libéraux de l'arrondissement de Bruxelles et on ne saurait assez le remercier du dévouement qu'il apportait à l'organisation du meeting qui eut lieu le 5 mars sous les auspices du cercle. Cette grande assemblée publique ouvrit la campagne électorale.

Messieurs Crick, Belleur, Weesenbeeck et Monville y prirent la parole.

6^o *Participation annuelle au Congrès National des Etudiants Libéraux.* — Le compte-rendu du Congrès qui certainement sera inséré dans l'Almanach nous permet de ne pas insister davantage sur l'intérêt de ces réunions fraternelles au cours desquelles nous discutâmes de nombreuses questions.

La séance de reprise eut lieu à la Maison Libérale le 6 mars 1910.

L'année 1909-1910 s'acheva par l'élection qui envoya à la présidence le camarade Engel et au comité les camarades Gallemaerts, Rouffart, Mottin, Vande Wiele Gaston, Vande Wiele René, Heetveld, Vander Elst, Botson, Cardon et Lombaerts.

Le comité élabore son programme d'action décide à tourner son activité vers les questions économiques et sociales.

Il comprit que le cercle des E. L. devait être avant tout un groupement de travail et d'études.

Il mit à l'étude la question de l'enseignement.

C'est ainsi que 8 conférences seront données sur la question scolaire. Deux ont déjà eu lieu. Celle de Monsieur Sluys sur les Etudiants et l'Education popu-

laire et celle de Monsieur Meuzerath, docteur en psychologie, attaché à l'institut de sociologie qui nous exposa, à la section allemande les progrès et les méthodes de l'enseignement allemand.

A côté de cette partie sérieuse le cercle s'occupe d'organiser une revue et plusieurs soirées chanoiresques.

Enfin les séances intimes fournissent à nos membres l'occasion de discuter des questions politiques du moment. Nous nous attacherons cette année ci à l'étude des systèmes électoraux. C'est ainsi que le camarade Engel fit la causerie inaugurale de ce cercle. Le camarade Petitjean nous exposa également le syndicat en une réunion contradictoire avec les Etudiants socialistes.

De toutes les soirées la plus éclatante fut certes la séance solennelle de rentrée qui eut lieu le 20 octobre.

Engel ouvre la séance souhaitant la bienvenue aux orateurs.

M. Errera, recteur, engage les étudiants à pratiquer nos libertés constitutionnelles.

M. Devèze nous engage à nous occuper de questions sociales.

M. Paul Hymans se réjouit de voir la jeunesse estudiantine s'intéresser aux questions politiques.

Il fait un tableau saisissant des partis et termine par ces paroles encourageantes :

« Vous êtes à l'aube d'une vie nouvelle. Quand j'ai débuté dans la vie politique, le ciel se chargeait de nuages : c'était le crépuscule.

« Aujourd'hui je prévois que vous verrez bientôt le soleil et je l'espère comme vous ! »

Sur ces mots nous nous séparâmes pleins d'ardeur prêts à la lutte décisive.

LE COMITÉ.

Cercle des Etudiants Wallons Anti-cléricaux.

16^me année.

Le cercle des Etudiants Wallons Anti-cléricaux de L'U, L. de Bruxelles, est depuis quinze ans le rendez-vous de tous les camarades sincèrement Wallons et démocrates. L'activité de notre groupement s'est fait sentir aussi bien dans le domaine des choses sérieuses que dans celui des folles guindailles. Comme chaque année les réunions joyeuses ont été nombreuses et très fréquentées : Concours de Chants, de Vogelpick, Championnat de Couillon, tonneau du Bal des sciences, « Gueuze » du Comité, réception du grand St-Nicolas, fêtes des Rois, etc. Le succès de notre bal a dépassé les espérances les plus optimistes (air connu). L'excursion annuelle de 1910 sera considérée à juste titre, comme la plus attrayante et la plus fertile en incidents bachiques, sportifs et... policiers.

Le banquet traditionnel ne nous laisse qu'un souvenir plutôt vague, et beaucoup de camarades ont employé le temps précieux du « bloc », à rechercher comment, en cette nuit épique, ils avaient retracé le chemin de la Butte Ixelloise.

Par son entrain et sa franche gaîté, notre Cercle a constitué un élément de succès pour les fêtes du soixante quinzenaire de L'U. L. Il a fourni aux auteurs de la fameuse revue « les 100.000 balles de Theodore », la grande majorité des interprètes ; les autres membres par leur dévouement et leur ténacité de vendeurs de cartes ont assuré une recette inconnue jusq'à ce jour.

Notre Société prit une part active à la vie universitaire sous toutes ses formes, affirmant sa volonté de voir les Comités de l'Association Générale, des différentes sections, et des grands cercles politiques, se composer d'éléments vraiment estudiantins et donnant

toutes garanties au double point de vue de la Démocratie et de l'Anti-cléricalisme. Nous avons pleinement réussi.

Et cependant, le Cercle des E. W. A., semble vouloir prendre une part encore plus active, non seulement dans le domaine étudiantin, mais encore dans la politique anti-cléricale. Suivant les conseils de notre président d'Honneur, M. Hector Denis, le nouveau comité a élaboré un programme de conférences, de meetings, en général, d'intense propagande libératrice. C'est sous l'égide de nos membres honoraires, les Denis, les Cocq, les Hymans, les Masson, les Royer, les Warocqué, les Peltzer de Clermont, pour n'en citer qu'un petit nombre que nous apporterons dans la lutte notre concours ardent et sincère.

Et le jour de la libération, avec fierté nous pouvons dire : Nous aussi, nous avons donné notre coup de pioche pour la destruction de la Bastille cléricale.

Président : Cyrille Dubrulé ; *Vice-Président* : Raymond Maigret dit " Caïman " *Secrétaire* : Marius de Looze ; *Secrétaire-adj.* : Raoul André ; *Trésorier* : Georges Brulé ; *Trésorier-adj.* : Paul Martin ; *1^{er} Commissaire* : Marcel Paquet ; (*Porte drapeau*) : ; *Commissaires* : Fernand Bernier ; (*Pompier*) : Thiry.

Le siège du Cercle des E. W. A. est établi, 23, Chaussée d'Ixelles.

Vlaamsche Vooruitstrevende Studentenkring " Geen Taal, Geen Vrijheid ,,

Sous la présidence d'honneur de
Monsieur le professeur AUG. VERMEYLEN.

R. I. P. C'est par ces signes funèbres que je me vois forcé de commencer ce rapport, car, avant de vous

parler du « Kring » je veux évoquer la mémoire du « Ballon ». En effet, il a vécu « notre Ballon » ce vieux et typique cabaret qui rappelait tant de doux et réconfortants souvenirs aux « vieux » du « Kring », à ceux qui, voilà longtemps, ont lutté pour la cause flamande. Elle a disparu, la petite salle enfumée où, depuis dix ans, G. T. G. V. tenait des assises et où défilèrent tant d'artistes, de savants, de leaders de notre saint mouvement, qui venaient nous chauffer le cœur ; la petite salle où se formèrent tant de grandes amitiés...

Il est mort, le « Ballon ».... Il est tombé, pierre par pierre, sous la pioche des fabricants d'esthétique, sous le pic des embellisseurs de villes, de ceux qui tuent l'âme des vieilles cités et l'intimité des anciennes rues, pour les remplacer par d'affreux boulevards, aux noms ronflants, mais aussi banaux, aussi sortis-d'une-même-fabrique, à tous les coins de l'Europe.

Il est parti, brique par brique.... Son âme — un peu de poussière — est allée rejoindre au pays du souvenir, celle que Villon chanta

« Dictes-moi où, n'en quel païs,

« Est Flora, la belle Romaine.... ».

« Ons Lokaal » n'est plus ; Paix à sa mémoire.

R. I. P.

* * *

Le « Kring » a continué sa vie florissante. Au mois de janvier, il envoya à Anvers, au premier Congrès Pan-Néerlandais d'étudiants, des délégués qui vinrent, — lis Van Meteren, lecteur, — « te Peerde / al ghecleet in roode Cramosyne Fluweel ende Sijde / lange Casacken op zijn Pollacks / geboort met Silvere passement / roode hoeden ghemaect int fatsoene van antijcksche Delmetten / haer wambaysen / plumagien ende leerskens waren wit ».

Et, ces somptueux représentants de S. T. G. V.

firent fonder l' « Algemeen Nederlandsch Studenten-verbond » réunissant, en un vaste groupement, toute la jeunesse studieuse de langue néerlandaise.

Puis, quand septembre dorait villes et champs de son soleil, de non moins fastueux députés s'en allaient à Leyde où se tenait le second Congrès.

Et plus tard, une nombreuse ambassade s'en fut assister à la leçon inaugurale de la faculté de Philologie germanique, créée en notre Université.

Et, quant au reste ?

Quant au reste, régulièrement les membres s'assemblent l'âme en joie, car,

« Men is daer ewelic vro ende bli,

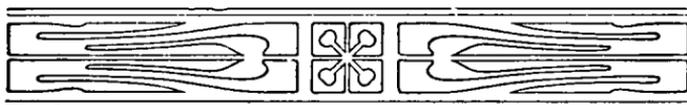
« Van allen sorghen is men vri,

« Daer en mach gheen weelde ghebreken. »

Ils viennent, les fils de Brabant « van natuere vrolijck », les kerels du beau pays de Flandre ; ceux d'Anvers, les joyeux sinjoors ; et les rêveurs enfants des bruyères limbourgeoises, ils viennent écouter le grand éveilleur Auguste Vermeylen, ils viennent chanter, se préparer à la lutte, jeter « wijd en zijd » la bonne semence flamande, travailler à l'émancipation de leur peuple, combattre pour l'Université flamande, car tous veulent qu'un jour prochain Flandre, la mère Flandre renée, occupe sa grande et juste place sous le soleil.

HOPPLUKKER.

Comité : *Président* : Anthony Struijs (Droit) ; *Vice-Président* : Amédée Lotens (Polytechnique) ; *Secrétaire* : Léo Deceunijnck (Sciences) ; *Secrétaire-adjoint* : Victor Van Straelen (Sciences) ; *Trésorier* : Théophile De Backer (Pharmacie) ; *Porte-Drapeau* : Arthur Van Geertruijden (Médecine) ; *Bibliothécaire* : X*** (Philosophie).



MONS

L'Institut Commercial des Industriels du Hainaut.

La Société Générale des Etudiants anti-cléricaux.

La Générale est plus vivante que jamais, Au point de vue financier. la situation est excellente ; le nombre des membres a augmenté considérablement. Sous la présidence du camarade André de Backer, la société n'a fait que prospérer à tous les points de vue.

L'année 1909-1910 se clôtura par un fraternel banquet : le camarade Alfred de Valériola, entré depuis dans la vie bourgeoise, présida cette joyeuse agape où la plus franche camaraderie ne cessa de régner.

Le comité a été constitué comme suit pour l'année académique 1910-1911 .

Président . André de Backer ; *Vice-Président* : Paul Godenir ; *Secrétaire* : René Lagache ; *Trésorier* : Jean Roger ; *Commissaires* : Georges Hymans, Walter Demunter, Louis Degève, Robert Bougard ; *Porte drapeau* : Marcel Ermel ; *Bibliothécaire* : Paul Godenir.

La mutuelle d'achat continue à fonctionner à la

grande satisfaction des membres de la société. Le camarade Godenir se dévoue entièrement à l'administration de cette œuvre de la plus haute utilité.

Il vient d'être créé une mutuelle d'épargne parmi les Etudiants de la Générale, c'est une innovation, et le succès remporté pour cette création fait honneur au comité organisateur.

Le baptême des bleus qui eut lieu fin octobre restera à jamais célèbre dans les annales de la vie estudiantine montoise.

Une imposante théorie de jeunes éphèbes imberbes et angéliques reçut les saintes huiles sans sourciller. Depuis la fondation de la société, jamais succès plus complet n'a été enregistré.

Les camarades se font un devoir d'organiser une intense propagande anti-cléricale. Aussi à chaque manifestation, le vénérable drapeau est-il suivi d'une remarquable délégation d'étudiants venant clamer leur dégoût pour nos infâmes dirigeants.

La Générale s'apprête maintenant à fêter avec éclat l'inauguration des nouveaux bâtiments de l'Institut et, en même temps, le X^e anniversaire de la fondation de l'Ecole. Elle s'imposera de lourds sacrifices pour recevoir dignement les camarades étrangers ; ce sera une façon de les remercier du cordial accueil qu'ils ont toujours réservé aux étudiants de l'Institut envoyés en délégation. Les fêtes auront lieu vraisemblablement au commencement du printemps. Que le succès le plus complet récompense les efforts du dévoué comité organisateur!

Le Cercle Borain

C'est le plus ancien des Cercles particuliers de l'Institut. La vénérable société prend chaque année une extension plus considérable. Tous ses membres

actifs et dévoués prouvent, de temps à autre, en de modestes gueuletons, que la fraternité estudiantine n'est pas un vain mot.

A noter, parmi les faits saillants, la disparition des camarades Polyte, alias Lheureux, et A. Retur, alias Cantillon. Le premier (le pauvre) croupit lamentablement dans les casernes gouvernementales; le second, devenu bourgeois avant terme, est entré dans la vie fiévreuse des affaires, le même A. Retur a été nommé Président d'Honneur du C. B.; ce brave copain est digne d'occuper ce poste dangereux.

Le comité est composé comme suit :

Président, Albert Populaire; *Vice-Président*, Marcel Ermel; *Trésorier*, Marcel Bernard; *Secrétaire*, Louis Juvent; *Commissaires*, André Lavenne, Henri Limelette; *Porte-Drapeau*, Jean Dupire.

Le populaire Albert sera digne de ses prédécesseurs; choix plus judicieux ne pouvait être fait!

La Bruxelloise.

Sous la présidence de Paul Godenir, la Bruxelloise continuera certainement à prospérer. Durant l'année écoulée, les fils de la cité de St-Michel se rendirent célèbres par leur fameuse et immortelle revue chatnoiresque « Mons et Merveilles » des camarades de Backer et Latour. Ce joyeux spectacle eut un succès grandiose.

Le comité de cette année est ainsi constitué ;

Président : Paul Godenir; *Vice-Président* : Antonio Lulli; *Secrétaire* : Ernest Van Nooten; *Trésorier* : Gustave de Valériola; *Commissaires* : Walter Demunter, Jean Otlet, Jean Roger; *Porte-drapeau* : André de Backer.

Les disciples de Manneken-Pis, bien que leur cercle ne compte que deux années d'existence peuvent revendiquer une des premières places au sein des sociétés estudiantines montoises.

L'effectif de la Bruxelloise augmente d'année en année grâce au dévouement et à la joyeuse camaraderie qui règne dans ce cercle d'amis.

Le camarade Jacques-Henri Latour aujourd'hui ingénieur a été nommé président d'honneur du cercle dont il fut le président créateur.

La Centrale

Après moultes hésitations, la Centrale a accouché du comité suivant :

Président, Georges Delattre ; *Vice-Président*, Robert Bougard ; *Secrétaire-Trésorier*, Louis Godaux ; *Commissaires*, Noël Huart, Rodolphe Plateau ; *Porte-Drapeau*, Lucien Delannoy ; *Bibliothécaire*, Omer Brancart.

Jusqu'ici la bibliothèque est relativement peu fournie, mais les œuvres y figurant sont de la plus haute valeur scientifique et littéraire.

Les camarades du Centre organisent régulièrement de joyeuses guindailles. L'an dernier, leur banquet fut des plus réussis. La bonne ville de Morlanwelz fut prise d'assaut par une vingtaine de lascaux en délire voulant prouver la vitalité de leur cercle. Que la fraternité et la bonne entente continuent à régner au sein de la Centrale.

La Carolo

Les étudiants du pays de Charleroi, groupés depuis plusieurs années déjà, ont élu le comité suivant :

Président, Arnould Brancart ; *Vice-Président*, René Bastin ; *Secrétaire*, Marcel Piérard ; *Trésorier*, René Van Herck ; *Commissaires*, Ernest Berger, Jean Dourlet, Franz Gilles ; *Porte-Drapeau*, J. B. Grard.

Ce cercle s'est fait une spécialité : chaque quinzaine

il organise une conférence et y invite tous les étudiants de l'Institut. Plusieurs camarades ont déjà pris la parole depuis la rentrée. C'est là un exemple que les autres cercles devraient suivre.

La Carolo a donc allié l'utile à l'agréable. Tout en s'amusant follement, les Carolorégiens s'instruisent. Le Cercle est sans conteste l'un des plus intéressants de l'Institut.

Le Cercle Flamand.

Jusqu'à preuve du contraire, il y a tout lieu de croire que ce cercle a passé lamentablement de vie à trépas. Hélas! le pauvre! n'aurait-il vécu que l'espace d'un matin! Allons camarades! remuez-vous et prouvez que vous êtes les dignes fils d'Artevelde! Espérons que cette léthargie ignoble n'est que passagère!

Le Club des Chevaliers.

C'est un nouveau club en voie de formation : il réunira paraît-il toutes les fines vadrouilles de la boîte.

La Purée.

Treize étudiants en fond partie. Chaque semaine ils se réunissent et aucun membre ne quitte le local sans avoir perdu un équilibre parfois nécessaire pour regagner de lointaines pénates.

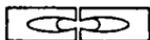
Le camarade Poilu en est le digne trésorier.

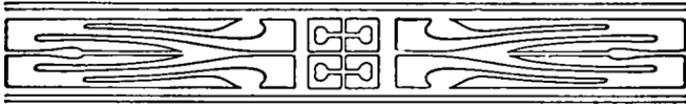
La Nivelloise.

Enfin, terminons la liste de tous les cercles, en donnant le comité de la Nivelloise, la plus bizarre des associations de l'Institut :

Président : Georges Heymans; *Vice-Président* : Georges Heymans; *Secrétaire* : Georges Heymans; *Trésorier* : Georges Heymans; *Porte-Drapeau* : Georges Heymans.

M. ERMEL.





ANVERS

Société Générale des Etudiants Libéraux

Président d'Honneur : M. Louis Strauss.

Correspondance : *Institut supérieur de Commerce.*

Local : *Distillerie du Cirque*, rue Léopold De Wael.

L'année académique 1909-1910 fut pour la « Société Générale des Etudiants libéraux de l'Institut de Commerce », l'une des plus prospères qu'elle ait enregistrées jusqu'ici.

Sous la présidence dusympathique camarade Eugène Roulez, la vie estudiantine et politique s'est déroulée, normalement chaleureuse et cordiale. Le comité était d'ailleurs de choix. A côté du *Président* Roulez, ont travaillé les camarades : Gaston Deplancq, *Vice-président*; Marcel Brux, *Secrétaire*; F. Lood, *Secrétaire-adjoint*; Charles Gondat, *Trésorier*; P. Triest, *Trésorier-adjoint*; Bush et Helfant, *Commissaires*; Jonkheere, *Porte-drapeau* et Asheroff, *Cornifère*. Et autour d'eux se groupèrent toute l'année plus de 100 membres !

Aussi eut-on l'an dernier bon nombre de joyeuses et instructives séances. Le comité, pour en rehausser l'éclat, eut d'ailleurs l'heureuse initiative d'organiser

des conférences politiques et sociales. « La loge maçonnique », « Les réformes libérales », « La théorie de l'Amour libre », « Les jésuites et leur œuvre », « L'histoire des Religions » etc., tels furent les méditations que l'on proposa à nos radicalement anti-cléricales cervelles.

L'activité du cercle devait mieux se manifester encore lors des manifestations Ferrer et surtout lors des fêtes du soixante quinzenaire de l'Université libre de Bruxelles. Etudiants bruxellois et congressistes vinrent en excursion à Anvers où rien n'avait été négligé pour les recevoir : à leur arrivée à la gare, les drapeaux des divers cercles et le quasi totalité des étudiants de l'Institut donnaient à notre cité un air de fête. Le défilé en ville, très réussi fut suivi d'une intéressante promenade sur l'Escaut. Après un banquet... crapulaire, les bandes escolières se livrèrent à un original concours de rugissement vis-à-vis des fauves du jardin zoologique. Après cet examen admiratif des spécimens variés qui peuplent notre globe, nos frères escoliers étrangers tinrent à admirer, pas bien loin de là, cet autre spécimen si remarquable qu'est la serveuse de nos bars anversois. Il nous est revenu que ce second examen dura plus que le premier, sans doute à cause de ce qu'il fut plus détaillé, plus profond.

A côté de cette date mémorable de l'année écoulée, je devrais en citer pas mal d'autres encore : les excursions industrielles organisées à la Société anonyme Axa, à la fabrique d'autos « Minerva » entre autres, furent des plus réussies.

N'allez pas croire que pour s'être beaucoup consacré à l'activité sérieuse du cercle, le côté étudiantin ait en rien souffert. De charmantes guindailles intimes où s'illustrèrent nos camarades Lefèbvre, Dubois, Charlot et tant d'autres, ont conservé vivant au sein de la libérale, l'esprit étudiantin.

Les délégués qu'Anvers envoya nombreux à Bruxelles lors du Congrès des Etudiants Libéraux ont

prouvé là aussi, que notre cercle saura toujours rester à la hauteur de sa mission estudiantino-politique. D'autres délégués ont non moins brillamment représenté le cercle aux fêtes de l'N. S. R. lors du 1^{er} Congrès des Etudiants Flamands, aux fêtes du 25^e Anniversaire du Cercle Wallon, aux fêtes du Bloemenkring, aux manifestations de Malines, etc., etc.

Et devant une activité aussi remarquable que celle de l'an dernier, le comité 1910-1911 aura fort à faire pour arriver à mieux encore. Dans la composition qui suit, quelques noms pourtant permettent de prédire une complète réussite.

Président : Gaston Deplancq ; *Vice-président* : Marcel Brux ; *Secrétaire* : S. J. Pâquet ; *Secrétaire-adjoint* : F. Lood ; *Trésorier* : Ch. Gondat ; *Trésorier-adjoint* : H. Helfant ; *Commissaires* : François et..... *Porte-drapeau* :
; *Cornifère* Asheroff.

PAMOUSI.

Cercle Socialiste

Juste au début de cette année, des affiches annonçaient la reconstitution du Cercle Socialiste. Après une éclipse de près d'un an, le Cercle Socialiste jouerait donc à nouveau son rôle parmi nous ?

Nous l'espérons et souhaitons trouver en lui un puissant collaborateur dans la lutte anticléricale. Que son avenir réponde à son passé.

Cercle des Étudiants Wallons

Local : *Café Tipo-Tib*, rue Carnot.

Correspondance : *Institut Supérieure de Commerce*.

Un cercle qui a certes progressé pendant l'année écoulée, c'est le C. W.; non content d'avoir doublé le nombre de ses membres, il a tenu à doubler aussi le nombre de ses séances. Toutes furent chaudes, cordiales et animées. Que de fois les salons du Tipo-Tib ont résonné de rires copains, de monologues épicés ou de chansons grivoises, tandis que les gouttières du dit établissement étaient martelées par les maniken-pisseries ou les décantations des camarades à la recherche de soulagement. Que de fois, aux chansons du terroir, « évoqueuses » de la terre natale, ont succédé de glorieuses vadrouilles, ébaucheuses d'aventures. Et parce que depuis 25 ans le Cercle Wallon fait vivre à Anvers l'esprit rabelaisien, nous eûmes l'an dernier au C. W. des fêtes très estudiantinement réussies. Rien n'y manqua : on eut, et une soirée d'art, et de nombreuses guindailles et un banquet copurchic; ou reçut et les délégués étrangers, et de nombreuses collaborations, et des yeux au beurre noir de nos camarades flics; on se permit, et de bien chanter, et de beaucoup se ballader, et d'inonder, ou point de s'y noyer les pieds, les coins retirés, des bars hospitaliers; par tout cela, on gagna, maintes extinctions de voix, mais aussi ma foi, pour plus d'un je crois, l'amitié de jolis minois!

Vous allez certes vous demander quel était le comité qui présida à ces nobles aventures. Le voici dans son intégrité.

Année 1909-1910 : *Président* : Eugène Roulez; *Vice-Président* : Marcel Brux; *Secrétaire* : Simon Pâquet; *Trésorier* : Maurice Defer; *Commissaire* : Marcel Lepièce; *Porte-Drapeau* : Eugène Houjoux.

Et cette année, le comité actuel s'efforce à ne pas

laisser dégénérer un cercle en si bonne voie. Voici ceux qui en assument la responsabilité.

Année 1910-1911. *Président* : S. J. Pâquet; *Vice-Président* : Marcel Brux; *Secrétaire* : Charles Schmit; *Trésorier* : Eugène Houjoux; *Archiviste* : Gaston Deplancq; *Commissaires* : A. Donnay et A. Lefèvre; *Cornifère* : Flanelle Delattre; *Porte-Drapeau* : Boursin Théodule.

Vive leur devise : « Nos pères Jasit wallon ».

Cercle des Etudiants Israélites-roumains.

Ce cercle fondé en 1908 groupe les étudiants israélites roumains de l'Institut Supérieur de Commerce. Son activité pendant les deux premières années d'existence a été des plus intense. On a entendu de belles et intéressantes conférences et pris part à toutes les manifestations et fêtes estudiantines d'Anvers. Aux séances littéraires et musicales bimensuelles on voit affluer avec plaisir les camarades d'autres nationalités.

Comité pour l'année acad. 1910-1911 : *Président* : H. Helfant (rue du Musée, 32); *Vice-Président* : Eug. Hirschhorn; *Trésorier* : Jacques Weissmann; *Secrétaire* : C. Bermann; *Bibliothécaire* : S. Chira.

Cercle des Etudiants Roumains.

Président d'honneur :

M. le Consul de Roumanie : G. MENDEL

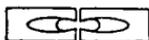
On y tient des séances de 10 en 10 jours, l'activité du cercle est remarquable. Presqu'à chaque séance, un camarade développe quelque causerie.

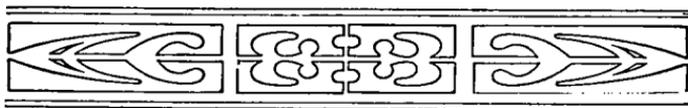
Comité 1909-1910 : *Président* : Romulus Papue; *Vice-Président* : T. Missir; *Trésorier* : M. Hustedoreseu; *Secrétaire-Porte-Drapeau* : J. Hustedoreseu; *Bibliothécaire* : J. Janescu.

Antwerp University Football Club

Correspondance : *Inst. Sup. de Commerce*

Nos camarades anversois ont, selon leur désir, obtenu la Coupe Universitaire pour l'année académique 1909-1910. A eux, maintenant de faire tous leurs efforts pour conquérir celle de 1910-1911. Les membres s'entraînent déjà convenablement et parmi les éléments nouveaux il y a de très bons équipiers qui pourront égaler, sans aucun doute, les ex-camarades Monseur, Bernard et Tiberghien.





GEMBLoux

Société des Etudiants Libéraux de Gembloux

Notre activité s'est surtout manifestée l'année dernière par une série de conférences que nous avons voulu les plus simples possibles afin de les mettre à la portée de tous.

Nous aurions désiré y voir assister un grand nombre de bourgeois afin de les initier à nos principes.

Malheureusement malgré la propagande que nous avons faite, et malgré que les causeries aient été annoncées pas toute la ville, l'élément bourgeois à très mal répondu à notre appel : à peine avons-nous remarqué dans la salle quelques rares melons.

Par contre, l'élément estudiantin est venu avec un beau zèle assister à nos conférences.

Nous eûmes d'abord Monsieur Pierre Wild, rédacteur au courrier de l'Orneau à Namur, qui nous parla, d'une façon un peu brève peut-être des *Principes du Libéralisme*.

M. l'avocat Grégoire de Huy nous montra ensuite les différentes réformes accomplies par le parti Libéral lorsqu'il était au pouvoir, et il en profita pour attaquer M. Woeste et son projet de loi sur les Cantines Scolaires.

Cette belle causerie fut très applaudie.

Enfin après d'autres conférences intéressantes, notre Président Paul Evrard nous initia sur la morale scandaleuse de l'Eglise et sur les faits vraiment révoltants auxquels se livrent souvent les prêtres.

Telle fut la première partie du programme que nous avons réalisé.

Nous nous sommes ensuite livrés à une propagande énergique en vue des élections : un comité s'est formé, de nombreuses personnalités libérales nous ont généreusement aidé. Nous les remercions ici de tout cœur.

Soutenus de cette façon nous avons organisés plusieurs meetings auxquels plusieurs députés libéraux et socialistes ont pris la parole.

Nous avons donc mis tout en œuvre pour arriver au succès, et il est certain que si les résultats ont été particulièrement brillants dans le canton de Gembloux, les étudiants n'y ont pas été étrangers.

L'année présente s'annonce bien, les *lapins* se font inscrire en grand nombre.

Nous comptons reprendre nos conférences et tacher d'y amener le plus de monde possible.

C'est pourquoi, en terminant le Comité forme deux vœux :

1^o voir les bourgeois de Gembloux venir très nombreux à nos causeries ;

2^o voir des délégués des différents cercles Universitaires représenter leurs sociétés à nos conférences.

C'est de tout cœur que nous les y invitons.

LE COMITÉ.

Composition du Comité pour 1910-1911 :

Président : Maurice Belot ; *Vice-Président* : Robert Dricot ; *Secrétaire* : Paul Levoz ; *Secrétaire-adj.* : Eugène Mottez ; *Trésorier* , Robert Thiery ; *Porte-Drapeau* : Bataille ; *Bibliothécaire* : Joseph Nys ; *Commissaires* : Alexandre Jamotte, Jean Loeffler.

Société Littéraire et Scientifique

L'an 1910 mauvais pour l'Agriculture a eu sa répercussion sur notre société littéraire. Quelques séances au commencement de l'année universitaire annonciaient par leur entrain une période dorée pour le cercle; mais la disparition de quelques éléments, ultra-actifs a arrêté l'élan et la société était sur une mauvaise voie...

Heureusement notre première séance fut ce qu'il y eut de plus réussi, et nous permet de croire qu'après le nuage de 1909-1910, nous aurons une brise vivifiante, ramenée par les lapins, chauds et valeureux types, qui savent en dégoiser de raides. Les anciens renaissent; la séance d'ouverture du vendredi 28 octobre en fait foi : plusieurs conférences et discours y ont été données, sans toutefois négliger le côté récréatif et rigolo.

D'autres séances aussi « riches » suivront pour le plus grand bien de la littérature et de l'esprit des peuples.

LE COMITÉ : *Président*, J. De L'Harpe (Genève); *Vice-Président*, A. Lobet (Bruxelles); *Secrétaire*, R. Dricot (Gand); *Trésorier*, O. Escalader (Argentine); *Commissaires*, A. Balon (Nimy) et E. Mattez (Lauret).

Autres cercles

Cercle des Etudiants du Hainaut.
Cercle sportif.
Cercle des Etudiants Hélénes (Dimitra).
Cercle des Etudiants Espagnols.
Cercle des Etudiants Polonais.

Société des Étudiants Liégeois

L'association, datant seulement de quelques années, a su l'an passé faire revivre ici nos vieilles traditions Liégeoises. Fils d'Eve, nos Liégeois sevrés de leurs jolies Liégeoises, ne mentèrent pas à leur taureau et dans l'ennivrement des guindailles, nos « tiesses di hoye » dégueulèrent les vieux couplets. A l'actif du cercle, citons un banquet démocratique avec frites et dorées : l'on s'empiffra, ingurgita dis même dégueula. Brabançons et Hannuyers étaient de la partie. Ensuite la société donna à l'Hôtel de Ville un concert artistique,.. etc. avec bal astek après — nous entendimes notre « léïme plorer » et nos cramignons guidés par une charmante Liégeoise réussirent pleinement. Citons encore les guindailles ordinaires qui envoyèrent plus d'un sous la citadelle de Nameu dans les boudoirs de la Belle Charlotte. C'est peut-être pour ne pas oublier ces nuits que notre ancien président, premier souffleur en vitesse. Ch. Grégoire, nous à laissé un drapeau flanqué d'une cérés qui a dû oublier son origine.

Président : Fernand Simon ; *Vice-Président* : Paul le Veau ; *Secrétaire-trésorier* : Alexandre Jamotte ; *Porte-Drapeau* : Defricheux ; *Commissaire* : Dorsis.

Société Bruxelloise.

La société Bruxelloise désire vivre cette année; elle vous fait part de sa résurrection.

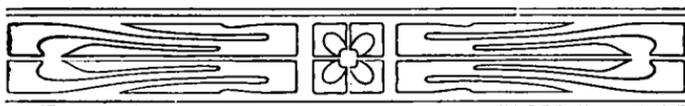
Par esprit de contradiction vis-à-vis de la société liégeoise on n'y parlera ni marollien, ni wallon, ni tout autre patois : un français pur sera la langue officielle.

Une bière d'une haute valeur énergétique et alcoolique — le lambic — sera le boisson officielle.

Un citoyen infatigable et peu vêtu « Manneken Pis » sera comme par le passé le président officiel.

Nous nous cuiterons dans la plus stricte intimité, à la plus grande gloire de la fraternité bruxelloise.





Manifestation Camille DE BAST

27 février 1910

De nombreux lecteurs de l'almanach se rappellent la basse politique dont usa le collègue clérico-socialiste, pour prostituer Monsieur C. De Bast de la commission administrative des Hospices civils de Gand; et la grandiose manifestation qui s'en suivit.

Les Etudiants libéraux de l'Université de Gand pensent qu'il est de leur devoir de consacrer quelques pages de leur almanach à un compte-rendu de cette manifestation, pour en perpétuer le souvenir; c'est là un juste hommage dû par eux à l'un de leurs plus dévoués protecteurs.

* * *

C'est le Dimanche 27 février à midi qu'eut lieu dans la salle de la Bourse la manifestation C. De Bast.

A partir de 10,30 h. on voit arriver sur la place du Comte de Flandre de nombreux drapeaux accompagnés de délégations.

Un immense cortège de sociétés Libérales de l'arron-

dissement Gand-Eecloo, se forme lentement et se met bientôt en marche pour arriver à la Bourse à 11 1/2 h.

Au milieu de la salle se dresse une estrade où M. C. De Bast prend place au milieu d'une interminable ovation.

Notre sympathique Professeur Monsieur De Ridder président du comité organisateur, prend la parole.

Dans son discours d'une éloquence sentie, il commence par montrer comment le collègue cléricosocialiste, incapable de faire le bien, est cependant en état de faire le mal; témoin l'ingratitude dictée par une vile politique de mercantilisme, par laquelle il a répondu aux services rendus par M. De Bast aux hospices civils depuis bientôt quatorze années.

Ensuite, Monsieur De Ridder signale quelques traits saillants du caractère de M. De Bast et trace une rapide esquisse de sa carrière.

Il le montre d'abord comme vrai libéral, c'est-à-dire, animé de la passion de la liberté pour lui et pour les autres; ensuite comme le soutien du pauvre et du miséreux « Combien ont franchi le seuil de votre maison en proie au désespoir et en sont sortis ranimés, se reprenant à espérer! », s'écrie l'orateur, « Il suffiraient à remplir cette salle! » Il rappelle à ce sujet que Monsieur De Bast est président des « Sans Nom » et de la « Société des Crèches » deux associations qui pratiquent sur une haute échelle la charité bien comprise et efficace.

L'orateur présente encore Monsieur De Bast comme un vaillant défenseur de l'instruction obligatoire; travaillant à relever le niveau intellectuel du peuple, il est un des membres les plus dévoués de la Société

Callier, titre qu'avait jadis son vénérable père et dont il a jalousement hérité comme d'une portion importante de son patrimoine.

Ici Monsieur De Ridder associe à l'hommage qu'il lui fait, sa compagne qui ne le cède en rien pour la bonté et le dévouement aux faibles et aux malheureux; il présente à Madame De Bast une superbe gerbe de fleurs.

Après d'enthousiastes applaudissements, l'orateur continue en ces termes :

J'arrive, mon cher ami, à la partie pénible de ma tâche : je dois rappeler l'odieuse injustice dont vous êtes victime. Un homme tel que vous, avec votre passé, avec votre caractère, avait sa place naturellement marquée au sein de la commission des hospices : vous étiez, il y a treize ans, appelé à y siéger. Vous acceptiez ce siège avec une certaine fierté. Appartenir à une administration illustrée par la participation de tant d'hommes éminents — je ne citerai que les noms de Gustave Callier et d'Adolphe Dubois — vous paraissait et à bon droit, un honneur véritable. Mais à côté de ce motif de satisfaction personnelle, vous en éprouviez sans doute un autre : il y avait là de nouveaux devoirs à remplir, une nouvelle et haute mission à accomplir. Vous alliez vous trouver en contact avec le malheur sous toutes ses formes : votre sollicitude aurait à veiller au bien-être des orphelins, des vieillards, des malades cloués sur leur lit de douleur. Que de misères ! Que d'infortunes ! Mais aussi que d'occasions d'épancher vos sentiments de philanthropie et de bienfaisance. La tâche était lourde, difficile ; mais votre zèle n'est pas resté en défaut et un doux concert de béné-

dictions vient se mêler ici aux acclamations dont vous êtes l'objet.

A l'hôpital aussi, le malade, le mourant risque d'être importuné par le zèle religieux, Quand il s'agit de sauver l'âme, les croyants n'hésitent pas à troubler le repos des patients, les derniers moments des mourants. Plus la foi religieuse est ardente, plus elle sera portée à employer tous les moyens de pression qu'elle peut avoir vis-à-vis des malades. Il faut à tout prix éviter ces excès de prosélytisme. La liberté religieuse doit toujours être respectée. Elle doit surtout l'être au profit de ceux que le mal a terrassés, dont la force de résistance est brisée. Il leur faut éviter les sollicitations importunes, les soustraire aux influences illégitimes. Vous y avez toujours veillé avec un soin scrupuleux. Grâce à vous, les abus, même les plaintes ont été rares. Puisse votre successeur se montrer soucieux de continuer ces bonnes traditions, être comme vous jaloux de respecter la pensée et la conscience fût-ce du dernier, du plus misérable de ses concitoyens.

Je devrais m'arrêter ; mais je ne le puis. Il y a dans notre société une classe de personnes dont l'infortune dépasse toutes les autres. Ce sont des hommes ; ou du moins ils en ont l'aspect extérieur ; mais leur vie interne est troublée ou suspendue : ils sont presque descendus au rang de l'animalité.

Ces tristes victimes des tares les plus diverses ne peuvent inspirer, croirait-on, que des sentiments de commisération. Eh non ! il y a des hommes qui, en face de ces malheureux, conçoivent des pensées de cupidité. Ce bétail humain peut, comme tout autre bétail, devenir un objet d'exploitation mercantile, il

peut donner lieu à un trafic, ignoble mais lucratif. Cette industrie existe dans certains établissements d'aliénés. Sous l'empire de la juste indignation que votre cœur sensible et compatissant vous inspirait, vous en avez dénoncé les abus au Parlement. Votre parole sage, modérée mais ferme aussi ne passera par inaperçue, j'en suis convaincu, et une nouvelle classe de malheureux — qui ne le sauront même jamais — vous devront quelque soulagement.

M. De Ridder termine en affirmant que tous les Libéraux de l'arrondissement Gand-Eecloo protestent unanimement par sa bouche contre l'injustice dont il est la victime, et pour en laisser un témoignage durable il présente à Monsieur De Bast une adresse revêtué de milliers de signatures. L'orateur fut longuement acclamé.

Ici se place un incident touchant : une délégation de vieillards des Hospices civils de Gand, offre à Monsieur De Bast une superbe gerbe de fleurs, tandis que l'un d'eux lui adresse ces paroles brèves mais impressionnantes : « Vous êtes le père des pauvres et des malheureux et nous vous en rendons le plus vif hommage. Longue vie à Monsieur De Bast ! »

Ces mots sortis de la bouche d'un septuagénaire émotionna visiblement celui qui en fut l'objet.

Après que de nombreuses délégations eurent présenté leurs hommages à Monsieur De Bast, celui-ci dit d'une voix ferme quoique émotionnée :

MESDAMES, MESSIEURS,

Je suis profondément touché de l'imposante manifestation de sympathie dont je suis l'objet.

Vous me récompensez bien au-delà de ce que

méritent les services que j'ai cherché à rendre à l'administration des Hospices civils de Gand.

Je remercie du fond du cœur la population libérale gantoise et les nombreux libéraux de l'arrondissement, ici présents, de la réponse qu'ils font, aujourd'hui, à ceux qui ont voté mon exclusion de la commission des hospices pour me remplacer par un clérical militant !

M. De Ridder, président de l'Association libérale, qui vient de prendre la parole au nom des libéraux de l'arrondissement de Gand-Eecloo, a été entraîné par son amitié pour moi à m'adresser des éloges dont je suis confus.

Je ne suis qu'un soldat du libéralisme et je n'ai fait que mon devoir.

Ma personne n'est ici et ne peut être l'occasion de votre manifestation d'aujourd'hui ! Sa véritable cause est dans la reprobation que provoque un acte politique pour l'exécution duquel on a vu une fois de plus les radicaux-socialistes et les cléricaux marcher la main dans la main.

Je comprends — croyez-le bien — je comprends parfaitement le mauvais coup qui me frappe de la part des cléricaux ! Ils savent assez que je suis pour eux un adversaire irréductible !

Mais de la part des socialistes qui se proclament anti-cléricaux et de la part de ceux qui se disent radicaux et se réclament encore du parti libéral, pareille politique de coalition et d'accointance avec le parti clérical ne peut exciter que la réprobation !

Les uns et les autres croient justifier leur vote en se disant partisans de la R. P.

Est-ce que leurs alliés, les cléricaux accordent, par hasard, la R. P., là où ils sont les maîtres ?

L'accordent-ils dans les administrations de bienfaisance des villes cléricales?

L'accordent-ils dans les communes rurales cléricales de la Flandre?

L'accordent-ils dans les députations permanentes cléricales?

Partout où ils sont les maîtres, ils excluent leurs adversaires!

Ils chassent et traquent impitoyablement les libéraux et les socialistes qu'ils représentent comme le pire des dangers publics!

Et ici, à Gand, nous voyons les chefs de ces mêmes socialistes — partout ailleurs chassés et traqués — nous voyons ces chefs, satisfaits d'un honteux partage des places avec nos ennemis communs, livrer à ces derniers, au moins en partie, l'administration de la ville de Gand, et chasser des libéraux de leurs sièges pour y installer des cléricaux,

Cela révolte le sentiment public, votre présence ici en est la preuve!

La franchise, la droitesse, la fierté de notre population gantoise, sont un sûr garant que pareille politique n'aura pas de lendemain : la population gantoise a toujours été et restera anticléricale.

Cléricaux et socialistes veulent, disent-ils, avoir des contrôleurs à l'administration des hospices; m'est avis qu'ils feraient peut-être beaucoup mieux d'avoir des contrôleurs chez eux!

Je suis convaincu que les deux nouveaux membres, que la coalition clérico-socialiste a envoyés siéger à la commission des hospices civils, ne trouveront rien à critiquer ni à reprendre dans l'administration libérale qui a été en fonctions aux hospices; car, cette admi-

nistration s'est toujours inspirée de l'intérêt général pour gérer avec intégrité et impartialité le patrimoine des pauvres, pour améliorer la situation de ses hospitalisés, en respectant leur liberté de conscience !

Qu'il me soit permis de rendre hommage au dévouement, de l'esprit de charité et d'humaine solidarité dont mes anciens collègues ont toujours fait preuve ! L'administration des hospices possède un personnel de premier ordre, où chacun est à la hauteur de ses fonctions administratives et humanitaires. Il concourt avec zèle et dévouement à la bonne gestion des intérêts hospitaliers, et je suis heureux de pouvoir lui rendre un hommage mérité.

Aussi est-ce avec un profond regret, et non sans émotion, que je me suis vu forcé de renoncer à coopérer à cette administration charitable et de ne plus pouvoir prendre part à cette œuvre de dévouement.

Il me reste à remercier tout spécialement les dames qui ont bien voulu honorer de leur présence cette cérémonie; je suis très sensible au précieux témoignage de sympathie qu'elles veulent bien donner à la cause que nous défendons. Je leur en suis très reconnaissant.

Je m'adresse maintenant aux organisateurs de cette manifestation, et je les remercie d'y avoir gracieusement associé M^{me} De Bast, qui s'intéresse vivement aux œuvres de bienfaisance et de charité, et je remercie, tant au nom de Madame De Bast qu'au mien, mon ami, M. De Ridder, des paroles aimables et élogieuses qu'il a bien voulu lui adresser.

Je termine, Messieurs, en formulant le vœu que la triste politique, dont nous subissons tous les néfastes effets, prenne bientôt fin !

Puisse la manifestation de ce jour en hâter le dénouement et unir dans une entente commune les vrais amis du progrès et de la liberté!!! (*Longues acclamations*).

Continuant son discours en flamand, il dit :

MESSIEURS,

Je tiens aussi à vous exprimer, à tous, dans notre langue maternelle, ma profonde gratitude, pour les sympathies que vous me témoignez aujourd'hui.

Libéraux de la campagne et de la ville, cercles libéraux et sociétés libérales, je vous suis à tous très reconnaissant pour l'insigne honneur que vous me faites aujourd'hui.

À tous, je tiens à vous promettre que vous pourrez toujours compter sur mon parfait attachement. Du fond du cœur, je vous dis merci, amis, mille fois merci.

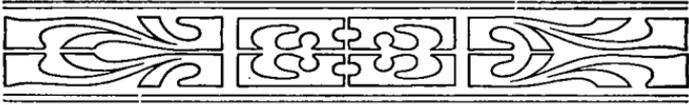
Cette allocution fort applaudie fut suivie de la marche « De Vlag » exécutée par la fanfare du Rabot et accompagnée des chants des manifestants qui s'en allèrent enthousiasmés par les bonnes paroles de Monsieur De Bast.

* * *

Cette manifestation fut une preuve éclatante de l'attachement qu'ont tous les Libéraux pour la sympathique personnalité qu'est M. le Sénateur De Bast.

Comme le coup porté contre le père soulève un mouvement de profonde indignation chez les enfants, de même celui dont fut victime notre sympathique sénateur, a provoqué un mouvement général de réprobation chez les libéraux de Gand qui ne pourront jamais assez protester contre cet acte injuste.

M. G.



Manifestations MASSAU

Le 10 février 1909 à midi, la nouvelle de la mort de Massau se répandit comme une traînée de poudre frappant douloureusement tous ceux qui avaient connu le savant professeur. Quand elle m'arriva, j'en restai atterré, ne pouvant me rendre compte de la réalité. Lui, qui quelques jours avant donnait encore ses leçons, venait d'être emporté par la mort en quelques heures.

A peine la tombe fut-elle fermée, que sous les auspices de l'« Union Wallonne », dont Massau était le président, un comité s'organisa ayant pour but de laisser à l'Université de Gand, un souvenir ineffaçable du savant dont elle est en droit d'être fière. La collaboration de la ville de Gand, de l'Association des Ingénieurs sortis des Ecoles Spéciales et de l'Institut de France donna à la manifestation un caractère grandiose.

Le dimanche 11 juin, la rotonde de l'Université était bondée; c'est qu'en effet devait avoir lieu la remise aux autorités académiques, du buste de Massau destiné

à compléter la galerie des professeurs dont s'honore notre Université.

Un public nombreux, où l'on remarquait un grand nombre de professeurs, libéraux pour la plupart, des étudiants et anciens étudiants ainsi que les membres de l'Union Wallonne, assistaient à la cérémonie pour montrer son admiration pour le grand savant. Soit dit en passant les deux professeurs, qui avaient repris les cours de Massau, brillaient par leur absence. Cette manière d'agir inqualifiable m'indigna profondément.

C'est devant cette assistance que M. le professeur Boulvin prit la parole, Il commença par rendre compte du travail du comité qui récolta plus de 1000 participations; le but de la manifestation qui était de laisser à l'Université une trace impérissable du grand savant put ainsi être atteint.

Dès sa sortie des écoles spéciales, Massau s'annonça comme un des mathématiciens les plus puissants du siècle. Chargé en 1879 des cours de mécanique, il se révéla de suite bon professeur et l'impression laissée sur ses élèves est profonde. L'orateur rappelle ensuite que Massau obtint pour ses œuvres un prix de l'Académie des sciences qui, de cette manière, consacra son génie. M. le professeur Boulvin termine son discours, fort applaudi, en remerciant au nom du comité toutes les personnes qui sont venues rendre hommage au génie de Massau.

Ce fut ensuite le tour à M. De Brabandere, recteur, de prendre la parole. Il parla en termes élevés de l'œuvre énorme et impérissable laissée par Massau. Au nom de l'Université, il remercie le comité du buste qui, dit-il, va compléter la collection des professeurs illustres dont notre Alma Mater s'honore.

L'orateur termine en proclamant la fierté de l'Université d'avoir possédé dans son sein un homme comme Massau.

La cérémonie du matin est terminée. Vers 3 heures, au cimetière communal, une nombreuse assistance se pressait autour de la tombe du grand mathématicien, que garde une femme toute blanche et subtile comme la pensée qu'elle personifie.

Sur le fronton est gravée l'inscription simple comme celui qu'elle proclame « Massau 1852-1909. Dédié au savant avec le concours de la ville de Gand et de l'Institut de France ». Des délégations de l'Union Wallonne des Elèves ingénieurs, de la Générale et de la Wallonne avaient apporté des gerbes de fleurs qui couvraient la tombe de leur regretté professeur.

L'arrivée du comité inaugura la cérémonie.

Ce fut le docteur Dupureux qui parla le premier au nom des amis de Massau. Il rappela les sentiments affectueux que tous ceux qui le connaissaient avaient pour lui. Il parla ensuite des hautes qualités intellectuelles et morales qui le caractérisaient et le faisaient aimer et respecter de tous. Massau, dit-il s'attacha toute sa vie à travailler à l'émancipation des humbles et toujours ses idées furent celles de progrès. L'orateur montra le rôle actif que Junius Massau occupa à l'Union Wallonne. Charmant compagnon, il savait communiquer dans les réunions sa franche gaieté à toute l'assemblée. Au nom du comité organisateur, M. le docteur Dupureux rend hommage au talent du sculpteur Metdepenningen auteur du monument qui avec une rare maîtrise a su personnifier « la Pensée »
« La figure qui la symbolise d'un mouvement si puis-

sant et si large rappellera, dit-il, à tous ceux qui l'ont connu ce que fut Junius Massau comme savant, comme penseur et comme citoyen. »

Enfin vint le tour du camarade Maurage qui parle au nom de la Wallonne. Il exprime toute l'affection et l'intérêt considérable que Junius Massau portait pour la société dont il était président d'honneur. Le camarade Maurage rappelle ensuite la vénération et le respect des membres de la Wallonne envers leur regretté président d'honneur qu'ils appelaient leur « père ». Il termine en disant que le souvenir du savant professeur ne s'effacera pas des étudiants Wallons Libéraux.

La séance est terminée et la foule recueillie défile silencieuse devant la tombe de l'illustre mathématicien.

Le Dimanche suivant, on inaugure à Gosselies, la plaque commémorative placée sur la façade de la maison natale de Massau.

Des délégations des différentes sociétés s'étaient formées pour assister à la cérémonie. A notre arrivée à Gosselies, nous fûmes conduits à l'hôtel de ville où une allocution de bienvenue fut prononcée par M. Ligot échevin. Il retraça ensuite la vie et l'œuvre de Massau auquel la ville de Gosselies est fière d'avoir donné le jour.

L'assemblée se rendit alors à la maison natale de l'illustre savant dans la façade de laquelle est encadrée la plaque de bronze portant l'inscription suivante :

Dans cette maison est né
le 9 avril 1852
Junius Massau
savant mathématicien
et mécanicien
mort à Gand le 10 février 1909.

M. le professeur Boulvin prit la parole et rappela en termes éloquents la vie entière de Massau appuyant sur le grand rôle éducatif rempli par le savant.

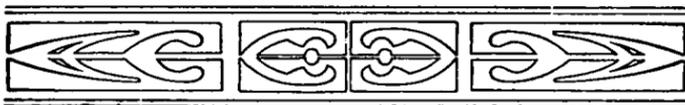
M. Malaise, au nom de la classe des sciences de l'Académie de Belgique parla de la perte énorme faite par la science en la personne de notre regretté professeur.

Ce discours marqua la fin de cette manifestation simple mais grandiose.

Maintenant nous pouvons tous nous réjouir de ce qu'à côté de l'œuvre remarquable laissée par notre illustre professeur et qui n'est accessible que par quelques uns, il existe un monument où le passant lira un grand nom qui l'emplira d'une respectueuse admiration et devant lequel il s'arrêtera pour songer un instant à des grandeurs passées.

D. M.





FÊTES

DU

XV^e Anniversaire de Fondation de la Maison des Étudiants

les 21, 22 et 23 janvier 1910

Gand fut la première ville universitaire du royaume qui eut une Maison. Quels que grands qu'aient été les sacrifices que se sont imposés des générations d'étudiants, le plaisir, sensiblement marqué, des anciens de se retrouver dans ce local, où tant d'années de leur jeunesse se sont passés, ravive leurs souvenirs joyeux et leurs gaîtés d'antan.

Quinze années d'existence! Motif de fêtes : les universitaires, qui laissent rarement passer les moments disponibles et propices à faire oublier les vicissitudes de la vie de bohème, et les nombreux insuccès que la Fortune leur distribue à pleines mains sous forme de.... couvre-chefs.... allongés!

Les Fêtes prirent trois journées qui furent d'enthousiasme et d'entrain.

Nous tâcherons au hasard de nos notes d'en donner un aperçu.

Vendredi 21 janvier.

Comme de coutume, à la Maison, réception des délégués étrangers, et, premières libations en vue des agapes futures.

Le camarade Baton, président des fêtes souhaita la bienvenue aux nombreux envoyés de Bruxelles, Liège, Mons, Gembloux, Cambridge.

Le camarade Gombault, président de la Société générale retraça l'historique de la Maison, qui a été en dépit de toutes les difficultés, maintenue grâce à l'union de tous les étudiants anti-cléricaux et aussi aux largesses de beaucoup d'Anciens.

Ont prit la parole au nom des délégations étrangères : Le Sanglier de Liège, Dujardin de Mons, Koopman de Cambridge, De Vuyst de Bruxelles et Gyssels du 't Zal de Gand.

Quant à la représentation du soir au Théâtre Minard elle réussit au delà de toute attente. Salle comble et élégante, les secondes de côtés envahies par les étudiants dont les chants, les bancs et les.... gloussements mirent en joie le public gantois qui nous témoigne tant de sympathie.

Cœur de Moineau a été brillamment enlevée par les artistes de la troupe.

Un orchestre formé d'étudiants, dirigé par le camarade Leroy a rempli très dignement et avec toute la componction voulues sa tâche. Plusieurs morceaux chaudement applaudis.

La Revue estudiantine « *En Bombe* » formée de deux actes du camarade Gombault. « Les acteurs, » dit un

journal de la ville », s'en sont tirés fort bien et plusieurs « d'entre eux montrent déjà, futurs politiciens, de « grandes aptitudes pour les tréteaux ».

« M^{lle} Willems a été une commère idéale, aussi les « ovations ne lui ont elles pas manqué quand on lui « remit une gerbe des mieux fleurie et une superbe « corbeille, tandis qu'à Poléon, le compère, on offrait « une superbe botte de.... poireau ».

Ce fut après la représentation une longue et interminable visite des endroits attrayants — mais trop rares — de la Cité des Artevelde!

Samedi 22 janvier.

Nous ne pourrions mieux faire que de donner « *in extenso* » le compte rendu paru dans la *Flandre Libérale* » du 23. Profitons en pour remercier la Presse libérale gantoise de l'attachement qu'elle nous a toujours témoigné et l'appui qu'elle nous a donné en tout état de cause.

Après avoir visité, l'Institut des sciences et avoir assisté aux exercices des chiens de police, les étudiants, se sont réunis, hier soir, en un banquet à l'hôtel « Rubens ».

La table d'honneur était présidée par M. A. Gombault, président de la Fédération des étudiants libéraux.

Parmi les notabilités politiques présentes, citons MM. le sénateur C. De Bast et le député A. Meche-lynck qui, à leur entrée, ont été l'objet d'interminables ovations.

La soirée a été extraordinairement animée et bruyante.

M. A. Gombault, à l'heure des toasts, a pris le premier la parole.

Ces fêtes de XV^e anniversaire de la fondation de la Maison des étudiants ont une signification, dit-il. Elles ont démontré que, malgré les revers de la politique, il s'est maintenu dans la jeunesse universitaire un groupe de jeunes gens libres et probes qui ont toujours, avec toute l'énergie de leurs vingt ans, manifesté la sympathie qu'ils avaient pour un parti de paix et d'espérance.

Les moments de désuétude et de rancœur ont fini d'exister ; un des premiers desiderata des masses populaires, l'abolition du remplacement, vient de porter dans tous les cœurs une lueur de joie ; la poussée démocratique s'est montrée et les cléricaux eux-mêmes n'ont pas pu y résister.

La religion est un domaine auquel nous ne nous attaquons pas : la pensée est libre ; mais ce que nous ne pouvons admettre, c'est que les chaires de vérité des églises deviennent des tribunes et les églises des salles de meeting. Nous voulons que le peuple sache autre chose que des litanies et des oraisons ; nous voulons qu'il s'instruise, afin qu'il puisse lire et écrire, afin que son émancipation intellectuelle devienne de plus en plus considérable : nous voulons l'instruction obligatoire. (*Acclamations.*)

M. le sénateur Camille De Bast prend ensuite la parole.

Nous sommes heureux d'assister à vos agapes universitaires, dit-il, pour donner un témoignage de sympathie aux étudiants libéraux, et pour leur exprimer notre gratitude pour le précieux concours qu'ils ont

toujours donné aux idées de liberté, de fraternité et d'égalité qui sont à la base de toutes nos aspirations.

L'orateur fait appel à l'élan de la jeunesse, source de toutes les énergies, pour intervenir vigoureusement avec les anciens dans la campagne électorale déjà ouverte, pour abattre le cléricisme, ce poison lent et sur, qui infecte notre pays depuis, hélas ! vingt-cinq ans.

En avant donc, pour obtenir une loi de milice qui réalise les desiderata des gauches. luttons pour le suffrage universel : un homme une voix, pour l'instruction obligatoire et pour une sérieuse augmentation des pensions de vieillesse.

Il boit, en terminant, aux étudiants libéraux, à leur président, à la prospérité de la Maison des étudiants. (*Longues acclamations.*)

M. le député Albert Mechelynck rappelle les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons aujourd'hui. Chose étrange, alors que la droite est majorité, que le pays semble supporter sa domination, c'est un des points du programme des gauches qui vient de triompher. Nous avons vu le gouvernement venir vers les gauches en vue d'inscrire dans la législation un principe de justice : le service personnel.

Nous avons enfin réussi, parti d'opposition, à arracher une mesure de justice et d'égalité.

La question du service personnel est grave. En ranimant dans le pays l'idée de justice et du droit nous ferons comprendre l'importance de la réforme conquise.

La bourgeoisie a fait un sacrifice. Elle l'a fait au profit des enfants de la classe ouvrière. Elle a été

guidée par un sentiment de justice. Elle ne fait pas de distinction entre les enfants, riches ou pauvres, ne connaissant que les enfants de la patrie.

L'instruction obligatoire, c'est un nouveau sacrifice que nous demandons à la bourgeoisie. Il en est de même pour le suffrage universel.

Le parti libéral ne s'inspire que de l'idée de justice. Nous voulons créer la solidarité morale entre toutes les classes.

L'idée de confusion des classes, d'abandon personnel est celle que nous voulons voir triompher en vue d'un travail commun pour la grandeur et le développement de la patrie.

Que l'examen, Messieurs, ne soit pas le but unique de vos préoccupations, continue l'orateur.

Songez que vous devez devenir des hommes, des citoyens !

Il faut vous inspirer du désir de l'étude et de vos devoirs. Tâchez de vous pénétrer des principes de haute politique qui doivent dominer les hommes. Songez aux grands principes qui font la base du libéralisme.

Il faut que nous allions dire à la campagne les méfaits commis par le cléricalisme.

Il ne suffit plus de crier : « A bas la calotte », mais il faut dire pourquoi nous voulons l'abattre.

Accomplissons cette tâche dans les provinces flamandes. Travaillez à cette fin, venez à nous pour remplacer les anciens et aidez-nous à combattre le cléricalisme et à remporter le triomphe. (*Longues acclamations.*)

M. Gombault propose d'envoyer un vœu de prochain rétablissement, avec l'expression de la plus

profonde sympathie, à M. le sénateur J.-J. Dierman, actuellement en Suisse. (*Acclamations.*)

M. Vertongen, de Bruxelles, apporte ensuite le salut fraternel des membres du Cercle des étudiants libéraux de Bruxelles.

Il déclare que s'il est libéral, il est avant tout anti-clérical et ennemi de l'Eglise catholique dominatrice et oppressive.

Il engage les étudiants à se perfectionner en vue de devenir de bons propagandistes qui travailleront et coopéreront à la chute et à la ruine du parti catholique.

M. H.-W. de Ren, de Leyden, félicite la Fédération des étudiants, au nom du « *'t Zal Wel Gaan* », du succès de ses fêtes.

Il s'occupe des droits des langues et promet que les Flamands lutteront avec beaucoup plus d'énergie encore contre les cléricaux, le jour où les libéraux leur reconnaîtront le droit d'être enseignés en leur langue.

Le président propose encore l'envoi d'un télégramme de sympathie aux camarades parisiens.

Il donne lecture d'un télégramme d'excuses de M. le député Arthur Buysse.

M. Henry Helfant, délégué d'Anvers apporte l'expression de l'amitié et de la solidarité des étudiants libéraux de l'Institut supérieur de commerce d'Anvers, et M. Bolle, ancien président de la Générale, boit à la prospérité de la Maison des étudiants.

Ces différentes allocutions ont été applaudies avec enthousiasme.

Après ce banquet aux discours chaleureux et enflam-

més, le bal traditionnel du « *Valentino* » son punch, ses danses, ses accortes choryphées clôturèrent dignement cette excellente journée.

Dimanche 23 janvier

Une grande manifestation politique avait lieu à Bruges, les étudiants jugèrent bon de s'y rendre afin de montrer à leurs amis des Flandres qu'une idée vieille et fatiguée n'est plus l'apanage de la jeunesse intellectuelle, et, que la cause libérale pour laquelle ils luttent avec tant d'acharnement est celle qui répond aux aspirations de ceux qui pensent et travaillent.

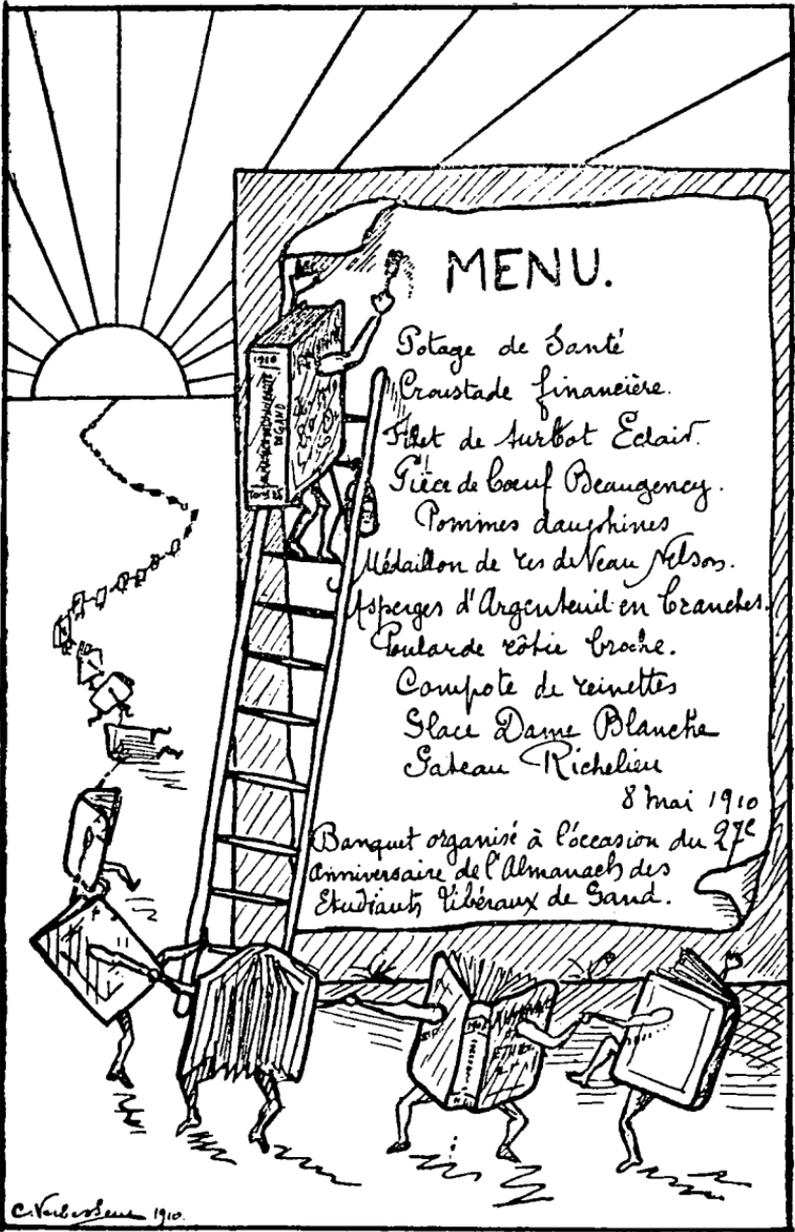
Nous voudrions retracer ici tous les faits de cette mémorable journée, reprendre tous les discours qui y furent prononcés avec tant de force et tant d'éclat, mais qu'il nous soit permis de n'en citer que les grandes lignes,... et mêmes serait-ce difficile. On a tant dit, de choses si importantes que nous devrions les énumérer toutes et nous en oublierions.... Contentons-nous de signaler les orateurs : M. le Sénateur De Lanier, M. Frick, bourgmestre de St-Josse, M. le député Arthur Buysse, M. le député Thooris notre ancien président, celui de notre camarade Gombault qui convia les Etudiants et le Jeunes Gardes à faire de commun accord, en marchant la main dans la main, les campagnes électorales.

M. Siron et le député Buyl terminèrent la série des discours.

Au retour de Bruges, un tonneau d'adieu épuisa la série des festivités du XV^e anniversaire de fondation de la Maison. Il y eut encore de nombreux discours....

Un fait à noter : les fêtes ont produit un bénéfice !
Telles furent, rapidement esquissées, les fêtes de janvier 1910, nous aurons sans doute beaucoup trop résumé, omis de parler de grands dévouements, des capacités organisatrices de certains, des capacités chorégraphiques et stomachiques d'autres. Que l'on nous excuse....





MENU.

- Potage de Santé
- Croustade financière.
- Filet de Turbot Eclair.
- Pièce de boeuf Beauchency.
- Pommes dauphines
- Médailon de veau Nelson.
- Asperges d'Argenteuil en branches.
- Coularde rôtie brochée.
- Compote de reinettes
- Glace Dame Blanche
- Gâteau Richelieu

8 mai 1910

Banquet organisé à l'occasion du 27^e
Anniversaire de l'Almanach des
Etudiants Libéraux de Gand.

C. Valentin 1910.

En attendant encore un frère!!...

25^e Anniversaire de l'Almanach des Étudiants Libéraux

Comment mieux commémorer cette existence d'un quart de siècle si ce n'était par un somptueux banquet ? Comment mieux fêter cette carrière brillante de notre almanach si ce n'était par de fraternelles agappes qui réuniraient en même temps que les anciens comités de publication, les personnalités politiques et les professeurs qui toujours nous témoignèrent leur sympathie et soutinrent notre œuvre ? Les difficultés rencontrées l'an dernier firent que le banquet, projeté depuis longtemps, dut être remis au 8 mai de cette année.

Tout le corps estudiantin libéral avait uni ses efforts afin de faire réussir la glorification de cette entreprise qui se maintint forte et brillante au milieu des écueils qu'elle rencontra à chaque pas. Aussi fut-ce avec un enthousiasme sincère, une joie vive que le comité de l'Almanach réunissait ses convives au *Rocher de Cancale*. Le menu dessiné d'une façon aussi charmante qu'appropriée par le camarade universel qui est Carlo Verbessem avait été savamment composé par le Lucullus de l'endroit et aux mets délicats vinrent s'ajouter les vins plus exquis encore (réclame payée).

La cordiale sympathie qui présidait au festin sembla faire oublier les flots d'éloquence ; ils se firent longtemps attendre, mais on les attendit patiemment tout de même : il était là en effet des personnalités que toujours l'on est heureux de voir prendre la parole et citer le nom des De Bast, des Mechelynck, des Dauge c'est dire qu'à ce banquet, retraçant en quelques heures la vie de 25 années de notre almanach politique

et littéraire, nous eûmes l'heur d'entendre des orateurs di primo cartello. Le jeune Verbessens, remplaçant son camarade Geersens, empêché, taquina d'abord Dame Eloquence. Et s'il nous apparut là à l'état embryonnaire d'orateur — c'était la première fois, en effet, qu'il assumait un rôle officiel — c'est un embryon qui semble devoir prendre des développements inquiétants pour ses confrères futurs. Le jeune Carlo semble avoir cette rare qualité de ne parler que pour dire quelque chose et le dire bien. Après avoir remercié les personnalités présentes, il souhaite que le prochain almanach paraisse sous un ministère libéral, il montre combien l'œuvre est souvent difficile et décourageante pour les jeunes, qui toujours cependant se ressaisiront à leur première faiblesse, conscients du devoir dont ils assument la charge.

Le professeur Dauge lui succède, et dans ce style élégant dont lui seul à le secret, remercie les Etudiants au nom du corps professoral. Il leur sait gré de cette délicate attention qui consiste à dédier chaque année notre almanach à un de nos maîtres respectés et se réjouit de l'Amitié qui unit professeurs et étudiants. Au milieu d'une ovation enthousiaste il termine en disant « Dans l'Université pas de différence. Hors de celle-ci les professeurs peuvent manifester leurs sentiments ».

Le Sénateur De Bast qui nous a offert le St-Marcéaux avec les autres personnalités présentes, doit attendre de prendre la parole jusqu'à ce que les braves se calment. Il se dit heureux du résultat obtenu par le dernier almanach et clame bien haut sa sympathie pour les Etudiants Libéraux gantois. Il applaudit à notre

énergie et souhaite longue vie et prospérité à notre chère Maison.

Le député Mechelynck rappelle aux Etudiants le rôle politique qu'ils ont à remplir. Il leur expose la situation politique belge et insiste sur les services que vient de rendre à la Nation le député libéral Buyl.

Il termine en saluant le Roi Albert, qui sera le monarque sage et éclairé sur lequel le peuple belge fonde toutes ses espérances.

Enfin Billiard au nom des Anciens Comitards de l'Almanach, félicite les jeunes secrétaires qui ont repris la tâche de leurs amis, tâche dont il fait l'historique. Il promet aux nouveaux arrivants le concours toujours plus dévoué des anciens qui ne sont tels que par devoir et qui restent étudiants de cœur.

Des télégrammes de respectueux attachement et de félicitations furent respectivement envoyés au Roi et au député Buyl et cette fête charmante se prolongea jusque bien avant dans la nuit, après que l'on eut décidé de commémorer ainsi chaque anniversaire de l'almanach.

* * *

Il nous reste un agréable devoir à remplir : c'est celui de remercier ici tous ceux qui voulurent bien nous apporter en cette occasion leurs encouragements en assistant à notre banquet. Nous avons été particulièrement sensibles à la présence des délégués étrangers et gantois qui nous assurèrent ainsi de leur fraternel dévouement.

Le VIII^e Congrès de la Fédération Nationale des Jeunes Gardes libérales

C'est dans le but de m'instruire, de faire plus ample connaissance avec le libéralisme belge que je suis allé à Wavre; j'ai voulu voir et savoir.

J'ai vu, et ce que je crois savoir je l'exposerai ici aussi objectivement que possible et avec une entière indépendance.

Qu'il me soit permis, avant d'attaquer le vif de mon sujet d'ouvrir ici une parenthèse qui me paraît indispensable. Le Congrès en effet a été pour nous à la fois un enseignement et une leçon.

L'organisation matérielle en a été parfaite et le programme soumis à ses délibérations, préalablement étudié et consciencieusement rapporté.

Grâce à ce travail préparatoire le Congrès a pu aborder et résoudre, conformément à ses aspirations, des questions aussi variées qu'intéressantes : c'est l'enseignement à en tirer.

Et la leçon a été dure.

Je n'ai pu m'empêcher de faire la comparaison entre la tenue du Congrès et celle des assises estudiantines.

A voir le sérieux avec lequel l'on y abordait et examinait les questions à l'ordre du jour; le souci de la liberté de discussion et de la dignité des débats, je me suis senti profondément humilié en ma qualité d'étudiant.

C'étaient là pourtant des personnes que le souci du pain quotidien avait chassées jeunes de l'école et aux-

quelles la dure loi du travail ne laisse que de rares loisirs. Le meilleur de ceux-ci elles le consacrent sans hésiter, à parfaire leur éducation intellectuelle et à accomplir leur devoir de citoyen.

Ceci n'est que plus méritoire et j'y vois un exemple d'abnégation et de civisme que je livre à la méditation des camarades.

* * *

La matinée, après le défilé du cortège à travers la ville, a été prise par la lecture des rapports du Secrétaire et du trésorier et l'élection des membres du Comité Central.

A midi réception à l'Hôtel de ville, souhaits de bienvenue du bourgmestre, remerciements du président, et c'est au son cristallin des heurts des coupes de champagne que l'on s'en est dîné.

Après midi le Congrès adopte sans discussion et à l'unanimité les modifications aux statuts proposées par le Comité Central.

M. Verbaeys préconise l'emploi, par le parti libéral, de la tactique qui a si bien réussi aux cléricaux en 1884 et propose d'aller aux urnes aux cris de : A bas les impôts, A bas les cléricaux.

M. Mundeleer donne lecture de son rapport sur les méthodes d'application de l'instruction obligatoire.

L'idée directrice de son étude me paraît être la suivante :

Tout citoyen pour pouvoir subvenir à ses besoins et assurer aux siens un bien-être indispensable, doit disposer d'une force intelligente, vraie arme de lutte. Le

père qui néglige de donner à son enfant cette arme indispensable ne fait pas son devoir.

On peut, dès lors, lui dire de même qu'aux faillis : Comment voulez-vous prétendre à la direction des affaires des autres quand vous êtes incapable de faire de vos enfants des citoyens éclairés : nous vous supprimons votre droit de suffrage. La peine de l'emprisonnement en vigueur en France et en Allemagne n'est pas recommandable, le Belge abomine les sanctions vexatoires.

M. Blum constate que la jeunesse libérale rencontre de la part, de ses aînés une certaine hostilité et regrette que les J. G., seul organisme actif dans le parti, n'aient pas leur mot à dire dans les polls des associations.

Le Congrès émet un vœu s'inspirant des observations de M. Blum et tendant à instaurer dans le sein des organisations libérales le suffrage universel.

M. Petitjean, dans son rapport sur la nouvelle loi militaire, revendique comme l'honneur du parti libéral d'avoir su imposer à la réaction cléricale la réalisation de cette réforme. La loi votée n'est néanmoins pas l'idéal.

Il affirme son espoir de voir se réaliser l'égalité absolue du peuple belge vis-à-vis des charges militaires et demande la réduction à son minimum de la durée du service.

Le Congrès adopte quelques vœux.

Le président Devèze appelle de ses vœux enthousiastes l'avènement prochain du suffrage universel pur et simple comme étant le seul moyen de réaliser et de maintenir les réformes démocratiques.

Il affirme encore la nécessité qu'il y a d'assurer à l'ouvrier qui a consacré sa vie entière à l'accomplissement de son devoir une pension de retraite suffisante, la loi cléricale actuelle ne lui accordant qu'une aumône dérisoire.

Un vœu de M. Mundeleer en faveur de la révision à bref délai de la loi sur les accidents du travail dans un sens large et démocratique est vivement applaudi.

Et M. Blum a la parole pour développer son rapport sur les unions professionnelles d'employés.

Il examine la situation du prolétariat intellectuel, expose ses revendications et recommande l'organisation professionnelle — le syndicat — comme la meilleure arme de revendication.

Mais le syndicat doit-il être neutre où avoir une couleur politique ?

Le problème est grave et l'importance de la question échappe visiblement à la grande majorité des Congressistes.

M. Langhor défend le syndicat politique en citant Anvers.

Cas tout à fait spécial s'écrie M. Duwaerts. Le syndicat politique, dit-il, fera peut-être de la bonne politique mais cela sera au détriment de son activité professionnelle.

Il cite le cas des syndicalistes catholiques, désabusés parceque le catholicisme a fait naître en eux des espérances vite démenties par les faits, et qui vont grossir les troupes de l'armée libérale. C'est auprès d'eux que les propagandistes allant porter la bonne parole à la campagne trouvent des prosélytes aussi

empressés que de précieux auxiliaires. Le catholicisme est rongé par ses œuvres.

Malgré cette pressante et intelligente intervention de M. Duwaerts le Congrès reste hésitant.

Et je vois de nombreux délégués applaudir avec un égal enthousiasme des orateurs soutenant avec une égale ardeur des thèses contraires; c'est un moment de confusion, d'incertude, d'enthousiasme mystique, de nage dans l'âme. Ah! quel humiliant mais juste châtiment pour les jeunes qui se désintéressent des questions sociales et économiques, privant ainsi leur esprit du délice des horizons vastes de l'idéalisme réaliste, force motrice de la jeunesse. Dur châtiment pour eux qui se confinent dans un doctrinarisme politique étroit, se faisant ainsi des cléricaux à rebours.

Mais M. Devèze tacticien consommé, orateur de grand talent, présidant avec une science et une autorité rares, se rend parfaitement compte de la situation; l'importance de la question ne lui échappe pas d'autre part.

Il propose l'ordre du jour suivant: « Le Congrès estime qu'il faut considérer comme un idéal à poursuivre rigoureusement la neutralisation des syndicats professionnels, mais qu'à défaut de possibilité de réaliser cet idéal, il y a lieu de mettre à la portée des libéraux l'arme de défense professionnelle que constitue le syndicat.

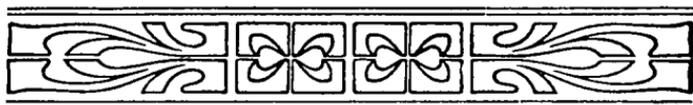
Remarquez — et c'est là que réside l'habilité — que l'arme de défense des libéraux pourra être le syndicat neutre aussi bien que le syndicat politique.

L'ordre du jour est épuisé ; remerciements, congratulations, et le président n'a pas encore achevé l'allocution d'usage que déjà le détail est piquant, dans la vaste salle retentirent les mâles strophes de l'Internationale, clamant son immense espoir, strophes couvertes bientôt par de vigoureux : A bas la calotte.

A. B. AISENBUD.



NOS PORTRAITS

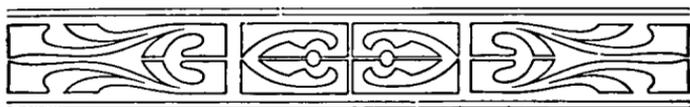


M. PAUL FRÉDERICQ

Monsieur le Professeur Paul Frédéricq qui nous a fait l'honneur d'accepter la dédicace de cet almanach, a exprimé le désir « de ne pas s'y voir subir la vivisection ». L'absence de sa biographie et de son portrait s'explique donc par sa modestie, qui, jointe à son érudition lui vaut l'admiration et la sympathie de tous ses élèves.

Le Comité de Publication.





M. DANIEL VAN DUYSE

Daniel van Duyse, professeur à la faculté de médecine de l'Université de Gand, et libéral; deux titres que l'on ne voit plus guère associés; avec cela, une figure des plus originales et des plus sympathiques. Voilà de quoi illustrer brillamment l'Almanach des Etudiants.

Monsieur van Duyse est gantois, né d'une famille d'intellectuels. Son père, le célèbre poète flamand, Prudens van Duyse, était un homme d'une intelligence tout à fait supérieure et d'une érudition remarquable, ayant inspiré à ses fils l'amour du travail et le sentiment du beau et du bien.

Monsieur van Duyse s'est consacré tout entier à notre Université, après y avoir fait de brillantes études et être allé chercher des idées nouvelles à l'étranger chez les maîtres les plus en vue, le professeur R. Boddaert le fait nommer préparateur à son cours d'anatomie pathologique, où il se distingue par son zèle et son activité. Quelques années après, Monsieur Bod-



daert étant appelé à donner la clinique interne, il est chargé de l'enseignement du cours. Dans ses nouvelles fonctions, Monsieur van Duyse fait preuve d'une largeur de vue et d'une initiative remarquables. Il donne une impulsion toute nouvelle à cette science, fort négligée dans notre pays, et, grâce à lui, l'anatomie pathologique acquiert bientôt, dans notre faculté de médecine, l'importance qu'elle a dans les universités allemandes.

A côté du cours théorique, il s'attache avant tout à donner de l'extension aux exercices pratiques; il réunit avec soins une collection de pièces, meuble un laboratoire, achète des microscopes, sans se soucier des jérémiades budjétaires et administratives et transforme ainsi ce cours aride en une science utile et pratique. Il va plus loin: il crée un nouveau cours, corollaire indispensable des leçons théoriques: les démonstrations macroscopiques d'anatomie pathologiques. La longue pratique des autopsies lui avait donné une connaissance approfondie en cette matière. Tous ses anciens élèves se rappellent avec admiration la façon magistrale dont il analysait tous les organes pour en déduire la cause de la mort. Monsieur van Duyse aimait son cours d'autopsies et était fier, à juste titre de l'avoir créé. Il y a quelques années, des considérations administratives, c'est-à-dire extra scientifiques l'en ont déchargé et à l'heure actuelle, le cours théorique et les démonstrations macroscopiques sont donnés par deux professeurs. C'est génial!

A côté de l'anatomie pathologique Monsieur van Duyse professe encore l'ophtalmologie; il présente ainsi le fait rare d'un clinicien doublé d'un homme de

laboratoire. Ici encore, il a eu à cœur de mettre la clinique ophtalmologique en honneur comme dans les grandes universités étrangères. Toujours en quête de faire mieux, l'attention toujours attirée vers de nouveaux perfectionnements, il est parvenu à créer une clinique qui fait l'admiration de tous les visiteurs. Quelle marche en avant, depuis le temps où le professeur De Neffe rendait hommage aux infirmiers de l'Hopital « qui », disait-il « en protecteurs éclairés de la science, m'ont généreusement cédé le réduit obscur où ils ciraient les bottes, pour en faire ma salle d'ophtalmoscopie. » Il n'est pourtant pas si lointain ce temps là !

Cet esprit d'initiative et de progrès qui caractérise le professeur van Duyse se retrouve encore dans la façon de professer. Toutes les idées, les théories nouvelles trouvent leur place et sont discutées dans ses cours. Monsieur van Duyse a beau connaître à fonds sa matière, chaque leçon est préparée, travaillée et présentée aux élèves comme une mise au point claire et précise de l'état actuel de la question; et cela, en un langage élégant et facile. Monsieur van Duyse n'aime pas pontifier et s'appesantir gravement sur des problèmes mystérieux de la médecine, sans jamais dérider le front; ses expressions sont imagées, son style est pittoresque et parsemé d'anecdotes; jusqu'au cours théorique d'anatomie pathologique, cette science hirsute et rébarbative, où les tumeurs télangiectasiques carambolent avec les chondro-myxo varcormes, jusqu'à ce cours, dis-je, qu'il ne parvienne à rendre presque aimable.

Malgré ses nombreuses occupations académiques et

sa clientèle absorbante, Monsieur van Duyse ne néglige pas les recherches personnelles du laboratoire. Le nombre des travaux qu'il a publiés ne se compte plus. Parmi ceux-ci il importe de signaler les belles études sur les colobornes oculaires, les endothéliomes, périthéliomes, etc., toutes questions sur lesquelles il s'est acquis une autorité incontestée et qui ont porté son nom dans tous les pays. C'est surtout en France que le professeur van Duyse est, non seulement connu, mais considéré par les oculistes français comme un des leurs. C'est à Paris qu'il a fait ses premières armes en ophtalmologie sous la direction des maîtres les plus illustres; puis, il a été un des collaborateurs les plus actifs des annales d'oculistique, des archives françaises d'ophtalmologie, enfin de l'encyclopédie française d'ophtalmologie, où l'on n'a guère admis d'étrangers, et où son importante collaboration le classe parmi les sommités de l'école française.

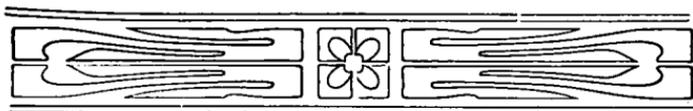
Voilà esquissé à grands traits, le caractère scientifique du professeur van Duyse; mais sa vive intelligence ne se contente pas que des questions de sciences; la littérature et les arts trouvent encore place dans sa vie si occupée. Il a lu tous les chefs-d'œuvre littéraires et connaît toutes les œuvres artistiques; sa conversation spirituelle et enjouée aborde tous les sujets plaisants et sévères; c'est ce qui lui concilie la sympathie générale des étudiants. Monsieur van Duyse se montre jeune avec les jeunes; il les comprend et les excuse, puisqu'ils sont souvent à excuser. L'indulgence, c'est la popularité, et la popularité lui est acquise toute entière. Voyez en la preuve: tous les ans, avant de quitter définitivement leur Alma Mater, les étu-

diants de 3^me doctorat se réunissent en groupe pour fixer, par la photographie, le souvenir de leur vie universitaire. Jamais ils ne manquent de placer au milieu d'eux, leur cher professeur d'ophtalmologie. Est ce de la popularité !

G. L.







ALBERT MECHELYNCK

Cinquante-six ans. Grand, nerveux d'allure et de gestes. Traits mobiles et expressifs. Cheveux drus Barbe grisonnante. Œil vif et brillant sous le binocle toujours mal campé. Tel est au physique M. Albert Mechelynck. Et le physique chez lui fidèlement évoque l'homme d'action et de combat, toujours à la tâche et ignorant le repos, qu'est avant tout le député de Gand.

Depuis plus d'un quart de siècle, M. Albert Mechelynck est mêlé activement à nos luttes politiques.

Il débute au Conseil provincial de la Flandre Orientale en 1884. Il a trente ans. Cinq fois son mandat lui est renouvelé. Renommé en 1904, l'année même de son élection à la Chambre des Représentants, il démissionne. Dans cette assemblée de caractère un peu spécial, à sessions courtes et ramassées, il donne rapidement la mesure de sa valeur et prend en peu d'années une place prépondérante dans les rangs de la gauche. La lutte y est âpre et presque sans espoir. Une majorité cléricale puissante y décide en maîtresse.

M. Albert Mechelynck n'y défend pas moins le programme de son parti avec énergie et vaillance, animant d'une vie intense les débats de l'assemblée.

L'autorité qu'il avait acquise au Conseil provincial le désignait tout naturellement pour un mandat à la Chambre des Représentants. Candidat dès 1890, il est, lors de la première application, en 1900, de la représentation proportionnelle aux élections législatives, élu député suppléant. Devenu effectif en 1904, il voit son mandat renouvelé en 1908. Dès son entrée à la Chambre, M. Albert Mechelynck prend une large part aux discussions parlementaires : loi sur le divorce, patente des sociétés, fonds communal, indigénat, dette publique, budget des voies et moyens, reprise du Congo, loi coloniale, loi sur les conseils de prudhommes, sur la milice, budget du Congo, fondation de Niederfullbach, affaire Cumont, etc. etc. Divers projets de lois sont déposés à son initiative : répression des fraudes en matière électorale — projet qu'après une belle défense, il réussit à faire voter — unification des lois électorales, nomination des professeurs d'université, testament philosophique. Classé aujourd'hui parmi les députés qui marquent au Parlement, M. Albert Mechelynck est pour tous de ceux que l'on écoute, pour son parti de ceux sur lesquels on compte pour l'avenir.

Ces divers mandats que le corps électoral lui a successivement confiés et renouvelés, venaient récompenser de longues années de dévouement au parti. Entré, dès ses débuts dans la lutte politique, au comité central de l' « Association libérale constitutionnelle de Gand », M. Albert Mechelynck en fut tour à tour le

secrétaire et le vice-président. Son activité y trouva occasions multiples de s'y affirmer et elle n'y manqua pas, comme peuvent en témoigner tous ceux qui l'y ont vue à l'œuvre.

Ajoutons que l' « Union des anciens Etudiants de l'Université de Gand » l'appela à la présidence de cette association en 1903. Rappelons enfin, pour être presque complet, qu'il fut désigné par le Souverain de l'Etat Indépendant du Congo comme plénipotentiaire à la Conférence internationale pour la revision du droit d'entrée sur les spiritueux en Afrique.

A côté de l'action politique, les luttes du prétoire ont, elles aussi, toujours séduit M. Albert Mechelynck. Entré au barreau en 1876, il y conquit en peu d'années une situation enviée. Dans une carrière où les débuts sont durs entre tous, sa connaissance du droit, sa faculté d'assimilation, son labeur opiniâtre, son don de parole, son souci des intérêts qui lui étaient confiés lui valurent, jeune encore, une clientèle considérable. Avocat dans l'âme, M. Albert Mechelynck aime sa profession avec passion. Elle est au surplus avant tout la lutte et répond, comme telle, aux exigences et aux aspirations de cette nature combative.

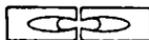
Telle, en quelque traits hâtifs, la biographie de celui auquel les étudiants libéraux de Gand ont voulu dédier — et je les en félicite — ce vingt-septième almanach.

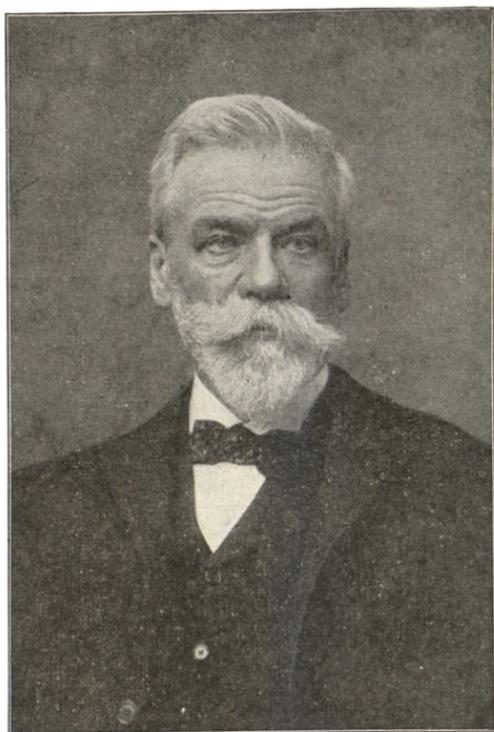
Et si je devais rechercher ici la dominante du caractère de M. Albert Mechelynck — et ce n'est pas chose facile, car l'homme toujours est malaisé à définir en une brève formule — je dirais volontiers qu'elle réside avant tout dans un besoin d'activité, de dépense de soi-même qui lui permet de satisfaire en même temps

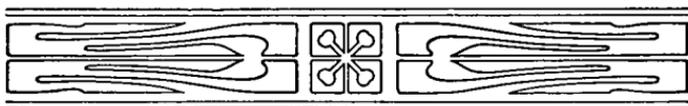
aux tâches multiples et diverses d'une vie toujours encombrée. L'Américain, épris de sa vie fiévreuse, aime à dire de lui-même qu'il est une dynamo en charge et que chez lui les paroles sortent comme par explosion. Usant à l'égard de M. Albert Mechelynck d'une expression dont on me pardonnera la familiarité, je crois pouvoir sans exagération l'appeler un grand « abatteur de besogne. » Celui qui signe ces lignes le connaît quelque peu. Il fut son stagiaire au barreau et travailla à ses côtés, pendant plusieurs années, au secrétariat de l'« Association Libérale. » Mieux que d'autres, il sait quel est le labeur quotidien de cet infatigable travailleur, qu'aucune tâche n'effraie, ni ne rebute, quand il la juge nécessaire.

De cette activité, que double un esprit d'organisation averti, M. Albert Mechelynck en consacra une large part au parti libéral gantois. La revision des listes électorales, la propagande par la presse et la parole, l'organisation de la lutte à la veille de chaque scrutin, furent de tout temps l'objet de ses préoccupations. Il servit son parti avec passion dans les bons et surtout dans les mauvais jours et fut, avec les Hippolyte Lippens et les Jules De Vigne, pour ne parler que des disparus, de ces vaillants qui jamais, dans la fortune hostile, ne désespérèrent de l'avenir. Le libéralisme gantois lui doit beaucoup. Il en est peu qui, autant que lui, surent se dévouer pour en préparer les victoires.

H. B.







ERNEST SOLVAY

Monsieur Ernest Solvay est né à Rebecq en 1838.

Dès son jeune âge il prit grand goût à la physique et à la chimie. N'ayant fait que les études moyennes, il est cependant arrivé par un dur labeur à un degré d'érudition, tel que nous pouvons avec fierté le mettre au rang des grands savants contemporains.

Deux grands faits dominent la vie de M^r Ernest Solvay : l'invention du procédé de fabrication de la soude à l'ammoniaque et la fondation des Instituts qui portent son nom. Le premier fait fut le moyen, le second les fins.

L'histoire de ces deux évènements, c'est l'histoire de sa vie même.

Rien n'est plus intéressant que de voir comment, né d'un père raffineur de sel, et ayant un oncle directeur d'usine à gaz c'est-à-dire producteur d'ammoniaque, il a su profiter de cette circonstance, créer le procédé de soude à l'ammoniaque, faire son chemin dans la vie, et employer d'une façon si intelligente les biens que lui a procuré son invention.

Commençons donc par faire l'histoire du procédé de fabrication de la soude à l'ammoniaque.

A l'âge de 21 ans, en 1859, M^r Solvay fut appelé par son oncle, administrateur de l'usine à gaz de St-Josse-ten-Noode, à y venir faire son apprentissage de sous-directeur. Par ses fonctions, il devait s'occuper des eaux ammoniacales et de leur utilisation. L'esprit toujours en éveil, à la recherche de l'un ou de l'autre phénomène, le jeune Solvay ne tarda pas à se rendre compte de l'importance d'une réaction qu'il avait provoquée, celle du chlorure de sodium sur le carbonate d'ammoniaque.

Ayant travaillé absolument seul, M^r Solvay pouvait se croire l'unique détenteur de cet important secret. Avec M^r Eudore Pirmez il se mit à faire des études sur les recherches antérieures de la soude à l'ammoniaque; son embarras fut grand quand il vit que déjà en 1811, son procédé fut connu. Mais il ne se découragea pas pour si peu. Il approfondit les projets de ses devanciers.

On ne peut à l'heure qu'il est, dire quel fut l'inventeur du procédé de soude; en tous cas ce fut Solvay qui eut le mérite de fournir industriellement au monde ce produit de première nécessité à un prix presque dérisoire.

Le premier expérimentateur connu est Fresnel, le célèbre opticien français, qui en fait mention en 1811. A ce moment le procédé Leblanc, qui allait devenir centenaire, était encore employé.

En 1822, Vogel en Allemagne, cite la réaction fondamentale du procédé à l'ammoniaque.

En 1838, Dyar et Hemming en Angleterre font la première application industrielle. Après dix ans de

travaux, ils sont vaincus par les difficultés pratiques et la perte considérable d'ammoniaque.

Les tentatives faites par Canning en 1840; en Belgique en 1842, en France en 1852 par Simes, en Angleterre par Deacon et par le D^r Turck et surtout celles de Schloesing et Rolland ébranlent la foi du jeune inventeur.

Néanmoins il ne se laisse pas démonter. Aidé puissamment par son frère Alfred, Ernest Solvay tenta aussi l'épreuve.

En 1863, la société Solvay et C^{ie} au capital de 136,000 francs est fondée. En 1864 commença la construction de l'Usine de Couillet.

C'est le 1^r janvier 1865 que l'établissement industriel entra en activité. Après une période de déboires, inévitables à toute nouvelle entreprise, les résultats furent encourageants. Un an plus tard 1500 kilogr. de soude étaient produits par jour.

L'importance du procédé fut rapidement connue partout. La première satisfaction personnelle qu'eut l'inventeur, ce fut de voir venir à lui M^r L. Mond qui extrayait par un procédé personnel le soufre des résidus du procédé Leblanc. Comme il surgissait un concurrent redoutable, M^r Mond préféra abandonner son industrie et fabriquer la soude. Ainsi se créa l'usine de Northwich (Angleterre). La guerre avec le procédé Leblanc était engagée et fut rapidement menée. Quelques chiffres établiront l'éclatante victoire du nouveau système.

En 1863. (Procédé Leblanc).

Production totale de la soude : 300,000 tonnes.

Prix par tonne : 450 francs.

En 1902. (Procédé Solvay).

Production totale de la soude : 1,800,000 tonnes.

Prix par tonne : 110 francs.

Il en résulte donc une économie d'environ 300,000,000 francs pour l'humanité et un accroissement notable de bien être, en raison des innombrables industries qui utilisent la soude.

Les usines de la société sont établies dans le monde entier.

Outre Couillet et Horturels, il faut citer celles de Wyhlen, Bernburg, Saarlbe en Allemagne; d'Ebensée en Autriche; de Beresniki, Lissitchansk en Russie; de Syracuse, Détroit aux Etats-Unis; de Giraud, Dombasle-sur-Meurthe en France. Partout où se trouvent ces usines, Monsieur E. Solvay a fait en sorte que la fortune que produisait cette fabrication fut employée au bien de l'humanité, et non au plaisir et au luxe des riches égoïstes. Toutes ces installations ont été dotées d'institutions de prévoyance, d'instruction et de distraction pour les ouvriers, et cela à l'époque où des revendications de ce genre étaient à peine formulées dans les esprits les plus avancés. Des moyens sont acquis; voyons maintenant la fin.

Se faire une fortune par son travail est chose peu aisée de nos jours; mais une fois qu'elle est acquise, une nouvelle difficulté infiniment plus importante surgit : celle d'employer intelligemment ses ressources. Monsieur Solvay résolut admirablement le problème en créant les Instituts qui portent son nom.

La première trace des tendances scientifiques et humanitaires de M^r Solvay se perçoivent en 1871. Au lendemain de la guerre france-allemande, et de la

Commune de Paris, la Paix sociale paraissait bien compromise, M^r Louis Hymans publia à cette époque une chronique politique où il examinait les dangers de la situation sociale et les remèdes qu'on pouvait y apporter. Il reçut une réponse anonyme préconisant la diffusion de l'instruction sur des bases rationnelles, et l'enseignement d'une morale appuyée sur l'intérêt de tous. Cette réponse était de M^r Solvay.

Dès 1879 il avait déjà conçu le projet d'un institut qui dans sa pensée devait être simplement destiné à continuer et étendre ses recherches sociales et physiologiques.

Le hasard d'une rencontre de voyage le mit en présence du Docteur Heger, et alors se fonda un projet d'Institut de Physiologie. Mais rien de définitif ne fut établi.

L'Institut fut remplacé par un concours qui eut lieu en 1888-90. Aucune réponse ne fut donnée aux questions proposées. En 1889 on créa enfin un laboratoire d'électro-physiologie ; c'était l'amorce du futur institut, qui allait bientôt être établi au Parc Léopold sans aucune intervention du gouvernement. Son programme était de chercher et de définir le rôle des agents physiques, en particulier de l'électricité dans les phénomènes de la vie.

L'affiliation avec l'Université de Bruxelles n'était pas du tout prévue et le D^r Heger détermina M^r Solvay à créer un deuxième Institut « universitaire » où se devaient donner des cours pratiques de physique médicale et de Chimie physiologique. La seule condition était que l'administration communale de Bruxelles fournît gratuitement le terrain : ce qui fut vite acquis.

Le 4 juillet 1892 les Instituts universitaires au Parc Léopold furent fondés. Dès la rentrée d'octobre 1893, des cours y sont donnés et c'est le 28 octobre 1895 qu'eut lieu l'ouverture solennelle.

En 1894 l'Institut des Sciences sociales transformé en 1901 en Institut de Sociologie. En 1903 fut encore créé l'Institut commercial; ces deux derniers dirigés par M. l'Ingénieur Waxweiler; en 1906 c'est l'Institut supérieur d'Education physique destiné à la formation de maitres de gymnastique éducative, d'après la méthode Suédoise de Ling, qui fut fondé.

Voilà en quelques lignes quelles sont ces fondations dues à la grande générosité de Monsieur E. Solvay. A côté de ce secours pécuniaire, M^r Solvay a apporté à la science sa part de connaissances et d'études en collaborant personnellement aux travaux scientifiques sur les grands problèmes de la vie. Il a publié en 1882 son « Rôle d'électricité dans les phénomènes de la vie »; en 1894, il donna à l'Institut des sciences sociales ses études sur « Le Comptabilisme » et « Le Productivisme social »; en 1901 il donna ses « Notes sur les formules d'Énergétique physio- et psycho- sociologique.

Monsieur Solvay fut aussi un homme d'action politique; sans aimer celles-ci, il s'est imposé le devoir d'y apporter sa collaboration de travail.

Aussi le voyons nous élu sénateur à deux reprises en 1893 et en 1897. Deux discours dignes de remarque ont été prononcés par lui au Sénat : d'abord sur « l'Impôt successoral réitéré » et puis sur la « Proportionnalisation des droits à la production de chacun. »

Tant de largesses faites à l'enseignement supérieur et à la Chose Publique, ne pouvaient restées sans provo-

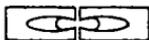
quer des manifestations de vive reconnaissance de la part de la société toute entière.

Aussi parmi les nombreuses marques de sympathie accordées par divers pays, notons que Monsieur Solvay a été nommé en 1898, « Docteur *honoris causa* de l'Université libre de Bruxelles et plus tard de Genève », qu'il est Commandeur de l'ordre de Léopold et Chevalier de la légion d'honneur, et qu'il est membre de la Royal Institution, etc., etc.

Au physique Monsieur Ernest Solvay est un sympathique vieillard, de taille moyenne, aux cheveux blancs abondants, à la barbe fournie. Son œil clair et perçant reflète une juvénile ardeur et prouve que l'âge n'a pas abattu cette énergie virile. N'oublions pas que Monsieur Solvay est un fervent alpiniste. A 65 ans il faisait l'ascension du mont Cevin et du Grépon, aussi allègrement que sept ans plus tard, il se promenait à 3900 mètres sur les sommets de l'Engadine.

Ce sont là des prouesses peu communes à un homme de son âge. Cela prouve que Mr Solvay, malgré une vie si active et si bien remplie, n'a pas encore déposé les armes et que, nous l'espérons tous ardemment, nous aurons le plaisir de le voir encore de longues années, parmi nous pour le bien des générations intellectuelles et de la Belgique toute entière.

C. D. P.



A LA MÉMOIRE

DE

Monsieur Jean-Jacques DIERMAN

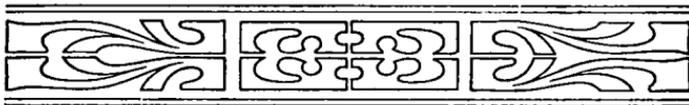
Sénateur

Fondateur des " Sans Nom „

**Né à Gand, le 1^r décembre 1850 et décédé
à Tronchiennes, le 16 juillet 1910**

Monsieur DIERMAN reconnaissait à ses adversaires la liberté et l'indépendance dont il se montrait jaloux pour lui-même; et sa bonhomie joviale lui valait une popularité toujours croissante, surtout parmi la jeunesse estudiantine libérale qui gardera de son membre d'honneur un souvenir ineffaçable.

PARTIE POLITIQUE



A propos d'une définition anglaise du libéralisme

Quelques jours avant les élections anglaises, une interview de M. Lloyd George a paru, qui est une éloquente et suggestive profession de foi (1).

M. Lloyd George personnifie cet « esprit nouveau », qui enflamme le libéralisme britannique et semble en voie de bouleverser la physionomie politique de l'Angleterre.

L'homme d'État qui vient de refondre le budget, de bousculer les Lords et de mener contre les traditions aristocratiques du classique conservatisme une si passionnée et triomphante campagne, a été interrogé sur trois points : pourquoi il n'est ni conservateur ni socialiste, pourquoi il est libéral. Il a répondu avec cette ardeur de pensée et cette vigueur d'expression qui donnent à ses discours tant de vie et une action si pénétrante sur les foules.

(1) Une traduction de cette interview a paru dans la *Gazette*, de Bruxelles, numéro du 15 décembre. C'est à cette traduction que je me réfère, n'ayant pas eu sous les yeux le texte original.

Ses déclarations sont utiles à méditer, car elles forment une définition précise et forte du libéralisme moderne, sans distinction de pays ou d'institutions.

Pourquoi M. Lloyd George n'est-il pas conservateur ?

« Je ne suis pas conservateur, dit-il, parce que chez moi l'instinct me dit que les choses ne peuvent rester en état, parce que la raison me dit qu'il y a danger à stationner; parce que tout ce que la vie m'a appris me persuade que le problème doit être envisagé dans son ensemble et non sous l'heureux horizon des satisfaits. Parce qu'il faut penser non à ce qui peut être perdu, mais à ce qui peut être gagné. »

Il n'est pas socialiste parce que, s'il rêve souvent, « ses rêves sont réalisables ». — « Je ne puis travailler pour le XXV^e siècle. Je dois travailler ici et maintenant; je dois modifier et ajuster les conditions actuelles pour la sécurité, l'honneur et le bien-être du siècle dans lequel je vis. »

Pourquoi enfin est-il libéral ?

Parce que « le libéralisme est la conception politique la mieux appropriée à une transformation rationnelle de l'organisation humaine. Le rôle du libéralisme dans le monde, sa raison d'être est l'évolution. Le libéralisme doit être agissant, sinon il n'est pas. »

L'école libérale, dit-il encore, s'appuie « sur cette conviction que la vie peut être meilleure, plus forte, plus digne de l'humanité qu'elle ne l'est à présent; elle repose sur cette conviction que de grands et profitables changements peuvent être accomplis sans révolution; que s'il n'y a pas de progrès, de progrès régulier, il ne faut attendre que deux choses, paralysie ou mort : l'anarchie menace la civilisation de paralysie, le con-

servatisme de mort. Mais, entre ces deux extrémités. l'homme sage et modéré hardiment déclare que les gens et les choses doivent évoluer, mais qu'un plongeon à l'aveuglette dans un précipice n'est pas la voie la plus sûre de l'humanité vers des temps meilleurs ».

Compris de la sorte, et il doit l'être, le libéralisme apparaît comme le plus efficace instrument de progrès, comme une méthode d'évolution politique et économique, éclairée par l'expérience, échauffée par un idéal de justice et de réparation.

Le conservatisme n'est qu'une négation, le socialisme qu'une métaphysique, correspondant, l'un à la satiété et à l'égoïsme, l'autre à une sorte de dérèglement de l'imagination : « Je n'ai jamais vu, dit Lloyd George, un socialiste formuler un thème entrant dans la forme des choses praticables. » L'affirmation, sans doute, est trop rigoureuse. Il arrive fréquemment qu'un socialiste développe des idées réalisables, mais qui, le plus souvent alors, sont étrangères à la dogmatique du parti et appartiennent au domaine commun de toute politique évolutionniste.

Le libéralisme répond, au contraire, au besoin d'amélioration graduelle et continue, que ressentent les esprits équilibrés et résolus, ennemis de l'immobilisme qui engourdit comme des aventures qui provoquent les réactions. Il est expérimental et pratique. Il concorde avec ce degré de développement intellectuel, où l'homme se dégage de la mentalité de caste ou de classe et se trouve apte, dédaignant à la fois la satisfaction du présent et les illusions du rêve, à rechercher et à discerner le possible : « Aussitôt, dit M. Lloyd George, qu'un homme est intellectuellement capable de se

placer en dehors des préjugés et des traditions d'une caste particulière, aussitôt qu'il a réussi à dominer le ridicule du ton et de l'ignorance, spéciaux à sa classe, qui a fait tant de tort au développement de la vie nationale, il s'aperçoit que le libéralisme est la vraie forme évolutive en politique. »

Telle est la conception du libéralisme moderne que se fait le parti libéral anglais, le plus puissant, le plus agissant des partis libéraux de l'Europe contemporaine, et dont la hardiesse, l'intrépide volonté réformatrice et les succès répétés fascinent l'attention du monde politique.

Cette conception est marquée au sceau de l'esprit anglo-saxon. Mais elle dépasse la société britannique. Elle doit être méditée, elle devrait être adoptée par les libéraux du continent.

Elle est affranchie de tout philosophisme, de toute phraséologie romantique. Et elle est bien supérieure à de vagues proclamations de principe.

En Angleterre, le parti libéral gouverne depuis six ans. Placé en face de problèmes inquiétants, il les aborde de face. Il ne s'attarde pas aux disputes de mots et aux abstractions. Il ne prétend pas refaire la société d'après des plans théoriques. Il va aux faits et entreprend de les corriger, de les remanier, de les amender. Il a l'heureuse fortune de pouvoir déployer sans entraves la puissance réformatrice et évolutive que le tempérament libéral contient virtuellement.

Dans l'histoire du libéralisme belge, il y a une période d'activité débordante, d'initiatives audacieuses et multipliées, dont le spectacle que donne actuellement le parti libéral anglais évoque le souvenir. Elle s'étend de 1847 à 1865.

On débute par une réforme électorale, qui ne s'arrête qu'aux extrêmes limites constitutionnelles. Puis on s'attaque au régime fiscal. On réduit la patente des petits commerçants, on supprime celle des artisans; on s'efforce d'établir un droit sur les successions en ligne directe et de soumettre au serment les déclarations de succession en ligne collatérale; on tente de moderniser la contribution personnelle. On organise le crédit commercial par la fondation de la Banque nationale; on cherche à organiser le crédit foncier; on crée la Caisse d'épargne et de retraite; on abolit les taxes sur le blé; on instaure, par des conventions internationales, le régime de la liberté des échanges; on abolit les octrois, ces douanes intérieures; on rachète les péages de l'Escaut. On se heurte fréquemment aux résistances conservatrices, dont le Sénat est la citadelle. On ne réussit pas toujours, mais l'effort est persistant et commande l'admiration. Ce fut vraiment une grande et féconde époque, dont les temps qui suivirent n'ont plus revu l'équivalent.

Le jour où le parti libéral belge reprendra le pouvoir, il aura d'immenses tâches à remplir. Il devra porter la cognée partout, se frayer des chemins dans la forêt de préjugés et des abus, et, du haut en bas, pénétrer la nation d'un « esprit nouveau ».

Il se bute en attendant contre un obstacle qui cède lentement, mais tient encore debout, l'obsédante, insupportable, exaspérante question cléricale. Cet obstacle, le parti libéral anglais ne l'a jamais connu. Et sa marche, ses méthodes, son œuvre en ont été singulièrement facilitées.

La lutte contre le cléricalisme donne aux partis

libéraux du continent une physionomie qui les distingue du libéralisme anglais. Ils ne peuvent se borner à la conquête des réformes politiques et sociales. Ils ont la liberté de conscience à défendre et à garantir. Et cette lutte primordiale détourne à certains moments et consume toute leur activité.

C'est vraiment, quand on y réfléchit, un spectacle inouï que de voir, chez un peuple comme le nôtre, si libre de tempérament, si entreprenant à certains égards et si frondeur, toute la vie politique subordonnée à des intérêts culturels. Il faut que la Belgique redevienne chrétienne, il faut être catholique avant tout ! Voilà les devises et les mots d'ordre auxquels obéissent les ministres et les députés qui les soutiennent de leurs votes. On se demande à quelle époque nous sommes et si nous avons affaire à des hommes d'État ou à des sacristains de village.

Que l'on compare les élections anglaises aux nôtres. Là-bas, on consulte la nation sur une question positive, que le verdict électoral résoudra, le *Tariff Reform* ou le veto des Lords. Ici les prêtres mènent la bataille et vouent à l'enfer tous ceux que la grâce n'a pas touchés. C'est expéditif et commode. Etes-vous bon catholique, allez-vous à la messe ? Voilà le critère de centaines de milliers d'électeurs belges. A quelle mentalité sommes-nous donc descendus !

Les réformes sont au second plan. On m'a cité ce mot d'un électeur clérical à un libéral : « Votre programme est superbe. Mais cela m'est bien égal. Je suis catholique. »

Le gouvernement fait peu de réformes : elles coûtent de l'argent et dérangent les habitudes. Il en a fait

quelques-unes, à moitié. Sa méthode est de concéder, au dernier moment utile, le minimum de réforme indispensable. Il s'acrotte alors aux solutions moyennes, que d'ingénieux psychologues ont déclaré propres à la mentalité belge et qui ont ce double défaut de ne satisfaire personne et de laisser subsister le problème qu'il fallait trancher. Il en a été ainsi de la loi sur les pensions de vieillesse et de la loi sur les accidents du travail.

Tout récemment, à la Chambre, on discutait notre régime fiscal. On dénonçait la « vie chère », l'exagération de la taxe foncière, l'injuste exemption de la fortune mobilière, la vétusté du système de la contribution personnelle et des patentes. A toute argumentation, à tout grief, le ministre, ennuyé, a répondu par les déclarations molles et fuyantes de l'administrateur satisfait, qui redoute qu'on trouble sa médiocre aisance, qu'on le contraigne à avoir des idées et accomplir des actes. Foin des réformateurs ! C'est perturbateurs qu'il faut les nommer. Et qu'importent les réformes, si la Belgique reste chrétienne à la mode catholique !

Mais ce n'est pas assez d'avoir à vaincre cette torpeur, à restaurer l'activité gouvernementale et parlementaire, à faire reculer le détestable esprit de secte qui envahit tous les organes de la nation.

Voici qu'au-dessus de toutes ces difficultés, de ces tâches absorbantes et capitales, monte un nuage menaçant, qui, bientôt peut-être, remplira le ciel.

La question des langues surgit et se déploie.

Il ne nous manquait que cela.

Ce petit pays que, pendant des siècles, le particularisme, les rivalités locales, les disputes religieuses ont

frappé de paralysie, qui enfin s'est créé une vie nationale, souffre sans doute de trop d'unité. C'est trop peu d'être divisé en partis et en sectes, et les partis en fractions, et les sectes en chapelles. Il faut qu'on cherche à exploiter encore la division des races et des langues, et à la susciter là où elle n'existe pas.

Admirable clairvoyance! Merveilleuse, haute et salutaire polytique! Aux Belges d'aujourd'hui, on donne pour exemple les Tchèques et les Croates et les Slovènes et les Bosniaques. Bel exemple, en vérité, et bien imaginé pour nous stimuler.

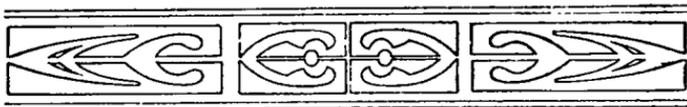
Nous allons voir, si le bon sens public ne réagit pas, l'épanouissement, chez nous, de la plus bête, la plus stérile, la plus meurtrière des guerres : la guerre des langues et des races.

Ce sera une nouvelle occasion de gaspiller nos forces et d'apprendre à nous entre-haïr.

(*Revue de Belgique*).

PAUL HYMANS.





EN FLANDRE

Je désire attirer l'attention de nos jeunes propagandistes sur quelques idées directrices du cléricalisme et leur en montrer l'application dans nos provinces flamandes. En Belgique, depuis vingt six ans, le gouvernement catholique est le très humble serviteur de l'église. Nos cléricaux sont des belges, vivant au point de vue des idées au XVI^e siècle ; ils sont d'avis que tous les pouvoirs doivent appartenir à l'église catholique, dont les chefs sont les mandataires d'un Dieu qui représente l'expression de toutes les bontés et de toutes les vérités. Pas de science sans Dieu, pas de morale sans Dieu, pas de société sans Dieu et pas de pouvoir qui ne soit une émanation de la puissance divine.

Partant de ces principes, les cléricaux soutiennent que le maître après Dieu est le souverain pontife qui cède à son tour une partie de son pouvoir aux évêques ; ceux-ci ont comme mandataires les doyens, les curés, les vicaires et les moines.

A l'université, on nous enseignait que toutes les lois

comme tous les pouvoirs émanent de Dieu. Logiquement donc, tous les pouvoirs de la société civile sont subordonnés au pouvoir de l'église catholique, seule mandataire de la volonté divine. Le pape est le Roi du monde dans notre pays; le roi des cléricaux est l'archevêque de Malines. Les ministres et les représentants catholiques reçoivent leurs ordres de Malines, l'archevêque réunit son clergé et ses représentants civils en congrès réguliers, où se discutent les questions sociales et politiques. Le clergé forme ainsi un état dans l'état et voilà ce qui explique cette lutte ardente et cruelle des siècles passés entre le pouvoir civil et l'autorité religieuse. Et comme le pouvoir religieux doit avoir la suprématie à tout prix, les gouvernements catholiques ont pour mission de protéger tous les organismes et tous les individus qui prennent l'engagement de soutenir la puissance de l'église. La science doit être catholique, les professeurs doivent être catholiques, la magistrature doit être catholique, toutes les administrations doivent être catholiques et il importe de repousser à priori de tous les organismes sociaux, les hommes qui poursuivent d'une manière indépendante la recherche de la vérité.

La religion catholique, voilà la vérité suprême, voilà la science, la morale, la philosophie, la direction nécessaire de l'esprit humain! De ce principe autoritaire découle fatalement cette autre idée directrice : il importe de refuser le concours de tous ceux qui ne sont pas les adeptes de la religion catholique. « Vous obéirez, ou bien vous serez placé socialement dans une situation d'infériorité! »

L'histoire nous apprend que l'église n'a pas toujours

eu recours au seul moyen de la persuasion pour conserver sa puissance. Les persécutions du moyen âge, les haines contre le protestantisme dans le passé, nous en disent long à ce sujet. C'est par le fer et par le feu qu'on exterminait les protestants dans nos provinces flamandes ! Cette église a été intolérante dans le passé. Elle l'est encore aujourd'hui, mais l'arme de combat n'est plus la même. Au nom de la religion, d'un sentiment qui en lui même est respectable, ce clergé nous refuse la liberté de penser et menace de ruine ceux qui n'obéissent pas à ses injonctions. Le clergé veut accaparer toutes les intelligences, toutes les forces de la société, tous les capitaux. Voyez l'organisation de la main morte et de l'enseignement religieux !

L'église comprend qu'il lui faut des capitaux et des capitaux importants pour agir. La richesse des couvents est alimentée par la main morte qui pille les familles et qu'on cherche à protéger par les ressources de l'état. En Belgique, on accorde des subsides aux institutions religieuses qui organisent un enseignement contre celui de l'état. Chez nous le gouvernement détruit ce qu'il a pour mission de protéger : l'enseignement officiel. La religion devient malheureusement ainsi un instrument de tyrannie et de persécution et ses chefs sont des chefs politiques qui s'arment des dogmes pour enrayer le développement et le progrès des sociétés.

Voyons maintenant comment le clergé applique ces principes en Flandre ; étudions un village flamand, allons y, interrogeons les habitants et examinons de près et par les faits la manière de vivre de nos ruraux.

Cette petite étude n'est qu'une esquisse ; J'aime la Flandre et je suis de ceux qui rêvent son émancipation

et la suppression de sa servitude ! Je rêve d'y voir un jour la science remplacer l'erreur ; je voudrais y trouver des journaux, je voudrais voir sur la table de nos paysans des livres autres que des livres de prière, je voudrais enfin que cette race flamande, si forte au point de vue physique, puisse donner à notre pays toute sa valeur intellectuelle, et ici je me place bien loin des querelles politiques et religieuses.

Voyons de près la situation : peut-être trouverons-nous le moyen d'y remédier.

La Flandre est sombre, impénétrable, a-t-on dit. La Flandre en réalité n'a qu'un seul ennemi, c'est l'ignorance et celle-ci est entretenue soigneusement par le cléricalisme qui exploite les préjugés religieux. Qu'on ne me fasse pas le reproche d'en vouloir aux religions mêmes. Je les respecte toutes et je comprends à certains points de vue leur symbolisme civilisateur, mais j'ajoute qu'en Flandre le plus grand ennemi de la religion catholique est le prêtre, qui a quitté sa mission moralisatrice pour se lancer dans les arènes politiques. Cette erreur lui sera néfaste et le prêtre en sera la première victime s'il ne l'est pas déjà !

De par les ordres de ses chefs, le curé est le vrai chef politique du village. Le modeste curé de campagne, autre fois aimé et respecté lorsqu'il restait dans son rôle, est obligé aujourd'hui d'exploiter en faveur de ses maîtres tous les rouages économiques et administratifs, tout comme les évêques et les archevêques dirigent les administrations supérieures.

Nous sommes au bas de l'échelle, chez les infiniments petits. Voici l'organisation :

Dans les vingt dernières années, le gouvernement

de la Belgique, dont le cardinal archevêque de Malines est le chef incontesté, s'est orienté du côté des œuvres sociales.

Le gouvernement fait semblant de vouloir réaliser des réformes sociales. Il espère ainsi diminuer dans les villes l'influence des idées socialistes et de leurs chefs. A la campagne, il espère consolider sa puissance électorale en faisant des lois soi-disant sociales en faveur des paysans et des ouvriers agricoles.

Dans les villes le bon sens populaire leur a répondu « vos lois, nous n'en voulons pas, se sont des lois de façade ! » Nous ne nous laisserons pas tromper par ce que vous nous présentez comme suffrage universel, ou représentation proportionnelle, ni par votre loi sur les pensions de vieillesse, qui est injurieuse pour la classe ouvrière ! Votre but est de rester au pouvoir, vos lois sociales sont des lois électorales ».

Voilà ce qu'on dit dans les villes.

A la campagne on se tait; le paysan n'a personne pour l'instruire ! Le journal cléricale seul pénètre dans sa maison, un autre journal ne pourrait pas y arriver, je dirai pourquoi. Les propagandistes anticléricaux sont rares, parce qu'ils ne connaissent pas la langue du peuple. Le curé la connaît ! Il est en contact permanent avec les paysans; il habite parmi eux, il leur donne des conseils, et il les entretient dans leurs idées de superstition dont il vit en grande partie. Dans l'état actuel des choses, le curé est le propagandiste par excellence, payé par le gouvernement pour enseigner la religion ou plutôt pour faire de la propagande électorale !

Le paysan ne dit rien; il subit l'influence du curé devant lequel il se courbe et devant lequel il tremble !

Il se tait dans son ignorance, ne se sentent soutenu par personne.

S'il avait l'occasion de juger, il se rendrait compte du fait que nos gouvernants ne songent guère à l'aider, mais à en faire un électeur clérical et à son tour il dirait « vos lois en faveur des paysans sont des lois de façade, » et il comprendrait à présent pour quelle raison la fameuse loi sur les pensions de vieillesse a été affichée dans toutes les communes à la veille des élections, cette loi qui lui accordera soixante cinq francs par an dans ses vieux jours, à condition qu'il ne soit pas mal noté chez le curé ou chez le vicaire.

Il se demanderait comment il se fait que le curé, qui n'a d'autre mission sociale que d'enseigner la religion, le bien, la vertu, se trouve placé à la tête de tous les organismes économiques créés par le gouvernement catholique. Et en effet, le curé enrégimente dans les divers organismes économiques tous les habitants, hommes, femmes et enfants de sa paroisse. Il se trouve en outre placé à la tête d'un état major qui le secondera dans les luttes électorales.

Il aura comme propagandistes pour la bonne cause contre les gueux le sacristain, les chantres d'église, l'organiste, le bedeau, les membres de la fabrique d'église, les membres du bureau de bienfaisance, et comme cercles de propagande, l'église, l'école du dimanche, la congrégation, la société des franciscains, l'école du soir, la fanfare, l'harmonie, la propagation de la foi, la ligue contre l'alcoolisme, etc., etc.

Tous les membres de ces sociétés sont transformés en propagandistes à la veille de chaque élection. Dans la sacristie on divise la besogne au point de vue de la

propagande personnelle : les chefs des groupes se rendront chez l'habitant, menaçant et promettant ! Rapport sera fait de leurs démarches au curé et celui-ci se rendra à son tour chez les récalcitrants et vaincra les dernières résistances en menaçant de prévenir le propriétaire de la ferme !

Le curé ira faire les dernières visites : il ira dire aux femmes et aux filles des paysans — un crucifix à la main — que le crime de voter pour les libéraux ou pour les socialistes est plus impardonnable que de cracher à la figure du Christ qu'il tient en main. Il les menacera du propriétaire qui a le droit de les faire déloger chaque année sans aucun préavis et il leur fera comprendre, que si la récolte a été ravagée par la grêle ou la tempête, ou si le bétail a été décimé dans l'étable, c'est que Dieu a voulu se venger de leurs maris ou de leurs frères qui sont des ennemis de la religion !

Mais ce n'est pas tout. Je n'ai parlé jusqu'ici que des organismes qui existent depuis de longues années dans nos communes flamandes. Le gouvernement a fait créer une série d'autres institutions de propagande cléricale !

Voici ce qu'on lit dans le traité de R. P. Vermeersch « *Manuel Social* », page 899 :

« Le curé de Thimeon, le R. M. Dubois commença à Thimeon par une fanfare de quatre instrumentistes, dont le curé et le cleric, une série d'œuvres que plusieurs villes pourraient envier. C'était en 1886. La fanfare faisait partie du patronage; vinrent ensuite : une section dramatique, un cercle ouvrier, les secours mutuels pour hommes, pour femmes, enfin pour enfants, la société d'affiliation à la retraite, la société

anonyme de crédit pour habitations ouvrières, la réassurance, la société de tempérance, la caisse Raif-faisen, la section financière, les caisses de jeunesse, les congrégations, l'école ménagère; ajoutez-y réalisés ou projetés, un syndicat de briquetiers, une société de construction d'habitations ouvrières, une caisse de chômage, l'assurance du bétail. tout cela dans un village de 1600 âmes et au bout d'une dizaine d'années! » Nos curés flamands ont compris la leçon et ils ont imité partout l'exemple de R. M. Dubois!

J'ai à peine besoin d'ajouter que tous ces organismes, dont le plus grand nombre sont subsidiés par l'état, sont à base de religion : Aux termes des règlements, les membres doivent sous peine d'exclusion remplir leurs devoirs religieux, assister à la messe annuelle etc...

N'avais-je pas raison de dire que les lois sociales en faveur des paysans sont des lois de façade, des lois destinées à former des électeurs cléricaux ?

Lorsque le gouvernement a installé les aumoneries militaires, des naïfs ont cru qu'il ne s'agissait que d'une pure mesure de religion. Allons donc ! L'aumônier reçoit tous les ans la liste des nouveaux inscrits, le curé la lui envoie et oblige les parents des soldats à envoyer leurs fils aux cercles militaires, organismes cléricaux. Si le fils du paysan résiste, l'aumônier prévient le curé qui vient rappeler les parents à son bon souvenir et à celui de leur propriétaire !

La propagande en faveur des pensions de retraite à l'armée est une manœuvre du même genre, mais je n'insiste pas.

Et pourtant, si ce gouvernement voulait vraiment améliorer le sort du paysan au point de vue intellectuel

et matériel, ne pourrait-il pas le faire du jour au lendemain? Il existe une loi sur la chasse en vertu de laquelle le paysan a droit au double des dégats occasionnés par les lapins; très bien, mais si le paysan a le malheur de dire à son propriétaire que les lapins lui ont causé un préjudice, il est certain d'être expulsé de sa ferme à la Noël!

Il existe une autre loi, par laquelle en cas de destruction de récoltes par la grêle ou par des événements de force majeure, le paysan a le droit d'exiger une diminution de son fermage; mais s'il l'exige, on l'expulsera trois mois après!

J'ai eu en mains des conventions de louage aux termes desquelles le paysan devait payer toutes les contributions, même les contributions foncières — cela est général en Flandre — et aux termes desquelles il était en outre tenu de faire annuellement présent à son propriétaire de plusieurs jambons, de poulets et même de faire célébrer à l'église de la commune une messe anniversaire à la mémoire des parents du propriétaire décédés. Les paysans doivent payer de leurs rares deniers le salut de leur propriétaire au delà de la tombe!

Voici qui est vraiment inquiétant: Le paysan est exposé tous les ans à la Noël à devoir quitter sa ferme du jour au lendemain. Oui, le propriétaire, quelle que soit l'importance de la ferme, a le droit de signifier à son fermier le 24 décembre — à défaut de bail écrit — qu'il quittera sa ferme le lendemain!

Mais me direz-vous, le paysan n'a qu'à exiger un bail écrit. Détrompez-vous! En Flandre les baux sont verbaux, le propriétaire refuse d'accorder des baux écrits

et comme les fermes sont rares, le paysan doit se soumettre. Quelle arme, n'est ce pas, pour le curé qui soupçonne que le fermier a pu voter pour une liste qui n'avait pas sa faveur !

Comme en Flandre la grande majorité des propriétaires est catholique, le curé n'aura qu'à envoyer tous les ans au châtelain la liste des fermiers qu'il est prié de faire expulser. Et malheureusement on se sert de cette arme à chaque élection, on fait de nombreuses victimes après chaque consultation électorale !

Un projet de loi a été déposé pour remédier à cet état de choses ; mais la loi est en commission, et les exécutions continuent et je pourrais même dire qu'elles augmentent depuis le dépôt du projet de loi !

Je pourrais dénoncer d'autres griefs ; je pourrais vous dire que le paysan ne trouvera jamais une ferme pour s'y installer, ni une femme pour se marier, s'il n'a pas la protection du curé. Eh bien, il est du devoir des jeunes propagandistes d'aller dire aux paysans qu'on les trompe — et je ne parle pas des ouvriers agricoles, de ces serfs attachés à la glèbe pour lesquels rien n'a été fait et dont la vie n'est pas une vie — qu'ils ont droit à l'instruction et à la protection légale comme tous les autres citoyens.

Comment y parviendrons-nous ?

Par la Presse ? nous en avons fait l'essai à différentes reprises.

Savez-vous ce qui se passe ? le curé a vite fait de savoir par quelles personnes les journaux sont achetés. Un de nos vendeurs en plaçait jusqu'à trois cents les premiers jours ; au bout de huit jours il n'en vendait plus dix ! enverrez-vous les journaux par la poste ? le

curé se rendra de maison en maison et obligera le paysan à lui remettre les journaux. Dans certaines communes, les ouvriers travaillant en ville, rapportent le soir des journaux et les campagnards les lisent en cachette. Ailleurs, un vendeur se rend chaque dimanche dans l'une ou l'autre auberge éloignée et y dépose des journaux et des brochures que les paysans viendront prendre le soir. Voilà où nous en sommes réduits !

Mais il n'y a jamais lieu de désespérer ! Par ci par là, nous avons à la campagne des amis dévoués qui ne rampent pas devant l'ennemi ; nous devons les soutenir, car leur lutte est âpre. Dans les dernières années ces vaillants ont lutté avec succès aux élections communales, ils ont résisté à la réaction. Je vous raconterai un jour ces luttes héroïques et les haines qu'ils ont eu à braver. On insultait leurs enfants jusque dans les écoles et on poursuivait sans merci ceux qui comme parrains avaient osé apposer leur signature sur la liste des candidats provisoires.

Il est de notre devoir de former de nombreux propagandistes flamands, capables de parler la langue du peuple. Il faut faire, comme le dit M. Vandervelde, des monographies des villages ; il faut étudier de près les situations, afin d'y porter remède. Cette œuvre est considérable, mais elle très pratique. Le réveil viendra de la Flandre lorsque on aura répandu des journaux, des brochures et des livres dans les campagnes flamandes. Le peuple flamand ne demande qu'à s'instruire.

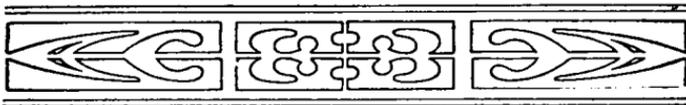
Les idées marchent, et la Flandre ne restera pas dans son triste état d'infériorité.

Un jour viendra et ce jour est proche, où l'on respirera dans nos communes rurales l'air de liberté des

grandes villes, où nous aurons des bibliothèques populaires, des journaux, des extensions universitaires et des instruments de civilisation dans tous les villages. Ce jour là nos ruraux comprendront que leurs corps vigoureux ne sont que des outils mis par que la nature à la disposition de la pensée et cette pensée deviendra vigoureuse à son tour. Ce jour là, l'oppression cléricale sera chassée de son dernier refuge dans notre patrie!

ARTHUR BUYSE.





DISCOURS SUR LES RÉFORMES DANS L'ENSEIGNEMENT

PRONONCÉ

à la Chambre des députés du Grand Duché de Luxembourg

le 26 mars 1908

par M. Robert BRASSEUR

RAPPORTEUR DE LA SECTION CENTRALE

Avec la permission de l'orateur nous avons supprimé les passages qui n'étaient pas d'un intérêt général. Nous publions le discours tel que avec les interruptions. L'importance de la question de la Réforme de l'enseignement fera, nous l'espérons, que tous nos lecteurs liront avec intérêt ces quelques pages.

LA RÉDACTION.

*
* *

L'instruction, comme vous le savez, doit tendre à un double but : elle doit avant tout rendre l'homme meilleur, c.-à-d plus honnête, plus sociable, plus serviable, plus enclin à la solidarité, et elle doit en outre,

chose non moins importante, l'armer de connaissances solides et appropriées pour les luttes de la vie.

Il ne suffit pas à l'enseignement de faire des ingénieurs, des professeurs, des médecins, des avocats; il faut encore et surtout former des citoyens, conscients de leurs droits et respectueux de leurs devoirs. L'enseignement public doit donc être élevé et généreux. Dans les premiers temps de la Grèce antique, c'est à cette circonstance heureuse, plus encore peut-être qu'à la liberté publique, que l'on doit la rapidité et l'étendue des progrès. A ce point de vue élevé, les études classiques ont rendu des services qu'il serait injuste de méconnaître.

Mais, des besoins nouveaux se sont créés qui exigent des changements parallèles dans la tactique industrielle des peuples.

Pour y répondre, l'étude des langues vivantes et des sciences apparaît comme indispensable. Ainsi que nous l'expliquons au rapport de la section centrale, il faut de toute nécessité toucher aux études classiques. Vous reconnaîtrez que nous le faisons avec une discrétion et une réserve qui témoignent de notre respect pour ces études éducatrices. Nous n'ignorons pas en effet, Messieurs, tout ce qui leur est dû. On commença par imiter, par copier les grecs et les latins, puis on chercha à les surpasser. Ainsi, non seulement l'esprit moderne a pu renaître de l'étude de l'esprit ancien, mais s'est encore fortifié et développé. Il est un siècle notamment qui, du commencement à la fin, nous fournit de ce fait des preuves irrécusables, c'est le dix-septième. Malherbe, imbu de la culture antique, réforme la langue française; Pierre Corneille crée en

France l'art dramatique; La Fontaine fait presque oublier Esope et Phèdre; Labruyère dépasse son modèle Théophraste; Molière égale Aristophane, Bossuet Démosthène, Boileau Horace.

Mais le travail de l'évolution se poursuit infatigablement. Depuis un siècle, l'usage d'écrire en latin sur les sciences et la philosophie est tombé lentement en désuétude. Aujourd'hui chaque pays utilise sa propre langue pour la propagation des idées scientifiques. Il en résulte que ces connaissances se propagent dans des couches sociales plus profondes et, mises à la portée des masses, elles y excitent l'esprit, éveillent la curiosité, portent à l'étude, à la réflexion, au travail.

Dans l'ordre politique, cette transformation a produit un résultat qui n'est pas à dédaigner. La distance du point où les savants ont porté la lumière dans les connaissances, au point où l'esprit moyen des foules a pénétré, a considérablement diminué, affaiblissant les conflits d'opinion et rendant possible l'exercice d'un pouvoir tempéré.

A l'avantage d'écrire en langue vulgaire sur tous les sujets on a signalé un inconvénient. C'est la nécessité pour le philosophe de se charger la mémoire de plusieurs langues étrangères et de perdre ainsi un temps précieux de sa vie. A cela, Messieurs, il n'y a pas de remède. Il faut d'ailleurs reconnaître que le mal n'est pas si grand. Tout effet utile exige une dépense, et si le bilan social est accru, qu'importe alors une perte individuelle ?

Ce n'est pas un avantage théorique que nous demandons à la loi nouvelle, c'est un moyen pratique d'augmenter la force de résistance de la jeunesse pour les

luttres futures sur le terrain économique. Ici, Messieurs, nous devons abandonner nos préférences, quelques-uns mêmes leurs sentiments intimes, pour parer aux besoins pressants de l'époque où nous vivons. C'est qu'en effet la lutte est plus ardente que jamais dans l'atelier du monde. Partout les conditions du travail ont subi des changements profonds, soit par des procédés nouveaux, soit par ce légitime besoin de bien-être qui sommeille au fond de tous les êtres humains. Toutes les nations, sous la poussée des mêmes préoccupations, cherchent à accaparer les marchés lointains, et presque toutes élèvent des barrières douanières autour de leur territoire.

Des nations nouvelles sont entrées en lice, compliquant encore l'échiquier industriel du monde. Dans cette mêlée universelle il n'est pas jusqu'aux forces de la nature qui ne jouent un rôle considérable : hier c'était la vapeur, aujourd'hui c'est l'électricité, demain peut-être ce sera l'aviation.

Est-ce un bien, est-ce un mal ? Qu'importe ! C'est le travail de l'évolution qui porte les sociétés humaines vers un avenir meilleur.

Cette pensée a été mise en lumière par l'illustre Berthelot dans les termes que voici :

« Parmi les résultats généraux qui sortent de l'étude de l'histoire, il en est un fondamental au point de vue philosophique : c'est la loi du progrès incessant des sociétés humaines, progrès dans la science, progrès dans les conditions matérielles d'existence, progrès dans la moralité, tous trois corrélatifs... La somme du bien va toujours en augmentant et la somme du mal en diminuant, à mesure que la somme de vérité augmente et que l'ignorance diminue dans l'humanité. »

En d'autres termes, Messieurs, l'humanité marche et

progresses. N'oublions pas qu'elle progresse et qu'elle marche, avec nous ou sans nous; sans nous, si nous sommes rétrogrades, si nous ne savons pas être de notre époque, si nous laissons l'instruction publique figée dans des moules surannés, — avec nous, par contre, si, conscients des besoins si divers et si complexes des temps nouveaux nous orientons notre enseignement vers les larges avenues de la culture moderne.

Voilà pourquoi, Messieurs, la jeunesse doit recevoir des armes nouvelles et perfectionnées, pour affronter les luttes de la vie, avec des chances de succès. Dans ce tournoi économique il faut courir, comme on dit, au plus pressé, sauf à perdre, s'il en est besoin, quelques ornements précieux. Une cuirasse solide est souvent préférable à une armure damasquinée.

C'est dans cet esprit, Messieurs, que la réforme qui nous occupe a été étudiée. Il serait superflu et même puéril de récriminer sur le malheur des temps. Il est plus viril et plus avantageux d'y parer. C'est ce que votre section centrale vous propose de faire, avec toute la prudence qu'exige un sujet aussi délicat et grave que celui de l'instruction publique.

L'hon. Directeur général des finances vous a rappelé, tout à l'heure le mécanisme de la loi nouvelle, et vous aurez remarqué que les idées dominantes de la réforme se tiennent et sont intimement liées.

Nous voulons, d'une part, rajeunir, assouplir notre enseignement; nous voulons faire la part plus large aux langues vivantes et aux sciences; nous voulons créer des types divers d'enseignement, répondant à la diversité des carrières et des vocations. Pour atteindre

ce but, nous devons, d'autre part, nous résoudre à de certains élagages devenus inévitables, et dans cet ordre d'idées nous devons rendre facultative l'étude du grec.

Tout le monde semble d'accord sur le but à poursuivre. Les divergences ne portent guère que sur les moyens à employer. Quelques membres ne peuvent se résigner au sacrifice du grec. Sans les partager, je comprends jusqu'à un certain point les crupules de ces hon. collègues.

Messieurs, si l'on m'avait dit — il y a quelque dix-huit ans — que je serais un jour appelé dans cette enceinte à prononcer l'oraison funèbre du grec, des verbes en « mi », de l'opatif avec « an », de l'aoriste I, de l'aoriste II, du spiritus lenis et du spiritus asper, ah ! Messieurs, — pourquoi ne l'avouerais-je pas — plus encore que de l'honneur de siéger parmi vous, mon cœur se serait réjoui de la perspective de cette tâche ! Et aujourd'hui qu'elle m'est dévolue, aujourd'hui que je possède le recul voulu pour avoir un jugement impartial, je viens m'acquitter de ma tâche, sans parti pris, sans ressentiment, je dirai même, non sans quelque émotion. Mes collègues de la 1^{re} section se rappelleront peut-être que ce n'est pas sans regrets que je me suis résolu....

M. WELTER. Vous êtes un converti.

M. ROB. BRASSEUR. Non pas, M. Welter. Si vous vous rappelez ce que j'ai dit au sein de la 1^{re} section, vous reconnaîtrez que j'ai professé dès le début, sur la question qui nous occupe, l'opinion que j'ai développée dans le rapport de la section centrale et que j'ai l'honneur de défendre encore en ce moment devant

la Chambre. Et puisque vous avez retenu mes regrets, vous vous rappelerez aussi par quels arguments je les ai vaincus.

Je ne suis donc pas un converti. J'ai tenu à proclamer dans le rapport, je tiens à le redire ici, que la section centrale ne méconnaît ni les exquis beautés, ni les vertus éducatrices de l'enseignement classique. J'ai dit et je tiens à répéter qu'elle ne méconnaît pas davantage le prodigieux rayonnement que la culture antique a exercé sur les littératures de tous les siècles et de toutes les nations.

Mais je me hâte d'ajouter que si l'on peut avoir la foi des études classiques, il n'en faut pas avoir le fétichisme.

Il a été fort bien relevé en France qu'on a prodigué le grec, qu'on l'a prodigué à des multitudes d'élèves qui n'en ont pas le goût ou qui, par leur vocation intellectuelle, ne peuvent en tirer profit. Il est de toute évidence que pour tous ceux-là, cette étude est stérile. Que d'heures perdues, que d'efforts sacrifiés en pure perte! Et que d'heures amères, lorsqu'on considère que l'étude de la langue grecque est hérissée de difficultés et constitue pour tant de jeunes cerveaux une corvée, un véritable tourment! Résultat doublement fâcheux, parce que le temps ainsi perdu aurait pu être avantageusement employé à l'étude des langues vivantes ou des sciences! Songeons, Messieurs, aux jeunes Luxembourgeois qui s'expatrient et qui s'en vont tenter la fortune au loin, en Amérique, en Chine, aux Indes, au Congo. La section centrale relève à bon droit que la plupart d'entre eux y emportent, comme un inutile bagage, la connaissance du grec, alors que l'anglais et les sciences auxiliaires de l'industrie les serviraient si

puissamment. Et parmi ceux qui se sont absorbés dans la culture antique, combien n'y a-t-il pas de prolétaires intellectuels qui, à défaut d'enseignement utilitaire, errent par la vie, désorientés, déçus, meurtris, portant en eux, selon le mot du poète, des trésors cachés, « comme des lingots d'or, en un vaisseau sombre » ?

Lors de la grande réforme française de 1902, M. Georges Leygues, ministre de l'instruction publique dans le cabinet Waldeck-Rousseau, a fait à la tribune, aux applaudissements de la Chambre, les déclarations suivantes, relativement au grec :

« Le grec n'est pas sacrifié ; le grec ne s'adresse qu'à une élite.

L'un des hommes qui ont défendu avec le plus d'autorité et de vigueur les études grecques, M. Maspero, avait été l'un des premiers à signaler l'avantage qu'il y aurait à n'enseigner cette langue qu'aux élèves qui en ont le goût et qui peuvent en tirer profit.

On n'impose pas l'étude du grec comme une corvée. Sinon vous arrivez à un résultat opposé à celui que vous voulez atteindre ; vous surchargez les classes d'humanités d'un poids mort qui les alourdit. Vous êtes impuissants à élever les élèves médiocres au niveau des meilleurs et vous êtes obligés d'abaisser les premiers au niveau des derniers.

La marche des plus paresseux ralentit fatalement la marche des plus alertes.

Cet enseignement pur, délicat et noble, ne s'adresse qu'à des intelligences de choix ; c'est à elles qu'il faut le réserver.... »

N'oublions pas non plus, Messieurs, que le grec pourra être cultivé encore dans de bonnes traductions. Je n'ignore pas que la traduction donne un écho parfois affaibli de l'original, mais nous devons bien reconnaître qu'avec les cinq années de grec que nous faisons, il n'est guère possible d'arriver à lire couramment Homère et à comprendre les auteurs grecs. Plus d'un

fin lettré en a fait l'aveu en France. Ecoutez ce que M. Léon Bourgeois, ancien ministre de l'instruction publique, a déclaré sur ce point, devant la commission d'enquête parlementaire :

« Messieurs, interrogeons-nous franchement nous-mêmes. Qui de nous, à moins d'avoir par goût personnel approfondi depuis la fin de ses études classiques l'étude de la langue classique, peut dire qu'il a goûté dans l'original les beautés des tragédies de Sophocle ou des dialogues de Platon? Il existe d'excellentes traductions auxquelles nous avons eu recours pour bien connaître l'esprit et pénétrer le charme des grandes œuvres antiques, et c'est de leur lecture que s'est formée vraiment notre opinion d'hommes faits sur l'antiquité. Poir moi, j'avoue sincèrement que c'est à la Comédie-Française que j'ai entièrement compris la tragique grandeur d'Oedipe-Roi. Et cependant nous avons les uns et les autres fait ce qu'on appelle de bonnes études classiques. »

Voilà certes, Messieurs, des témoignages autorisés. Il en existe d'autres que je trouve dans l'histoire de la littérature : La Fontaine, Alexandre Dumas fils, La Rochefoucauld, George Sand et tant d'autres n'ont pas fait d'études classiques. Il n'en ont pas moins admirablement manié leur belle langue et il n'en sont pas moins célèbres !

George Sand m'amène à dire quelques mots des femmes qui, en général et sauf de rares exceptions, n'étudient ni le grec ni le latin. On pourrait m'objecter que George Sand a été une femme de génie et qu'une comparaison générale avec elle est forcément défec- tueuse. Mais il y a eu de tout temps, non seulement dans les lettres, non seulement dans l'histoire, mais dans toutes les couches de la société, humbles ou élevées, des femmes qui ont été supérieures à l'homme. Regardez autour de vous dans la bourgeoisie : ne sont-

elles pas légion, les femmes qui conduisent les hommes et cela, sans grec et sans latin ?

M. LE PRÉSIDENT. M. Brasseur, laissez les belles-mères en dehors du débat.

M. ROB. BRASSEUR. Vous pensez, sans doute, M. le Président, que dans les luttes du ménage, les gendres, plus encore que les maris, sont rapidement au bout de leur latin !

Mais j'ai hâte de revenir à mon sujet, car il ne faut pas que cette innocente plaisanterie nous empêche de voir le noyau de vérité qu'elle recèle. Vous connaissez tous, Messieurs, la haute mission de la femme dans la société ; vous savez qu'elle l'accomplit noblement ; vous savez qu'il y a eu de tout temps des femmes qui ont su apporter dans la vie une forte culture intellectuelle et une âme solidement trempée, sans avoir pris contact avec les charmes de la culture antique. C'est un argument de plus à opposer à ceux qui prétendent que l'enseignement classique est le seul instrument de culture capable de former l'esprit et le cœur.

Enfin, Messieurs, je demanderai aux hellénistes irréductibles quel autre moyen il nous proposent, pour la solution du problème qui nous occupe.

Nous ne pouvons pas songer à augmenter les années d'études : c'est une mesure qui est écartée par les travaux préparatoires et qui est pareillement repoussée par le Conseil d'Etat et la section centrale. Si je suis bien renseigné, elle n'est d'ailleurs préconisée par personne. Je ne m'y arrêterai donc pas autrement.

D'autre part, il est impossible de laisser subsister le programme traditionnel de nos études humanitaires, sauf à le renforcer encore par les connaissances indis-

pensables de la culture moderne. Nous aurions ainsi un programme trop touffu, trop encombré, qui conduirait fatalement ou au surmenage ou à des études superficielles. On peut, il est vrai, verser indéfiniment du liquide dans un entonnoir, mais à partir du moment où le récipient déborde, il est certain qu'on ce livre à une besogne inutile, voire même dangereuse, car le débordement cause des dégâts.

M. BRASSEUR *citant un passage du discours de M. Alexandre Ribot sur la réforme et l'instruction en France, montre que l'élagage du grec est un sacrifice, mais un sacrifice nécessaire et que l'étude obligatoire du latin portera plus de fruits que celle aride des auteurs grecs.*

L'élagage opéré, la place sera faite pour les langues vivantes et pour les sciences. Nous aurons ainsi, respectueux du passé et soucieux de l'avenir, fait la part de la culture antique et de l'éducation moderne, ramenant l'une à de justes proportions et donnant à l'autre l'importance qui lui revient dans l'Etat moderne. Ces deux enseignements ne doivent pas être ennemis, ils doivent se compléter pour le plus grand bien de l'éducation nationale.

J'ai eu l'occasion. Messieurs, de m'expliquer au rapport de la section centrale sur le mécanisme de notre réforme, sur le système de bifurcation que nous adoptons, sur la valeur éducative des sciences, sur l'importance des langues et la façon de les enseigner. Sur toutes ces questions je m'en réfère aux développements du rapport. Tout à l'heure encore, l'hon. M. Mongenast nous a fourni, sur l'organisation nouvelle, tous les détails et tous les éclaircissements désirables. Je me garderai de revenir sur ce qu'il a si bien dit.

Permettez-moi quelques observations sur les langues vivantes. Notre situation géographique entre la France, l'Allemagne et la Belgique nous offre des facilités sous ce rapport. Dès son jeune âge, le Luxembourgeois se familiarise avec les langues française et allemande ; il les apprend sans trop de difficultés, mais il n'en a pas l'usage, parce que notre patois constitue sa langue courante.

J'ai été souvent frappé de ce fait qu'en sortant de l'examen de maturité la plupart des Luxembourgeois ne savent pas convenablement écrire, ni surtout correctement parler les langues des deux grandes nations voisines. C'est cependant l'âge où il faudrait les posséder, car après l'école c'est trop tard. Je sais que cela ne tient pas aux professeurs, mais à l'organisation des cours. Le Gouvernement fera bien d'examiner s'il n'y a pas lieu de renforcer ces deux cours, en accordant à chacun une heure par semaine en plus. J'ai la conviction que c'est nécessaire. Quand deux belles langues comme celles de Racine et de Goethe contiennent tant de trésors littéraires et quand elles nous sont si naturellement accessibles, il ne suffit pas de les comprendre et de les posséder d'une façon quelconque, il faut encore avoir la coquetterie de les savoir à fond, d'en saisir le génie, d'en sonder les beautés et de les manier correctement.

En ce qui concerne l'anglais, tout le monde est d'accord pour le voir introduire à titre obligatoire dans nos gymnases. Ce sera une grande force pour nos jeunes gens que de connaître trois langues. L'importance de la langue anglaise, qui est actuellement la plus répandue du globe, n'est plus à démontrer. L'anglais

est d'ailleurs — sa prononciation à part — très facile à apprendre. Noublions pas, Messieurs, que nous sommes un petit pays qui ne nourrit pas tous ses hommes, quand les carrières sont encombrées. A ce point de vue, la section centrale a fait ressortir que l'anglais est indispensable non seulement aux ingénieurs qui s'expatrient, mais surtout à tant d'autres jeunes gens qui, n'ayant pas les moyens de faire des études universitaires, trouvent à l'étranger, dans l'industrie et dans le commerce, des emplois subalternes souvent très rémunérateurs.

L'orateur passe ensuite à l'examen des amendements que la section centrale a introduit au texte du projet de loi et passe en revue les moyens de relever la situation des professeurs.

J'ai dit au début de mon discours, et je finirai par là, que l'enseignement doit être élevé et généreux. Il dépendra beaucoup du corps enseignant qu'il en soit ainsi.

L'enseignement doit être élevé, parce que, dans le domaine de la pensée, plus on s'élève, et mieux apparaît la loi d'harmonie qui règle toutes choses dans une simplicité qui doit frapper l'esprit et toujours l'éblouir. Il est un sommet où toutes les aspirations scientifiques se rencontrent et s'unissent dans une continuité qui séduit les intelligences les plus rebelles. Ce sommet s'appelle le « Vrai »! Vers lui déjà convergeaient les regards des anciens, et les siècles n'ont pas usé ces fières paroles de Juvénal qui resteront l'éternelle devise des penseurs : « Vitam impendere vero ! »

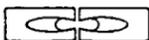
Et l'enseignement doit être généreux, pour former des hommes. Dans ce but, il importe de cultiver chez l'élève non seulement l'idée, mais encore le sentiment

et la volonté. Donnez aux étudiants les saines émotions du bien, développez en eux les bons instincts et les nobles élans. Dites-leur d'être bons, sincères et honnêtes en toutes choses. Dites-leur aussi que, quelles que soient plus tard leurs conceptions philosophiques, religieuses, politiques ou autres, pourvu qu'ils soient sincères et tolérants, ils auront droit à tous les respects.

Ainsi formée à cet enseignement complet et viril, la génération de demain pourra s'engager dans la vie.

Aux jours de labeur heureux et paisible, nos jeunes gens s'en iront dans les usines, dans les cliniques, dans les prétoires, dans tous les champs vastes et féconds de l'activité humaine, déployer leurs facultés et mettre à profit les connaissances acquises.

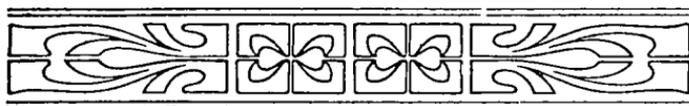
Viennent alors les orages de la vie, ils ne seront pas sans boussole! Aux heures sombres de l'existence, aux heures où l'homme a besoin de compter sur lui-même et sur lui seul, ils feront appel à ces énergies intérieures qui vibreront en eux, ils comprendront le prix incomparable de l'indépendance conquise dans le travail et par le travail, ils se sentiront forts et, pour tout dire d'un mot, il seront des hommes, et c'est avec courage, et c'est avec succès qu'ils soutiendront les assauts de la réalité.



PARTIE HISTORIQUE

ET

LITTÉRAIRE



LE PROBLÈME DE L'ASTROLOGIE ⁽¹⁾

L'astrologie longtemps discréditée et délaissée commence à s'imposer de nouveau à l'attention des érudits. Ceux-ci lui ont consacré dans ces dernières années des recherches approfondies et des publications étendues. Des manuscrits grecs qui, à une époque où sévit la fureur de l'inédit, étaient restés lettre close, ont été laborieusement explorés et l'abondance de cette tradition a dépassé toute attente. D'autre part le déchiffrement des tablettes cunéiformes a permis de remonter aux sources premières d'une superstition savante, qui jusqu'aux temps modernes exerça sur l'Asie et l'Europe, une domination dont étendue fut telle qu'aucune religion n'en a jamais approché. J'espère donc ne pas afficher une présomption déplacée en prétendant vous intéresser à cette erreur longtemps universelle, dont les répercussions sur les

(1) Ces pages sont extraites de l'introduction à une série de conférences encore inédites sur l'astrologie antique.

croyances et les idées des peuples les plus divers furent infinies, et qui, par cela même, sollicite nécessairement l'attention des historiens.

La puissance millénaire de l'astrologie s'effondra lorsqu'avec Copernic, Kepler et Galilée, les progrès de l'astronomie ruinèrent l'hypothèse erronée sur laquelle elle reposait tout entière, le système géocentrique de l'univers. La terre, roulant dans l'espace, vint bouleverser, en s'y interposant, le jeu compliqué des influences planétaires et, reléguées dans les profondeurs insondables du ciel, les étoiles silencieuses ne firent plus parvenir aux mortels leurs voix prophétiques. Puis la mécanique céleste et la chimie spectrale achevèrent de les dépouiller de leur prestige mystérieux. Dès lors, on ne vit plus dans la divination érudite qui prétendait apprendre d'elles le secret de nos destinées, que la plus monstrueuse de toutes les chimères créées par la superstition. Le XVIII^e et le XIX^e siècle, dominés par la raison, condamnèrent cette hérésie au nom de l'orthodoxie scientifique. En 1824 Letronne s'excusait d'entretenir l'Académie des Inscriptions de « rêveries absurdes » où il ne voyait « qu'une des faiblesses qui ont le plus déshonoré l'esprit humain » — comme si les faiblesses des hommes n'étaient pas souvent plus instructives que leurs triomphes.

Mais à la fin du XIX^e siècle le développement de l'histoire a ramené de divers côtés l'attention des chercheurs sur l'astrologie antique. Celle-ci est une science exacte qui se superpose à des croyances primitives, et lorsque la philologie classique, élargissant son horizon, fit pleinement rentrer dans son champ d'observations

le développement des sciences dans l'antiquité, elle ne put faire abstraction d'une discipline bâtarde, je le veux bien, mais qui est indissolublement liée non seulement à l'astronomie et à la météorologie, mais aussi à la médecine, à la botanique, à l'ethnographie, à la physique. Lorsqu'on remonte aux premiers stades de tous les ordres de connaissance, jusqu'à Alexandrie, voire jusqu'à Babylone, presque partout on retrouve l'action perturbatrice de cette « mathématique » astrale. Ce sauvageon poussé, dans les herbes folles à côté de l'arbre de la science, est sortie de la même souche et confond avec lui ses branches.

Mais l'astrologie n'est pas seulement indispensable au savant qui veut suivre à travers ses régressions et ses déviations le progrès pénible de la raison dans la détermination de la vérité — ce qui est peut être la mission la plus haute de l'histoire; elle profita aussi de l'intérêt qui s'éveillait pour toutes les manifestations de l'irrationnel. Cette pseudo-science est en réalité une foi.; elle est une fille savante de l'astrolâtrie.; sous la couche de glace d'une froide et rigide dogmatique, y coulent les eaux troubles de dévotions confuses descendues d'une antiquité lointaine, et dès que les recherches se tournèrent vers les religions du passé, elles furent attirées vers cette superstition doctrinale la plus étonnante peut, être qui ait jamais existé. Elles constatèrent comment après avoir régné en maîtresse en Babylone, elle se soumit les cultes de la Syrie et de l'Egypte et — pour ne parler que de l'Occident — transforma sous l'Empire le vieux paganisme de la Grèce et de Rome.

Ce n'est cependant pas uniquement parce qu'elle

intervient dans le développement de la science, ni parce qu'elle pénètre l'enseignement des mystères païens que l'astrologie s'impose aux méditations de l'historien. Elle mérite d'être étudiée pour elle même. Nous devons nous demander comment a jamais pu se former cette alliance qui paraît au premier abord monstrueuse, des mathématiques et de la superstition. On n'a rien expliqué lorsqu'on la considère comme une simple maladie mentale. A vrai dire cette hallucination, la plus persistante qui ait jamais hanté le cerveau des hommes, mériterait encore à ce titre qu'on s'occupât d'elle. Si la psychologie s'attache auxieusement aujourd'hui à décrire les maladies de la mémoire ou celles de la volonté, elle ne peut se désintéresser des troubles de la faculté, de croire et les aliénistes traitent utilement de ce genre des manifestations morbides pour en fixer l'étiologie et en suivre l'évolution. Comment cette doctrine absurde a-t-elle pu naître, grandir, se propager, s'imposer même aux intelligences supérieures durant de longs siècles? Voilà en deux mots le problème moral, qui se pose.

En réalité la formation de cette dogmatique suit une marche, non pas identique, mais parallèle à celle de certaines autres théologies. Son point de départ est la foi, la foi en des divinités sidérales qui agissaient dans le monde. Puis, on chercha à comprendre la nature de cette action, on la crut soumise a des lois constantes, parce que l'observation révélait que les astres étaient animés de mouvements réguliers, et l'on se figura pouvoir déterminer ses effets dans l'avenir avec la même sûreté que les révolutions ou conjonctions futures des corps célestes. Enfin quand des théories

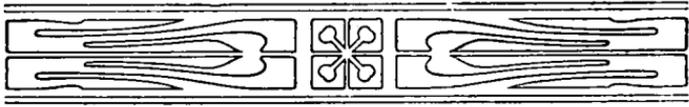
furent nées de cette double conviction, on oublia ou méconnut leur origine première. L'ancienne croyance devint une science; dans ses postulats on voulut voir des principes que justifiaient des raisons physiques ou morales, et l'on prétendit qu'ils reposaient sur des données expérimentales accumulées par des siècles d'observations. Suivant un processus habituel, après avoir cru on se créa des raisons de croire, et l'intelligence, opérant sur la foi, la réduisit en formules dont l'enchaînement logique dissimulait la fausseté radicale.

Il y a quelque chose de tragique dans cet effort acharné de l'homme pour pénétrer le mystère de l'avenir, dans cette lutte obstinée de ses facultés pour s'emparer de connaissances qui se dérobent à sa pénétration et satisfaire son désir inassouvi de prévoir sa destinée. La naissance et l'évolution de l'astrologie, erreur désespérée où se sont usées les forces intellectuelles de multiples générations, apparaît comme la plus poignante des désillusions. En constatant l'immuabilité révolutions célestes les vieux Chaldéens se figurèrent posséder le mécanisme de tout l'univers et découvrir les lois mêmes de la vie. Les antiques croyances en l'action des étoiles sur la terre se condensent en dogmes d'une rigueur absolue. Mais constamment ces dogmes sont démentis par l'expérience qui devrait les confirmer. Alors, n'osant douter des principes dont dépend toute leur conception du monde, ces devins érudits s'efforcent de corriger leurs théories; ne pouvant se résoudre à nier l'influence ces astres divins sur les affaires humaines, ils inventent des méthodes nouvelles pour mieux déterminer leur action, ils compliquent de données étrangères le problème dont la

solution est apparue fausse, et ainsi s'échafaude peu à peu au cours des siècles un monstrueux assemblage de doctrines complexes, souvent contradictoires, qui déconcertent la raison et dont la fragilité audacieuse restera un perpétuel sujet d'étonnement. On serait confondu en voyant l'esprit humain se perdre si longtemps dans le dédale de ces aberrations, si l'on ne savait avec quels tâtonnements ont progressé lentement la médecine, la physique, la chimie avant de devenir des sciences expérimentales et quels longs efforts il leur a fallu pour se dégager de l'étreinte tenace des superstitions du passé.

FRANZ CUMONT.





La femme blonde et la femme brune

Il y avait une fois une femme blonde et une femme brune qui habitaient deux maisons contiguës devant un joli paysage de champs cultivés bordés d'une souple rivière.

Chaque jour elles regardaient l'eau miroiter l'inconstance du ciel. A chaque saison, elles admiraient les guérets parés des dons toujours renouvelés de la terre.

La fraîcheur harmonieuse de ce site remplissait, depuis leur enfance, leur poitrine et leurs yeux. A la longue, leur âme et leur corps s'en étaient pénétré d'outre en outre. Et elles y avaient gagné une humeur douce, résignée, toujours égale à elle-même.

Ces deux femmes vivaient dans l'aisance, ayant des rentes que leur avaient laissées leurs familles. Mais elles se contentaient de peu. Elles aimaient à distribuer leur superflu aux pauvres. Et c'était cela, la répartition de ce superflu selon des besoins urgents et pitoyables, qui occupait toute leur vie et absorbait toutes leurs pensées.

Elles n'étaient plus jeunes ni l'une ni l'autre. La femme blonde était petite, grasse, souriante, avec des yeux azurescents sous des bandeaux qui s'argentaient. Elle pratiquait la charité selon l'instinct de sa nature qui lui faisait pourchasser, à travers le monde, la misère et la souffrance, comme d'autres femmes poursuivent, dans tous les recoins de leur maison, la poussière et le désordre. Douée d'imagination, elle se mettait ingénument en esprit à la place du prochain, et alors sa mansuétude et sa compassion étaient infinies. Pourtant, elle veillait que ses intentions ne fussent pas trompées, et que sa bonté ne s'égarât pas sur des indignes. Elle était méfiante et se renseignait. Faisant le bien pour le bien lui-même, elle croyait à l'efficacité de la charité. Dès lors elle voulait que ses dons fissent profit, non à elle-même, mais à ceux à qui elle les distribuait; et elle en contrôlait les effets à la façon d'un médecin qui regarde si ses remèdes opèrent. Ainsi, pensait-elle, elle accomplissait sûrement et pleinement l'œuvre d'amour.

Tout autre était la femme brune. L'allure revêche, l'œil fuyant, la voix chuchotante, on la voyait toute la journée aller et venir par le village, s'arrêtant aux portes. Les pauvres gens bénissaient son nom, car elle ne comptait pas ses bienfaits. Volontiers elle se privait pour eux du superflu de ses ressources, parfois même du nécessaire. Ses habitudes charitables s'exaltaient d'une ardeur de sacrifice. Une sorte de grâce spirituelle la transportait au delà des réalités immédiates. Et l'on sentait bien qu'elle faisait ses aumônes non aux misérables d'ici-bas, mais à Dieu lui-même. Sans cesse elle se répétait cette parole de Tobie : « L'aumône

délivre de la mort ; c'est elle qui purifie du péché, qui nous fait trouver miséricorde et qui assure la vie éternelle. » Les richesses terrestres étaient sans prix à ses yeux. Donner ne lui coûtait rien. Seul, un vieux fond d'égoïsme l'empêchait de se dépouiller elle-même jusqu'au complet dénuement. Elle savait que le bien quelle faisait au moindre de ses frères, elle le faisait au Seigneur qui en tenait comptabilité dans son paradis, et le lui rendrait plus tard au centuple. Sa bonté s'éparpillait au hasard sans discernement et sans méthode. Pour elle, toute la valeur de l'aumône était dans l'acte de renoncement et d'abandon qui suffit à gagner le ciel. Elle s'inquiétait peu de poursuivre systématiquement le relèvement et la guérison d'une vraie détresse. De faux pauvres exploitaient sa pitié ; des œuvres à finalité sournoise tendaient leurs filets autour d'elle. Et, sans le savoir, elle propageait, dans ses tournées, le vice et la débauche.

Cette différence de comprendre et de pratiquer la charité ne pouvait amener aucune intimité entre les deux femmes. Elles demeuraient côte à côte, mais sans mêler leurs vies ni leurs pensées. Chaque matin, après le déjeuner, on les voyait se mettre en route, au bras un panier bourré de provisions, et les poches pleines de piécettes sonnaillantes. A peine, en s'apercevant, échangeaient-elles, au-dessus de la haie de leurs jardins, une brève inclinaison de tête. La femme blonde s'en allait vers ses pauvres, allègre et souriante. La femme brune tirait du pied comme un chat maigre. Et en voilà jusqu'au soir !...

Un jour la femme blonde reçut de son notaire une lettre l'invitant à venir toucher l'arriéré de ses rentes,

dont les termes venaient d'être perçus. Elle en fut fort contente, car ses ressources s'épuisaient. On était à la veille de l'hiver, et déjà ses clients commençaient à se tourmenter pour le chauffage et le couvert. Elle se mit en route, le lendemain, dès l'aube, comptant franchir lestement la dizaine de kilomètres qui la séparait de la ville voisine. Dix fois, en semblable circonstance, elle avait fait ce trajet, et jamais aventure ne lui était arrivée.

Mais, cette fois, elle marchait à peine depuis une demi heure, lorsqu'elle vit, sur le bord de la route, un grand chien noir couché et qui semblait beaucoup souffrir. Prise de pitié, elle s'arrêta. La pauvre bête avait une patte cassée, et de ses grands yeux sombres, où brillait une lueur sanglante, il fixait sur la femme blonde un regard qui était un appel profond et douloureux.

Pour ses visites aux malades et aux nécessiteux, elle avait toujours sur elle tout un attirail de pansement. Agenouillée dans l'herbe, elle se mit en devoir de réduire la fracture. Ses mains délicates et caressantes couraient autour de la patte velue et lamentable. Docilement l'animal la laissait faire, tout en suivant ses gestes d'un œil quasi-humain. Quand ce fut fini, il demanda :

— Pourquoi faites vous cela ?..

Elle ne parut aucunement surprise de la question. Elle se mit à rire, et répondit avec ingénuité :

— Mais parce que vous souffrez, et que lorsque vous serez guéri vous ne souffrirez plus.

Cette rencontre imprévue l'avait mise en retard. La femme blonde hâta le pas. Pour couper au court,

elle s'engagea dans un sentier qui s'insinuait, en serpentant, au milieu d'une vaste région d'herbages et de pâtures. Jusqu'à la ligne circulaire de l'horizon, ourlée d'un mince duvet de futaie où pointaient de-ci, de-là, des clochers d'ardoises et des aîles de moulins, ce n'était qu'une mer de prairies où les fétuques légères, les vulpins à queue de renard et les bromes à panicules d'avoine simulaient mille et mille petites vagues verdoyantes. Sur cette étendue, d'innombrables troupeaux de bêtes aumailles processionnaient. Aussi loin que le regard pouvait porter on ne voyait que bœufs tachetés de brun et de noir, vaches blanches et rousses qui paissaient l'herbe grasse et odorante.

Tout à coup la femme blonde vit devant elle, dans un pré, un jeune taureau gisant le flanc ouvert. Les naseaux fumants, les yeux pleins de feu, les cornes redoutables, il respirait bruyamment, et tout son corps tremblait de fièvre. Impulsée par sa nature, la femme blonde ouvrit la barrière et entra dans la prairie. Elle remarqua que le taureau avait la chair à nu depuis le garrot jusqu'aux reins; un grand lambeau de peau pendait à moitié arraché; de la blessure un flot de sang coulait. Sans doute en jouant et en bondissant dans les pâturages s'était-il déchiré le cuir aux clôtures en ronces métalliques. La femme blonde lava la plaie, l'oignit d'un baume adoucissant dont elle avait le secret et qu'elle préparait de ses mains chaque année vers la Saint-Jean d'été. Puis elle recousit la peau. Quand ce fut fini, le taureau demanda :

— Pourquoi faites-vous cela ?

Elle répéta sa réponse :

— Parce que vous souffrez, et que lorsque vous serez guéri vous ne souffrirez plus.

Maintenant elle craignit d'arriver trop tard chez le notaire. Le soleil commençait à descendre dans le ciel, et c'est à peine si, en se hâtant, elle pouvait être rentrée chez elle avant la nuit.

Il lui restait un petit bois à traverser avant d'arriver à la ville. A la lisière de ce bois, assis sur le fût d'un arbre renversé, et si pâle qu'on l'eut crû mort, un bucheron tenait de ses deux mains son pied dont le sang coulait goutte à goutte.

— Que vous est-il arrivé? s'écria-t-elle.

— En écaillant une souche, dit l'homme, ma cognée s'est détachée du manche et est venue frapper mon pied.

Elle vit une horrible blessure où l'orteil, presque détaché, lochait comme un battant de cloche.

— Ce ne sera rien, dit-elle. Je vais vous faire un pansement. Dans quelques jours il n'y paraîtra plus.

Quand ce fut fini, le bucheron demanda :

— Pourquoi faites-vous cela?

Pour la troisième fois, son extrême simplicité de cœur et de langage lui dicta la même réponse :

— Mais parce que vous souffrez, et que lorsque vous serez guéri vous ne souffrirez plus.

Le soir tombait quand, après avoir touché ses arrérages chez le notaire, elle reprit le chemin du retour.

Elle portait joyeusement son aumonière où voisinaient les billets bleus et les écus d'argent. Tout en marchant, elle songeait aux maux cruels qu'elle allait apaiser avec cette aubaine.

De nouveau, elle traversa le petit bois qui aboutissait à la grand' route. La nuit venait. Les halliers

mystérieux et profonds étaient pleins de bruits étranges. Elle s'arrêta ; elle eut juré qu'on marchait à ses côtés.

Soudainement trois hommes l'entourèrent. Elle entrevit de sinistres figures de voyous, et des poings brandissant de lourd gourdins. Elle chancela, éperdue, se sachant loin de tout secours.

— Mon Dieu ! pensa-t-elle. Et mes pauvres!... Que vont-ils devenir cet hiver?...

Elle essaya de jeter un cri que le bandit étouffa de la paume de sa main. En ce moment il y eut une grande rumeur dans le taillis, puis une ruée qui fit craquer les branches et les feuilles mortes. Elle vit paraître le chien, le taureau et le bucheron qu'elle avait assistés le matin même. Aucun d'eux ne portait plus trace de ses blessures. Tous trois accouraient dans un élan furieux. Le chien sauta à la gorge du bandit le plus rapproché, et l'étrangla ; le taureau planta ses cornes dans le ventre du second ; le bucheron de sa cognée qui, cette fois, ne se détacha pas du manche, fendit la tête du troisième.

Tout cela dura moins que le temps d'un éclair. La femme blonde, hébétée, regardait sans comprendre. Elle n'avait pas rassemblé ses esprits que tout avait disparu comme une vision dans les contes enchantés.

Et ce soir là, elle rentra chez elle, sans encombre, portant précieusement son magot, et pouvant croire qu'elle avait rêvé.

Le lendemain ce fut au tour de la femme brune de recevoir une lettre de son notaire.

Elle aussi avait de l'argent à toucher. Elle partit de son pas tranquille, songeant aux largesses qu'elle

allait faire, et à sa part de paradis qui s'accroîtrait d'autant.

Mais pour elle aussi ce voyage fut plein d'aventures étranges et fantastiques.

Sur le bord de la route, au pied de la haie, elle vit le grand chien noir qui lui montrait sa patte cassée. Plus loin, elle trouva le jeune taureau le flanc ouvert ; puis, à l'orée du petit bois, le bucheron pâle au pied fendu.

A tous elle porta généreusement son assistance et son dévouement. Elle les secourut avec une adresse infinie et des soins touchants. Peut-être y mettait-elle, encore plus de ferveur ardente et d'humilité passionnée que la femme blonde.

Mais à la question qu'ils lui posèrent ensuite, à tour de rôle :

— Pourquoi avez-vous fait cela ?

Elle répondit par trois fois :

— Parce que cela me sera rendu plus tard, là haut.

Assurément cette raison suffisait à la femme brune. Elle lui semblait bonne et péremptoire. D'ailleurs elle n'en connaissait pas d'autre. Pour elle, toute charité qui n'avait pas en vue le ciel ne pouvait être que mensongère et astucieuse. Car que peut-on aimer dans une créature qui souffre si ce n'est Dieu lui-même ? Et à quoi bon le don de soi et de ses biens si celui qui nous jugera tous n'est pas là qui nous voit et saura nous récompenser ?

Elle y pensait encore lorsqu'au retour, dans le petit bois, trois bandits lui barrèrent le chemin. Elle essaya de fuir. Mais ils l'empoignèrent brutalement. Alors elle exhala des appels déchirants, résolue à défendre le pécule qu'elle comptait placer à si beaux intérêts. Ses

cris furent entendus. Brusquement elle vit à ses côtés le chien, le taureau et le bucheron.

— Ah! s'écria-t-elle, vous allez me défendre car je vous ai secourus ce matin.

Aucun des trois ne bougea. Ils paraissaient dépités et confus à la vue de la femme brune.

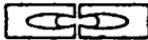
Alors le chien parla :

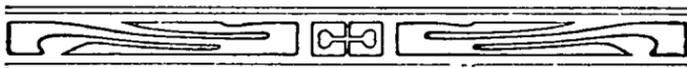
— Nous sommes quittes envers vous, car si vous nous avez secourus ce n'est pas pour nous mêmes, mais pour la récompense qui vous attend là haut... Rejouissez vous d'aller la goûter sans retard!...

L'ombre s'épaissit lourdement. Le chien, le taureau et le bucheron s'éloignèrent parmi les frondaisons, et disparurent.

Il n'y eut plus, dans le petit bois, que la femme brune aux prises avec les trois voleurs.

FRANZ FOULON.





REFRAIN D'AVRIL

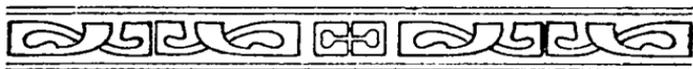
*Avril vient de paraître, Avril, aux grands blés verts
Tout couverts
De perles de rosée; Avril aux frais murmures
De ramures*

*Aux bleus myosotis, aux touffes de mugets
Si coquets,
Formant, de frais parfums, de fleurs, de hautes herbes
Tant de gerbes*

*Elles s'élancent droit, se reflètent dans l'eau
Du ruisseau,
Et la mousse, en festons, douce et fraîche, serpente
Sur sa pente.*

*Et ravie, j'entends, au lointain, la chanson
Du pinson,
Et j'écoute, d'Avril, le refrain : harmonie
Infinie*

PETITE REINE.



BROUILLARDS

*J'aime le flou des paysages
Voilés de brume,
Lorsque le soleil prend, de rage,
Des tons de lune;*

*Lorsque sous le discret rideau
Des vapeurs grises
Terre et ciel dans un baiser d'eau
Longtemps s'unissent;*

*Lorsque les arbres et les hommes
Silencieux
Passent ainsi que des fantômes
Devant mes yeux.*

*La forme est défunte partout :
Sur son linceul
Comme sur un socle, debout,
Le songe est seul.*

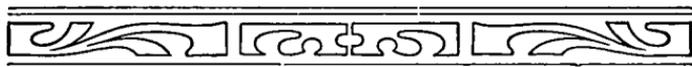
*C'est un tableau de rêverie
Vague toujours
Tendu de blanches draperies :
Ténus velours.*

*Tulles mouvants, pâles hermines,
Que sais-je encor?
Où, quand le regard y chemine,
L'âme s'endort;*

*C'est un tableau moins gai que triste
Qui fait penser
Aux poèmes des symbolistes...
R. I. P.*

LOUIS VALENTIN.





MOINEAUX

*Près du toit, sous la corniche,
C'est là que le moineau niche
Et qu'il mène son potin
Chaque jour, dès le matin,
Comme un poète pas riche.*

*Il vit là devant les cieux
Moins effarant que des yeux
Ses amours en double-croche.
Souvent mon regard s'accroche
A ce tableau curieux :*

*Bec à bec Monsieur, Madame,
Se communiquant leurs flammes
A de sublimes hauteurs,
Font le geste évocateur
De l'union de deux âmes;*

*Lui dessus, elle dessous,
Bientôt tels des oiseaux saouls
Ils s'étirent, se trémoussent,
Ils trébuchent et se poussent....
Deux secondes et c'est tout !*

*Monsieur alors, mène fière,
Sur le bord de la gouttière
Se promène en sifflottant,
Reluquant de temps en temps
Le mouvement de la terre.*

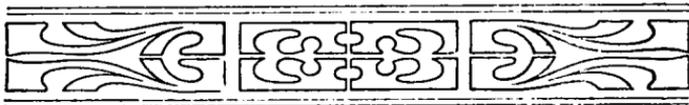
*Madame, elle, doit marcher,
Voler, faire son marché;
— Elle est bonne ménagère;
La sieste la plus légère
Ne suit jamais ses péchés! —*

*D'ailleurs elle a sa marmaille
A sustenter, qui piaille;
Piaille intassablement
Et pour qui, brave maman,
Sans répit elle travaille.*

*J'adore ce monde oiseau
Qui nous ressemble et nous vaut,
Qui se caresse et querelle :
Sieur moineau, Dame moineau,
Et tous les petits moineaux!*

LOUIS VALENTIN





PENSÉES

Le progrès, fruit de l'évolution universelle, n'est du côté ni de la conservation à outrance, ni de la révolution forcenée. La première est pareille à un boulet que la civilisation traîne au pied, la deuxième à un vent de tempête qui la pousse. Le régime du libéralisme, qui est le moyen de ces deux régimes, se confond avec la civilisation même. Obéissant à la loi de variabilité, il poursuit des réformes; obéissant à la loi d'évolution, il n'accomplit ces réformes que lentement, avec une sage gradation; obéissant enfin à la loi de compatibilité, il n'applique ces réformes qu'après y avoir préparé suffisamment la société. Quelle belle logique dans cette trinité de lois! Comme l'esprit humain s'y meut à l'aise! Nul choc: c'est ici le règne de la vérité qui anime les grandes règles éternelles; nulle entrave: c'est ici le domaine par excellence de la liberté.

* * *

Les couvents de contemplation isolent de la société une certaine catégorie d'aliénés qui pourvoient eux-mêmes à leur entretien. N'était la main-morte, ce seraient des établissements utiles.

* * *

Misérable celui dont les voluptés furent incomplètes et stériles; celui qui, ayant reçu des fleurs par brassées, les a laissées pourrir dans un coin de sa maison sans en respirer l'arôme, sans en caresser le velours, sans repaître ses yeux de leurs lignes ni de leurs couleurs. Celui-là est pareil au semeur qui jette sa graine au feu; il mérite que sa nation et ses proches périssent de famine et que lui-même ne trouve aucune consolation dans sa vieillesse, que ses amis désertent son seuil, que ses serviteurs le volent et se sauvent, que l'arbre de ses bois ou l'épine de son jardin lui refusent la branche dont il a besoin pour soutenir son corps affaissé, que la source tarisse au seul bruit de ses pas afin de ne pas éteindre la soif qui le brûle comme il a brûlé le germe de la vie.

* * *

Le plus grand stimulant du travail est la paresse. Qui ne peine en vue du repos? N'est-ce pas l'espérance de diminuer son effort qui pousse l'homme au perfectionnement des mécaniques?

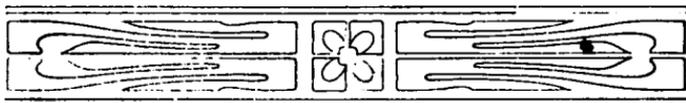
* * *

Un pauvre diable battait son chien. Un curé le vit et lui demanda : « Pourquoi frappes-tu ce chien? » — « Oh! répondit le malheureux, je n'y suis pas obligé

mais comme chaque jour je lui donne à manger et qu'il digère plus qu'il ne travaille, je trouve juste qu'il mérite sa pitance et reçoive mes coups. » — « Tu raisonne comme une brute! » gronda notre curé. — « Hé! repartit le drôle je raisonne comme vous lorsque vous m'expliquez pourquoi le bon Dieu me laisse crever de misère dans ce monde-ci en attendant l'autre! »

LOUIS RAOUL.





LA BONNE VIE

COMÉDIE ESTUDIANTINE EN 1 ACTE

Personnages : Monsieur VANEUX
ALFRED VANEUX
GEORGES VAN YS.
LISE.
Madame PATIENCE.

SCÈNE I

Personnage : FRED.

L'action se passe dans la chambre à coucher, très simple, de Fred. Porte à gauche de la scène donnant sur un palier ; porte au fond donnant sur un cabinet de travail. Une antique horloge, seul luxe de la pièce, sonne 10 heures. Fred, au lit, le dos tourné vers la première porte, baille.

FRED

Tiens! le chant du coq! Dix heures; qu'est-ce qu'il me chante là? Dix heures?... Sabredebois! comme dit mon vieux... et que ne dirait-il pas d'avantage, le bon-

homme, s'il savait... Mais voilà le hic, bourrique, il ne sait pas!... Liseke! (*Il tâte le lit à son côté*). Déjà levée, la petite? (*Il baille*)... Le gros m'avait pourtant promis, bien promis de venir me prendre à huit heures, histoire d'aller au cour... pour une fois... se désennuyer... (*il baille*) ou s'ennuyer, c'est kif kif! Ah! oui, penses-tu! On ne doit pas quand on a tant d'esprit. Hop là! (*Il s'enfonce sous les couvertures. On trappe*)... Zut! le voici. Laissons-le droguer à la porte. (*On frappe de plus en plus fort*). Sortez!

SCÈNE II

Personnages : M^r VANEUX, FRED.

M^r VANEUX (*entrant vivement*)

C'est sa voix! (*plus haut*). J'entre! Oui, j'entre, sabredebois, je suis ici chez moi! (*Fred pouffe dans son lit*)... Et je vous prie, Monsieur mon Fils, d'avoir l'élémentaire politesse de me regarder... d'abord... et de me saluer... ensuite.

FRED (*pouffant de plus belle*)

Ah! Ah!

M^r VANEUX

Sabredebois, Monsieur mon Fils, regardez-moi ou je vous donne une fessée!

FRED

Oui, oui, c'est bon; ne fais pas la bête, hein, Monsieur mon Père! On connaît ta force à imiter le cri des animaux!

Mr VANEUX

Quoi?

FRED

... Dis donc, pourquoi n'es-tu venu me réveiller à huit heures? C'était convenu, mon gros!

Mr VANEUX

Quoi?

FRED

C'était convenu, turlututu, et maintenant je ne me lève plus, chapeau pointu!

Mr VANEUX

Ah! prenez garde, Monsieur mon Fils, de m'exaspérer : je pourrais.

FRED

Chercher ma femme par exemple... ou manger des gâteaux chez la belle pâtissière... ou encore...

Mr VANEUX (*le secouant*)

Fils indigne!

FRED (*s'obtinant à simuler le sommeil, chantonne*)

Ah! qu'il est doux de ne rien faire quand tu t'agite autour de moi! Ah!

Mr VANEUX (*lui a pris la tête entre deux mains et le regarde face à face; Fred s'obstine à garder les yeux fermés*)

Enfin, pour qui me prenez-vous, Monsieur?

FRED (*qui riait amusé, ouvre les yeux sous la douleur*)

Aie!... Lui! lui! Impossible!... Ce n'est pas vous, n'est-ce pas?... (*sautant à bas du lit*) Ça y est! Ça y est! Je suis vu... je suis revu... je suis.

M^r VANEUX

Et je vous corrigerai, soyez tranquille, je vous corrigerai! (*Il s'avance vers lui; Fred fait le geste de parer un coup*). Non, pas ainsi, pas ainsi, beaucoup mieux que cela! Un chien faut qu'on le batte, vous pas... Habillez-vous!... habillez-vous!... plus vite!

FRED (*s'habillant fébrilement*)

Mais je...

M^r VANEUX

Pas de mais! J'en ai assez de vos frasques, Monsieur; sabre de bois, j'en ai assez! Plus d'excuses: elles ne serviraient de rien... votre attitude... vos discours... m'ont convaincu!

(*Fred veut parler*).

Inutile! Inutile! Vous pouvez dire adieu à vos études ... et au reste! Ah! C'est que je ne veux plus jouer le Père Jobard, moi, je ne veux plus!... Ganache?

FRED

Moi, une ganache?

M^r VANEUX

C'est le propre mot du Recteur... et c'est le mien!

FRED (*bas*)

Naturellement !

M^r VANEUX

Tout le confirme d'ailleurs : vos absences des cours, vos échecs, vos démêlés avec la police, vos mauvaises fréquentations, tout. N'est-ce pas que je suis bien renseigné ?

FRED

Ce sont des calomnies ; je ne vous répons pas !

M^r VANEUX

Et moi je vous répète que vous n'êtes qu'une ganache, que telle est mon idée et que toutes vos protestations ne m'en feraient démordre !

FRED

Alors vous brisez mon avenir ?

M^r VANEUX

Vous m'y forcez ; mais votre avenir est bien moins brisé, croyez-le, que mon cœur et celui de votre pauvre maman...

FRED

Pauvre maman !...

M^r VANEUX...

Ah ! l'infâme comédien que vous êtes ! Comme vous avez su nous tromper ! Cinq ans votre hypocrisie fut

parfaite ; ironique, elle nous laissa étaler dans la société notre fierté paternelle comme une fausse décoration ; malhonnête, elle vous permit de nous garder dans vos toiles et de sucer notre bonne galette comme une araignée suce le sang d'une mouche !

FRED (*solennel*)

Mon Père, je ne vous ai jamais volé !

M^r VANEUX (*continuant*)

Seulement tant va la cruche à l'eau qu'elle se casse. La cruche, c'est vous, et je rougis d'avance de devoir au monde en exposer les morceaux ; mais assez discuté ! C'est dit ! vous n'êtes plus é-tu-di-ant !... Et ne comptez plus sur ma débonnaireté. Si je suis votre « Vieux », comme vous m'appellez avec tant de vénération, j'ai encore assez d'énergie pour, au besoin, vous... déshériter et .. du moins. . pour vous expédier au Congo, en Chine, au diable et n'importe où vous appreniez que voir son père ici est encore moins désagréable que de le voir ailleurs !... Etes-vous prêts ? (*s'impatientant*). Quand serez-vous prêt ?... Nous partons ! *Pendant ces dernières paroles on a entendu siffler l'air, le veau d'or est toujours debout. Fred achève sa toilette. Au même moment l'on entend la voix de Georges Van Ys crier*

SCÈNE III

Personnages : idem. GEORGES

GEORGES (*invisible*)

Ohé ! l'enflé !

FRED

Oh !

M^r VANEUX

C'est encore un de ces nobles sires étudiants sans doute que tu nous décrivais comme « l'élite de l'Université », quelle voix éraillée ! Il vient ici ?

FRED (*embarrassé*)

Je ne sais pas !

GEORGES (*poussant la porte violemment*)

Salut et bénédiction, mon Frère, salut et bénédiction !

M^r VANEUX

Que dit-il ?

FRED (*haut*)

Mon Père, c'est Georges Van Ys, mon Ami !

GEORGES (*ahuri*)

Hein ? (*il aperçoit le Père et s'avance*) Oh ! Charmé de vous connaître, Monsieur...

FRED

Mon Père !

GEORGES

Je vous demande pardon pour mon entrée un peu... bruyante; j'ignorais votre présence et vous savez, entre étudiants...; mais... je me retire... à l'honneur... (*il salue*).

M^r VANEUX (*de l'air d'un homme qui a subitement une idée*)

Restez, je vous en prie, je voudrais causer avec vous de...

FRED (*hâtif*)

Assieds-toi!... Asseyez-vous!... Ah! j'y pense; excusez-moi; je vous laisse une minute... mes préparatifs... (*à son Père gravement*). C'est donc bien décidé? (*humble*). Tu ne me pardonnes pas? (*triste*) Nous partons?

M^r VANEUX (*sèchement*)

Par le train de onze heures. Vous me trouverez à la gare du nord. Je réglerai vos comptes ici.

FRED

Père, merci; à tantôt! (*Il offre sa main au Père qui n'y regarde point; puis, à Georges, qui la serre longuement*):

A tantôt également?

GEORGES

Sans doute!

(*Fred part*).

SCÈNE IV

Personnages : les mêmes sauf FRED

M^r VANEUX (*se promenant de long en large et s'arrêtant à chaque tirade devant Georges*).

Mon fils est une ganache, Monsieur!

GEORGES

Vous vous moquez, Monsieur Vaneux; Fred est mon ami, je le connais...

M^r VANEUX

Ah ! moi aussi je me figurais...

GEORGES

Et rien ne justifie...

M^r VANEUX

Moi aussi ! Mais, en réalité, j'étais trop loin pour le connaître ; je me l'imaginai bon, studieux ; il n'est ni l'un ni l'autre. Ses jolies lettres mettaient le masque sur son cœur et aveuglaient le mien. Nous pleurions parfois, sa Mère et moi, en les lisant. Elles étaient pleines de notre souvenir, de notre amour, et nous plaignions notre fils d'être si malheureux. Nous tâchions par nos exhortations, par nos cadeaux de le consoler un peu. Nous ne lui reprochions jamais ses échecs ; nous lui épargnions les découragements ; mais tout s'effondre à l'instant : je tiens la preuve que mon fils est une ganache, Monsieur. C'est d'ailleurs le propre mot du Recteur...

GEORGES

Oh ! le recteur !... — Mais calmez-vous de grâce, Monsieur Vaneux !... Ah ! Ah ! *(Il avise une bouteille de fine champagne et deux verres de fine champagne sur le coin de la cheminée, et les prend, les dispose sur la table et les remplit)*. Voici un cordial fameux... Buvez, cela vous remettra !

M^r VANEUX

Cordial... Cordial... Encore une de mes faiblesses ! Lui en ai-je fourré du cordial à ce monstre, Monsieur

le buvait avec Madame, gentiment ! Qui sait... n'est-ce pas le verre de cette femme ? Je ne bois pas !

GEORGES

Monsieur Vaneux, permettez-moi de vous dire que vous exagérez votre malheur... Quel crime Fred a-t-il pu commettre pour vous fâcher à ce point ? vous paraissez tout... chose... morne... abattu... indigné... Quoi, ai-je songé ? ne m'a-t-il pas semblé entendre, tantôt que vous étiez décidé. aujourd'hui même, à le retirer de l'Université, à rompre son avenir comme on rompt un vain fêtu ? Il faut réellement que Fred ait commis un crime abominable pour que vous ayez pris, si subitement, pareille détermination !

M^r VANEUX

Certes ! Fainéanter, courir, boire, gaspiller et comment l'argent que je m'échine à gagner, me tromper, tromper sa mère, nous mentir ; abuser de notre amour, de notre confiance : n'est-ce pas un crime cela ? Ah ! vous autres ; larrons en foire, toujours à l'affût du plaisir, vous ne comprenez pas les douleurs de vos Pères et vous vous encouragez l'un l'autre à ne pas les comprendre !

GEORGES

Monsieur, je ne voudrais pas insulter à la vôtre ; j'en saisis la grandeur et la légitimité, soyez en certain. Mais précisément parce que je l'apprécie, sans participer à l'exaltation où elle vous plonge, vous m'accorderez que je puis mieux que vous — excusez ma

hardiesse ! — juger si elle vous entraîne trop loin ! Ces motifs et ma qualité d'ami, de meilleur ami de Fred m'obligent à vous faire observer quel désastre vous allez provoquer dans sa vie en ne vous basant peut-être que sur des on-dit, sur de simples présomptions...

MR VANEUX

Ah ! Vous n'insultez pas à ma douleur, mais vous suspectez ma clairvoyance, Monsieur ; vous avez tort ! Je tiens les preuves de l'inconduite de mon fils et je les estime suffisantes pour que, sans hésiter, j'arrête une carrière où j'avais mis le premier toutes mes espérances et qui s'annonce à présent impossible. Au fond, je ne le punis pas ; il s'est puni lui-même. Je l'empêche d'être un dévoyé : c'est un service que je lui rends au contraire !

GEORGES

Je ne puis que m'incliner. Vous êtes son Père et vous avez vos raisons. Cependant je vous assure, Monsieur Vaneux, que Fred est un bon garçon... je ne saurais vous dire autre chose... Tout le monde pense de même ici !

MR VANEUX

Sachez, Monsieur, que bon garçon est le synonyme de nigaud sur la langue de bien des gens ! (*Il sourit vaguement, s'assied, porte son verre à ses lèvres*). A votre santé !

GEORGES

A la vôtre !

M^r VANEUX

Elle est mienne cette fine, en somme, et je serais sot de la laisser ?

GEORGES (*souriant*)

La « fine à Papa » comme nous la nommons à l'Université! Tenez, n'est-ce pas la démonstration de ce que je vous assurais tantôt, que Fred est un bon garçon. Aux camarades qui venaient le voir, offrant la goutte — il était généreux — il n'oubliait jamais de vous vanter M^r Vaneux. « Ça, leur disait-il, » c'est de la fine à Papa, la meilleure fine de France! « Et vous êtes devenu populaire parmi nous; tous nous avons envié Fred d'avoir un tel Père!

M^r VANEUX (*presque gai*)

Et une telle Fine!... J'admets qu'elle soit excellente; je l'achète depuis vingt ans dans la même maison, à Cognac.

GEORGES

A ?

M^r VANEUX

A Cognac... directement... directement! (*Après une pose et en tapant sur la table*). Cela n'empêche pas mon fils d'être une ganache, sabredebois! Ma parole, cette sacrée fine allait me faire tourner la tête!

GEORGES (*versant*)

Encore une petite! Rien de tel pour verser l'oubli. C'est à jurer que l'esprit du vin, joyeux, bienfaisant,

se substitue au nôtre aux heures moroses. Il semble que des ailes nous enlèvent nos chagrins et les transportent en des paradis subtils. Ah ! cette fine, Monsieur Vaneux !

M^r VANEUX

Vous, Monsieur Van Ys, vous m'avez l'air d'un garçon sérieux ; je puis me confier à vous ; je puis vous dire, n'est-ce pas, que j'ai été très malheureux aujourd'hui, plus malheureux que jamais, vous répondrez sincèrement à mes questions n'est-ce pas?... Avouez... que Fred n'étudie pas !

GEORGES (*doctement*)

Il ne bloque pas, mais il étudie : c'est mieux. Sont-ils donc si intelligents ces bloqueurs, ces forts en thème qui s'usent les yeux et le cerveau à ressasser leurs théories et qui, enfin de compte, se font rouler avec une facilité déplorable par des types comme Fred... et comme moi, Monsieur Vaneux, comme moi !

M^r VANEUX

Je suis d'un autre avis : le labeur acharné triomphe toujours... Avouez à présent que Fred s'amuse, qu'il court !

GEORGES

Pour courir, il court, je l'avoue... et il court bien ! Mais comment ne courrait-il pas avec la tête qu'il a. Toutes les femmes en raffolent... et c'est de son âge, Monsieur Vaneux. Pour être conquérant, on n'est pas un imbécile !

Mr VANEUX

Oh ! dans le temps, j'ai bien eu quelques amourettes aussi moi ; qui n'en eut pas à vingt ans ! Mais pas de collage ; je ne supporte pas le collage et... avouez qu'il est collé ?

GEORGES

Hem ! mais non, mais non ; il reçoit, rien de plus.

Mr VANEUX

Et surtout il donne !... car il dépense trop, beaucoup trop, n'est-ce pas ?

GEORGES

Il a la pièce facile... est-ce un défaut ? D'ailleurs il n'a pas de dette. Sa devise est : Pas d'hypothèque sur l'honneur ! « Est-elle fière, sa devise, Monsieur Vaneux ! Quand il nous la clamait, il ajoutait toujours : « Si je suis chic type, c'est que mon Père a les moyens de me le permettre ! »

Mr VANEUX (*se rengorgeant*)

Oh ! il ne lui manquait rien !. . (*se reprennant*). Mais c'est que je travaille moi, depuis que je suis au monde, je travaille et j'ai cinquante ans, Monsieur ; je travaille et lui ne fait rien ! (*en tapant du point sur la table*). J'en sais assez... Sabre de bois, mon Père m'aurait écorché si j'avais été à sa place... C'est qu'il ne fait rien... et je l'emballe !

GEORGES

Pourtant !

M^r VANEUX

Rien à dire ! Je l'emballe...
(*On a frappé à la porte, qui s'ouvre*).

SCÈNE V

Personnages : les mêmes, Madame PATIENCE (*la patronne de Fred*)

M^{me} PATIENCE (*entrant, obséquieuse*)

Pardon, Messieurs, bien pardon. Je pensais que Monsieur Fred était seul... J'ignorais qu'il fût parti ! (*Elle fait semblant de s'en aller, puis se ravissant*)... Monsieur et peut-être le Père de notre Monsieur... sans indiscretion ?

GEORGES

Oui, Madame.

M^{me} PATIENCE...

Monsieur Fred ne va pas nous quitter, j'espère ?... sans indiscretion !

M^r VANEUX

Si, Madame, j'ai le regret...

M^{me} PATIENCE

Mon Dieu, ça n'est pas possible, n'est-ce pas ? Un si bon garçon !

GEORGES (*à M^r Vaneux*)

Vous écoutez ?

(*M^r Vaneux hausse les épaules et semble énérvé*).

M^{me} PATIENCE

Et si malin !

M^r VANEUX

Elle ne pourrait mieux dire !

M^{me} PATIENCE

Et qui aurait eu un si beau diplôme, plus tard !

M^r VANEUX (*à part*)

Aux Calendes !

M^{me} PATIENCE

Il étudiait parfois la nuit, Monsieur, toute la nuit !

M^r VANEUX (*à part*)

Sa femme !

M^{me} PATIENCE

Plus de pétrole dans sa lampe, le matin, Monsieur,
plus de pétrole !

M^r VANEUX (*à part*)

Je vous crois !

M^{me} PATIENCE

Et qui aimait tant sa maman ! N'est-ce pas, Monsieur Georges, qu'il racontait souvent des choses de sa Maman ?

M^r VANEUX (*à bout d'énervement*)

Dites donc, Madame, si j'acquittais la note que mon fils vous doit !

M^{me} PATIENCE

Mon Dieu, Monsieur, est-ce bien sérieux ? Monsieur Fred, un jeune homme si...

M^r VANEUX (*tirant un portefeuille de sa poche*)

Combien ?

M^{me} PATIENCE

Puisque vous le voulez, Monsieur... Mon Dieu ! mon Dieu !... Combien cela fait-il ?... Cela fait !... Voyons... Il faut que je compte, moi ! (*Elle compte sur ses doigts*). Un... deux... trois... Oui, c'est cela, trois termes, Monsieur, cent-cinquante francs !

M^r VANEUX (*à Georges*)

Pas d'hypothèque sur l'honneur : est-elle fière sa devise !

(*Georges fait un geste d'ignorance*).

M^{me} PATIENCE

Il y a encore vingt francs... Vous savez, Monsieur Georges, les vingt francs du médecin, que j'avais prêtés à notre Monsieur... (*Georges fait le même geste gêné*) !... Je crois bien que c'est tout !... Oh ! Monsieur Fred payait régulièrement ; c'était un bon garçon, Monsieur, comme je vous le dis. .

M^r VANEUX

Entendu... (*avançant deux billets*). Voici! (*à Georges*).
Si nous allions!

M^{me} PATIENCE

Merci, Monsieur, bien merci!

GEORGES (*à M^r Vaneux*)

A votre désir!

M^{me} PATIENCE (*désolée*)

S'en aller ainsi!... Au revoir, Messieurs, bien au
revoir!

M^r VANEUX (*en claquant la porte derrière lui*)

Cette femme!

SCÈNE VI

Personnage : M^{me} PATIENCE

M^{me} PATIENCE

Un si bon garçon! Je l'aimais tant... Ce sont encore
ces sales coureuses qui ont fait ça! Oh! les garces!...
Pauvre jeune homme! (*Comptant ses billets*). C'est bien...
c'est très bien... mais... mon quartier à louer... de
nouvelles figures... Sainte Vierge, je suis si malheureuse
tout de même! (*elle écoute*). Ils sont partis. (*Ouvrant la
porte*). Monsieur Fred, Monsieur Fred!

SCÈNE VII

Personnages : M^{me} PATIENCE, FRED

M^{me} PATIENCE (*à Fred qui entre*)

Ils sont partis.

FRED

Oui... Je les ai vus partir !

M^{me} PATIENCE

Vous partez donc aussi, Monsieur Fred ?

FRED

Que veux-tu, la Mère, c'est embêtant !

M^{me} PATIENCE

Qu'est-ce que vous avez eu avec votre Père, Monsieur Fred ?... Sans indiscretion !

FRED

C'est embêtant !... Et Liseke, pas rentrée ?

M^{me} PATIENCE (*hochant négativement la tête*)

Quel coup pour elle, Monsieur Fred ; elle en fera une maladie !... Dites, Monsieur Fred, pourquoi votre Père veut-il que vous partiez ?

FRED

C'est très embêtant !... Est-ce que je sais moi pourquoi, la Mère ; le vieux ne me l'a pas dit...

M^{me} PATIENCE (*hypocrite*)

Il a beaucoup crié, n'est-ce pas ?... C'est tout de même curieux ça !... Ça n'est pas gentil de votre Père, Monsieur Fred ?

FRED

C'est embêtant ! (*Après une pause pensive*). Et puis après ? Je m'en fiche eu somme, la vie est trop courte pour qu'on se fasse de la bile pour... pour un changement de direction ! Mais oui, la Mère, un simple changement de direction...; mais c'est embêtant... J'ai beau me raisonner la situation, je trouve qu'elle est embêtante, Voilà ! Et puis, c'est ça tenez la Mère, qui me ronge. (*Il enlève sa casquette et la montre*) c'est de quitter ça ! (*Il porte avec frénésie sa casquette à la bouche et d'adressant à elle*) ô vieille crapuleuse, ma meilleure maîtresse, constellée comme un ciel, déchirée comme un drapeau, je t'aime !

M^{me} PATIENCE

Jésus !

FRED

Tu m'as suivi par tous les chemins, dans la joie et dans la douleur, sous le soleil et sous la tempête : je t'aime. C'est toi qui porte les étoiles de ma belle jeunesse et qui l'incarnes.

Au fort des bagarres, tu as reçu les mêmes coups que moi et les mêmes blessures; tu as saigné mon sang. Au fort des vadrouilles, tu as arboré mes couleurs et clamé ma gaîté. Tu es devenue une partie essentielle de moi-même, ô vieille crapuleuse ... et je dois te quitter !

M^{me} PATIENCE (*en pleurant*)

Comme il parle bien !

SCÈNE VIII

Personnages : Les mêmes, LISE (*qui entre sans bruit*)

FRED (*continuant*)

Oui, je dois te quitter ! Je ne suis plus étudiant, vois-tu... Je ne suis plus qu'un bourgeois, un infime bourgeois ... par la volonté de mon Père ! Et je mettrai un infâme chapeau à ta place, que le premier coup de vent emportera comme une feuille ; un vilain chapeau lâche, sans étoiles et sans déchirures ; un petit chapeau bien poli, bien laid, bien sot... Et qu'advient-il ? Pendue à un clou, abandonnée comme une loque au hasard des mains profanes, tu moisirais tel un invalide oublié ? Non !

LISE

Fred !

FRED

Non ! Je te garderai — ne sois pas inquiète — je te garderai pieusement, dévotement ! Quand j'en serai par trop dégoûté, je me sauverai de la vie, de la bête vie bourgeoise ; je m'enfermerai dans ma chambre, seul avec toi ; je te parlerai ; je t'embrasserai ; je me coifferai de ta glorieuse étoffe et nous revivrons en souvenir, en tâchant de ne pas pleurer,

LISE

Fred !

M^{me} PATIENCE

Monsieur Fred !

FRED (*levant sa casquette et s'en coiffant crânement*)

Notre bonne et grande vie estudiantine ! (*Il aperçoit Lise qui reste silencieuse et triste ; il hôte mélancoliquement la tête*). Ma petite Lise, toi !

LISE

Mon petit Fred !

M^{me} PATIENCE (*s'épongeant encore les yeux*)

Mes enfants, au revoir ! (*Elle sort*).

SCÈNE IX

Personnages : FRED, LISE

LISE

Ton Père est venu ! Ton Père est venu ! J'ai senti comme quelque chose qui se cassait tantôt dans mon cœur ! Ton Père est venu n'est-ce pas ?

FRED

Oui !

LISE

Sait-il ?

FRED

Tout !

LISE

Qu'a-t-il dit ?

FRED

Oh !...

LISE

Tu pars ?

FRED

Je pars !

LISE (*piquante*)

Ça ne m'étonne pas !

FRED (*tendre*)

Et ça ne t'émeut pas plus !

LISE

Mais si...

FRED

Alors embrasse-moi !

LISE (*se jetant dans ses bras*)

Mon Fred !

(Il la conduit jusqu'au sofa, la fait asseoir à côté de lui, lui prend la main).

LISE

Je voudrais pleurer... Je ne sais pas :... J'ai mal !

FRED

Pauvre chère !

LISE

Et puis, mon Fred, penses-tu que je n'avais pas prévu cela ? C'était fatal !

FRED

Tu me l'as dit souvent et je te grondais...

LISE

Où, tu me grondais... parce que tu m'aimais bien...
Et tu sais si je t'aimais aussi, mon petit !

FRED (*l'embrassant*)

Oui !

LISE

Mais ne soit pas chagrin, ne soit pas chagrin ! Va,
il y a des femmes assez sur la terre, plus jolies et plus
intelligentes que moi,... qui t'aimeront mieux...

FRED

Oh !

LISE

Et d'ailleurs, puisque cela devait arriver (*Elle reste
pensive*). Ecoute, il vaut mieux...

FRED

Quoi !

LISE (*se cachant la figure*)

Non ! Non ! Je n'ose pas... cependant... si, si ;
écoute :... je vais te faire un aveu ; que tu me le par-
donnes ! J'ai... j'ai..

FRED

Quoi ?

LISE

J'ai connu trois fois cette douleur... Trois fois j'aimai
et fus aimée, trois fois je fus délaissée

FRED

Tu mens !

LISE

Trois fois je fus épouse et trois fois je fus veuve.

FRED

Tu mens !

LISE

Ainsi je suis une telle habituée de la peine et plus
rien ne m'en étonne. Comprends-tu maintenant ?

FRED

Lise, tu mens ! Tu veux me consoler, et tu m'affliges !

LISE

Non, Fred, je ne mens pas ; et si je t'ai menti, c'est
pour que tu m'aimes comme le premier qui m'a aimée...
ne te fâche pas ! C'est notre vie à nous grisettes, c'est
notre vie ! Pour nous l'amour n'est qu'un joli lézard ;
quand on lui coupe la queue, elle repousse ! La pre-
mière fois, ça nous surprend ; après, nous trouvons
cela naturel. En sommes-nous plus mauvaises ? En
sommes-nous moins fidèles ?... Il n'y a pas de mal à
l'avouer que... je t'ai beaucoup menti... puisque c'était
pour notre bien et... et sans doute me regretteras-tu
moins après cet aveu !

FRED (*après un instant d'hésitation, apitoyé*)

Sans doute aussi te regretterai-je plus de te sentir livrée à cette sale vie !

LISE (*baissant la tête*)

Oh !

FRED

Il faut que je m'y résigne pourtant, il faut que je m'y résigne... honteuse résignation, hélas ! mais ma Lise, je ne veux pas moi que tu me regrettes !

LISE (*sincère*)

Je te regretterai toujours !

FRED

C'est bien assez d'être si misérable !

LISE

Je travaillerai... ne sois pas chagrin, te dis-je. Crois-moi, rien ne sert de désespérer ; pour désespérer, c'est autant de mourir ! Montre-moi donc que tu n'as pas de peine ! (*souriante et lui pinçant les joues*). Fais-moi une risette, méchant !

FRED

Ah ! je n'en ferai plus de sitôt !... Mais enfin tu as raison, petite ; quand on rit de la douleur, elle prend peur... Je vais donc m'efforcer d'en rire... en te récitant...

LISE (*riante*)

Le doigt de pied de Saint-Guignolet, comme toujours... ou l'enterrement de Patachon, peut-être ?

FRED

Mon testament, ni plus ni moins ma chère ! (*Lise semble effrayée*). Oh ! ne crains rien, il est drôle !

LISE

Eh ! bien ?

FRED (*prenant une voix monotone de Clerc*)

Ceci est le testament de Messire Alfred Vaneux, étudiant de 2^e année ex-philosophie, six étoiles dont quatre d'argent, N campagnes, X blessures, Je lègue à Mademoiselle Lisette, ma veuve, Primo : Tout ce qu'il y a de moi dans cette chambre sauf mes regrets, ma casquette... et mes effets, qu'elle ne pourrait mettre...

LISE

Polisson !

FRED

Secundo : la somme fantastique de cent francs, soient deux termes ! (*Badinant*). Tu vois que je suis chic type !

LISE

Tu es chic type !

FRED

Je n'ai pas fini : « A la condition qu'elle me donne une boucle de ses beaux cheveux blonds. » J'ai dit.

LISE (*ricuse, va prendre des ciseaux dans une pochette pendue et se coupe une boucle de cheveux qu'elle noue d'une faveur en ruban rose et présente à Fred. Il la glisse dans un porte-feuille*).

FRED

Tout est bien. Faisons enfin de la philosophie ; que nos adieux soient gais comme nos amours !... Je t'aime, Lise !

LISE

Je t'aime. Fred !

(*Ils s'enlacent longuement. Brusquement, Fred se dégage de l'étreinte et comme un fou, tel quel, court vers la porte, l'ouvre, disparaît en la claquant et criant :*)

FRED

J'ai peur !... J'ai peur !... Adieu !...

SCÈNE X

Personnage : LISE

LISE (*reste immobile contre la porte et pleure*)

Adieu ?... Adieu, c'est le glas de l'amour !... Non... non... reste, mon Fred, mon homme !... Pourquoi t'ai-je laissé partir ?... J'étais folle !... Tu ne peux pas t'en aller ! Tu reviendras ! (*Une pause, elle écoute*). Adieu ! c'est le glas de l'amour : il ne reviendra pas ! Oh ! que je déteste son Père ! C'est un bourreau, lui ! Est-ce qu'un Père torture ainsi son fils !... Et je suis seule, toute seule... et je souffre ! Si je savais prier comme

quand j'étais petite ! C'est si bon lorsqu'on pleure ! Mais... Dieu... j'ai trop péché ! Et Maman qui est morte, maman ! C'est ma faute ! C'est ma rage d'aimer !... On dit que Dieu pardonne !.. Si pourtant je priais ; si je lui disais, à Dieu, ce que j'endure... S'il m'écoutait !.. Oui, je prierai comme quand j'étais petite !... (*Elle va se jeter à genoux, la tête sur le bord du lit, maints jointes, levées.* O mon Dieu, ayez pitié de moi ! Ayez pitié de votre servante ! Vous le savez, Seigneur, que je ne suis pas méchante ! Vous le savez, Seigneur, que j'ai besoin d'amour ! (*on entend siffler ; le veau d'or est toujours debout*) ô mon Dieux ! ayez pitié de moi... ayez pitié de moi ! (*Elle demeure comme en extase ; la porte s'ouvre*).

SCÈNE XI

Personnages : LISE, GEORGES

GEORGES (*entrant interdit*)

Lisette !

(*Elle ne bouge pas*)... Lisette !

LISE (*se retournant lentement*)

Vous ! laissez-moi !

GEORGES

Tu es triste, Lisette ! Pourquoi me repousses-tu quand je veux te consoler ?

LISE

Allez-vous en !

GEORGES (*s'approchant*)

Que tu es changée, Lisette ! n'es-tu plus la gentille petite Lisette qui me regardait comme un frère ? Voilà que tu te fâches, à présent ; que t'ai-je fait ?

LISE

J'ai perdu mon Fred ; laissez-moi pleurer !

GEORGES

Mais toi, laisse-moi partager ton chagrin. Je l'ai perdu aussi moi, ce bon ami !

LISE

Il ne reviendra plus, jamais plus !

GEORGES

Causons de lui, veux-tu, à la croisée. On est moins malheureux quand on l'est à deux !

LISE (*continuant comme en rêve*)

Jamais plus !

(*Il veut la relever*).

Non ! Non ! laissez-moi ! oh ! (*se relevant*) pourquoi me tourmenter en un pareil moment ?

GEORGES

Je ne te tourmente pas... (*Il la conduit au sofa*)

LISE

Mais si... si, puisque j'ai perdu Fred ! (*il s'assied*).
Puisqu'il ne reviendra plus, jamais plus. (*Il veut l'attirer*)

sur ses genoux) jamais plus ! Non ! non ! (*se reculant vivement*) pas sur vos genoux !... Laissez-moi pleurer !

GEORGES

N'est-ce pas que c'est infâme la vie, ma Lisette ? Ça vous écartèle le cœur ; ça vous le mange morceau par morceau... et puis ça ricane en vous regardant pleurer du sang ! Penser qu'hier tout était gai, amoureux, paisible ici... et qu'aujourd'hui !... Ah ! que la cage est triste quand l'oiseau s'est envolé ! Viens donc Lisette ! Prends cette main chaude encore du contact de la sienne ! Car je le quitte à l'instant... Il avait des larmes dans les yeux, sur les joues, partout... et il disait... (*curieuse elle se rapproche de lui s'assied à côté et lui prend la main*).

LISE

Oh ! raconte-moi ce qu'il disait !

GEORGES

Il me disait... toutes sortes de choses,.. lugubres... lugubres ! Et qu'il était si heureux avec toi... et qu'il serait si malheureux sans toi !... et qu'il se souviendrait toujours... et que vous vous aimiez tant !

LISE

Pour sûr ! Mais c'est fini ni ni fini, maintenant qu'il n'est plus là !

GEORGES

Mais j'y suis moi, son ami, son meilleur ami. Je veillerai sur toi... car je t'aime... comme il t'aimait... mieux, peut-être !

LISE

Tais-toi ! Tais-toi ! S'il l'entendait !

GEORGES

Oh ! il le sait ! Je le lui ai dit. Et il m'a paru content. « Avec toi, m'a-t-il répondu, elle serait heureuse et... je lui souhaite de t'aimer ! Mais avec un autre... le premier venu... ça me crève d'y songer ! »

LISE

Je suis malheureuse !

GEORGES

Tout sourit, Lisette, à ce nouvel amour que je t'offre...; lui-même.,.

(Lisette hoche négativement la tête).

Mais je t'aime comme il t'aimait, mieux peut-être ! Ne l'as-tu deviné ? Te rappelles-tu ce soir de vacances où Fred m'avait laissé seul avec toi dans cette chambre ? Nous étions en face l'un de l'autre à table, la lampe entre nous deux. Tu achevais un ouvrage de broderie... Je lisais tout haut des poèmes de Verlaine et tu laissais souvent ton aiguille pour songer. Tu comprenais à peine, mais tu sentais... mais tu sentais, Lisette, ce que le pauvre Lélian avait dans le cœur en chantant, .. et ne sentais-tu pas ce que j'avais dans le cœur en lisant ? C'était la même chose ! C'était l'aveu ! C'était l'amour !

LISE

Je me rappelle !... Tais toi !...

GEORGES

Lorsque mes pieds touchaient les tiens, je me taisais, ne l'as-tu pas remarqué ? C'est que j'avais peur de perdre un seul des fluides qui montaient de toi en moi comme un parfum ! Et je frissonnais ; il me semblait qu'une électricité mystérieuse m'eût traversé ; je vibraï de tout mon cœur douloureux de ne pouvoir t'aimer ainsi que mon cœur ; j'étais fou d'ivresse et de torture à la fois... Je t'aimais enfin, Lisette, et je t'aime : ne l'as-tu pas deviné ?

LISE

Oh ! Georges ! que je me sens faiblir !... Mais... mais c'est blasphémer que de t'aimer ! J'ai perdu Fred .. tais-toi !

GEORGES

(pendant que Lise s'attendrit de plus en plus visiblement)

Ne l'as-tu pas deviné que je t'aimais ? Lorsque je vous laissais après souper, tous deux, à vos ébats d'amour, ma voix n'était donc pas altérée en vous souhaitant le plaisir ? Je ne m'arrêtais donc pas sur le palier, moi, perdant le souffle à vouloir saisir les vôtres et perdant la tête à ne pouvoir distinguer le tien du sien ? Je ne me promenais donc pas sous vos fenêtres, moi, épiant dans les jeux d'ombres des stores ta silhouette divine et ne voyant jamais que la vôtre ? Je ne te regardais donc pas avec des yeux fort tristes, moi, le lendemain, et tous rougis d'avoir pourchassé dans la nuit ton image attachée à la sienne, ton image adorée qui m'échappait toujours ? Je ne souffrais donc

pas, moi, de n'oser vouloir te prendre à lui parce que, étant son ami, je n'avais pas le droit de l'oser moi qui t'aimait passionnément (*Il l'étreint*).

LISE

Pauvre Georges ! Oh !

GEORGES

Moi qui t'aime ?

LISE

Mais... qu'avons-nous fait ? Je ne me connais plus... Je suis toute troublée ! Ainsi, mon pauvre Fred lui-même ?... Tes mots sont traîtres, Georges, tes mots sont doux ! Mais le tromper ! Mais le tromper le jour même de sa mort ! Se remarier le soir de son veuvage ! C'est vilain ! C'est vilain !... moi qui ne suis qu'une grisette, je ne sais pas pourquoi, mais c'est vilain !

GEORGES

Est-ce donc le tromper que de nous aimer ? N'est-ce pas au contraire amoindrir sa désespérance ? Il me l'a fait comprendre, Lisette, je te le jure... Et puis, lui ou moi, c'est kif-kif... c'était son expression même, n'est-il pas vrai ?

LISE

Ah ! tu es un enjoleur ! Tu remuerais des pierres avec tes mots !

GEORGES

Je dis la vérité !

LISE (*pensive*)

C'est un rêve singulier... Il me semble, en t'écoutant parler, que c'est lui qui parle!

GEORGES

Eh bien, rêve en m'aimant que c'est lui que tu aimes !

LISE

Puis-je me figurer cela ?... Tu n'es pas Fred, hélas !

GEORGES

Mais j'ai la même vie, les mêmes idées, les mêmes sentiments que lui; où est la différence ?

LISE

Je ne sais pas... Je ne sais plus rien... Je ne suis qu'une grisette... mais je suis coupable... mais je suis bien heureuse... (*Elle se frappe la poitrine*). C'est une rosse de cœur que j'ai là!... Et tu es un enjoleur, toi !... Mais c'est vilain ! Mais c'est doux !

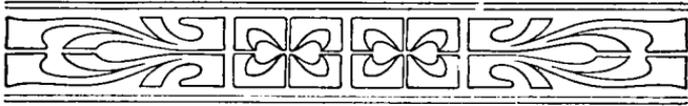
GEORGES

Lisette, Lisette, seras-tu ma petite femme chérie ? Tu l'as dit cent fois : pour désespérer, c'est autant de mourir. Tu dois m'aimer puisque je t'aime !

LISE (*Vaincue, se jetant dans ses bras*)

Ah ! le bon Dieu m'a exaucée !

RIDEAU.



LE CHIEN D'ULYSSE

... Et la noire mort saisit Argos
comme il venait de revoir
Ulysse après la vingtième
année. Odyssée

C'était un limier. Il était né dans la lointaine Argolide d'un père et d'une mère également réputés pour la finesse de leur odorat, leur rapidité à la course et leur courage. Il était tout jeune et pouvait à peine se passer de sa mère, quand Ménélas l'envoya à Ulysse en échange d'un verrat. Des navigateurs phéniciens le transportèrent à Ithaque dans leur nef rapide. Ulysse en le recevant l'examina longuement, car il se connaissait en chiens et n'aimait pas d'être trompé, et lui ayant fait boire une écuelle pleine d'un lait crémeux il le prit par la peau du dos et le tint suspendu devant lui. Le petit animal agitait au bout du bras tendu ses pattes encore gauches mais ne poussa pas une plainte et Ulysse dit à son porcher Eumée : « Il a les membres bien battis ; il deviendra vaillant et les plus rudes travaux de la chasse ne le rebuteront pas. Je l'appellerai Argos en souvenir de sa patrie ». Et l'ayant enve-

loppé dans un coin de son manteau il l'emporta vers sa haute demeure.

Pénélope reçut Argos avec froideur : elle n'aimait pas les chiens à cause de leurs habitudes souvent malpropres et de leur odeur et elle proposa à Ulysse de le confier aux soins d'Eumée qui l'élèverait à la porcherie du roi. Mais Ulysse ne l'entendait pas ainsi : le chien habiterait avec eux, il dormirait sous un escabeau, près de l'âtre, sur l'épaisse toison d'une brebis et son maître préparerait lui-même sa pâtée.

Ainsi fut fait et Ulysse et son chien devinrent inséparables.

Quand Argos eut grandi, Ulysse l'amena un jour à la porcherie et Eumée lui ayant dit qu'un lièvre prenait souvent son gîte dans une vigne voisine, le maître et le serviteur s'y rendirent avec le chien et ils purent bientôt se convaincre qu'Argos ne démentirait pas son origine illustre, car il se mit à renifler les voies fraîches et à battre la vigne en remuant vivement la queue. Le lièvre s'étant levé il le poursuivit avec des jappements sonores, mais comme il n'avait pas encore toute sa force il ne put le rejoindre, son maître en fut néanmoins réjoui et quand le chien revint il le caressa de la main doucement.

Argos devint adulte et Ulysse, observateur scrupuleux des usages anciens et des rites religieux, s'en fut avec lui devant l'autel d'Artémis. Il y égorgea un porcelet et le brûla en même temps qu'une touffe de poils d'Argos et tandis que la fumée montait, il leva ses mains suppliantes et dit « Artémis dont l'arc est d'argent, toi qui parcours les plaines et les montagnes, je te consacre ce chien. Donne-lui l'intelligence prompte,

l'odorat subtil, la voix sonore, la vélocité et le courage. Préserve-le de la dent du sanglier et de la corne du cerf. Que la maladie ne vienne point débilitier ses membres et la rage en faire un objet l'horreur. Fais surtout qu'il aime son maître autant que sa propre vie et qu'il lui soit fidèle. »

La déesse exhaussa le vœu d'Ulysse et Argos devint un limier accompli.

*
* *

Comme Laërte avait pris la direction des travaux des champs et de l'élevage du bétail, le roi avait des loisirs. Il aimait la chasse, il y voyait l'occasion de s'endurcir aux fatigues de la guerre et d'apprendre mille ruses, aussi y consacrait-il presque toutes ses journées. Levé avant l'aurore il partait avec Argos pour la forêt et rentrait le soir fourbu et tombant de sommeil.

Mais Pénélope qui aurait préféré voir son mari plus éveillé le soir, à l'entrée de la chambre nuptiale et moins pressé le matin pour en sortir, se plaignait souvent à sa nourrice et elle faisait en secret des vœux pour qu'Argos se cassât une patte. Mais ses vœux ne devaient pas s'accomplir.

Pourtant Pénélope devint enceinte et Télémaque naquit. Ulysse en éprouva une grande joie et quand les femmes, ayant lavé le petit être frêle, le remirent pour la première fois entre ses mains, il appela Argos et dit en lui montrant l'enfant vagissant : « C'est mon fils, Argos. Vois comme il agite déjà ses petits poings pas plus grands qu'une noix, qui tendront l'arc et brandiront le javelot. Quand il sera grand il nous

accompagnera à la chasse et tu l'aimeras comme un autre moi-même ». Le chien regarda son maître en remuant la queue et il voulut lécher l'enfant, mais Pénélope se mit à crier de peur. Ulysse lui remit en riant son fils et donna des ordres à ses serviteurs pour préparer un grand repas.

Eumée se rendit à la porcherie pour y chercher une truie grasse, des pêcheurs prirent la mer et Ulysse et Argos s'en furent à la chasse.

Quand Hélios eut achevé à peu près sa carrière le festin commença. Ulysse avait invité Laërte et ses voisins et tous mangèrent à leur faim une soupe de poissons à la mode des Ligures, le ventre d'une truie grillé sur une feu de sarments et un jeune sanglier mâle préparé à la broche et tous burent à leur soif les vins doux de Crète et les meilleurs crûts d'Itaque. Tous les convives louèrent Ulysse parce que ses serviteurs avaient fait les parts égales et prédirent au nouveau-né de grandes destinées et même l'amour d'une immortelle. Quoique le roi eût lui-même bu beaucoup il n'oublia pas Argos et Eumée fut chargé de lui réserver tous les os qui l'occupèrent huit jours durant.

Mais la vie heureuse d'Argos devait finir. Ulysse fut un des premiers à répondre à l'appel d'Agamemnon et de Ménélas pour venger l'injure faite aux Atrides par l'enlèvement d'Hélios. A l'entendre à l'Agora, où il excitait les Ithaciens à la guerre contre Troie, on eût dit qu'il s'agissait pour lui de tirer vengeance d'une injure personnelle. Il y associait les dieux immortels et les intérêts du monde grec tout entier et son éloquence était telle que les sages et les plus prudents se laissaient gagner par sa fièvre.

Pénélope ne partageait pas ces sentiments. Il lui déplaisait d'être privée de son mari pendant de long mois, peut-être des années et le soir, derrière les portes de la chambre nuptiale, elle disait : « Qu'est-ce qui te prend à faire tienne la querelle de Ménélas, Ah, malheureux, tu as cessé de m'aimer ! La fille dévergondée de Tindare t'aurait-elle jeté un sort comme à tant d'autres ? Si mes bras ne sont pas aussi beaux et aussi blancs que ceux de cette chienne, tu n'en trouveras pas de plus fidèles. Et que deviendra Télémaque durant ton absence ? Crois-moi, renonce à ce triste dessein. »

Alors le prudent Ulysse, s'étant assuré que personne ne pouvait l'entendre au dehors, répondit : « Que m'importent cette p... et ce c... Chacun doit lui-même défendre son bien et faire sa destinée. Quant aux dieux immortels j'ai quelques raisons de croire qu'ils ne se préoccupent pas des querelles des Atrides puisqu'ils n'ont d'autre existence que par nos rêves et nos désirs et que c'est nous qui leur prêtons nos passions. Une plus grande Grèce sous le sceptre d'Agamemnon constitue bien le moindre de mes soucis. Mais ce que je veux, c'est la richesse et la gloire. Un vrai Crec est toujours plus ou moins forban ou pirate. Les palais de Priam sont pleins de richesses. Quels beaux pillages en perspective, que de biens à prendre ! Ulysse en aura, crois-moi, sa large part. Tu verras, je reviendrai avec mes navires regorgeant d'esclaves, de boucliers d'airain, de cratères d'or, des trépièdes d'argent, de péplos dignes de vêtir Aphrodite elle-même et de bijoux tels que tu n'en vis jamais. Ah, ne pleure pas. Tu auras des bracelets, des bagues, des diadèmes à plier sous leur poids et à rendre les déesses jalouses. Je rapporterai pour Télé-

maque un casque d'argent et des knémides du même métal, et Argos aura un collier d'or fin. Et les Aèdes iront par les chemins chantant la gloire et les richesses du roi d'Ithaque.

Et comme Pénélope voulait répondre et peut-être lui reprocher sa fourberie, Ulysse se fit câlin, car il savait comment faire taire les femmes. Alors ils se charmèrent d'amour et le doux sommeil descendit sur eux tandit que sur leur seuil veillait Argos.

Le départ fut triste. Pénélope ne put pas se résoudre à descendre au port et Ulysse n'insista pas pour qu'elle le fit car il n'aimait pas que sa femme donnât sa douleur en spectacle au peuple. Ulysse embrassa Pénélope et Télémaque et, ayant pris ses armes, s'achemina vers les nef, suivi d'Argos.

Par deux fois il ordonna au chien de retourner, mais en vain, et quand il s'embarqua et que la nef prit la mer Argos suivit à la nage. Mais un vent favorable vint enfler les voiles et le chien dut renoncer à le suivre. Deux jours et deux nuits il courut sur le rivage hurlant et montrant les dents à ceux qui voulaient le chasser.

Jamais chien ne fut plus malheureux qu'Argos pendant les longues années qui suivirent. Un chien sans maître est pire qu'un vagabond, autant ne pas vivre. Il connut la faim, les nuits sans sommeil, les coups de bâton, et la dernière des choses pour un chien, l'intrusion d'étrangers dans la demeure de son maître. Souvent il retournait sur le rivage et ses yeux scrutaient en vain la mer immense. Pendant ce temps Ulysse combattait sur les murs de Troie ou, victime de la colère de Poseidon, errait sur la mer retentissante. S'il regrettait sa patrie et songeait à Pénélope et au petit Télémaque,

le souvenir d'Argos lui revenait moins souvent, car l'homme est fait ainsi que sa pensée est plus courte et son cœur moins fidèle que l'attachement d'un chien. Pourtant un jour chez Calypso comme il était désœuvré et que l'île de la déesse était giboyeuse il se prit à regretter Argos. Et ce regret fut si vif que, la nuit, dans les bras de la déesse, il rêva à haute voix et appela Argos, tandis que des pleurs descendaient dans sa barbe.

Alors la déesse l'ayant éveillé lui dit : « Ingrat, voilà que ta pensée est loin de moi et qu'elle va à ton chien. » Et comme le roi niait, elle ajouta : « Ah, éternel menteur, le sommeil t'a trahi. Crois-tu donc que je sois dupe de tes mensonges? D'ailleurs, tu serais mille fois plus fourbe que je verrais encore ta pensée dans le fond de ton cœur. Je suis bien malheureuse, » et Calypso regretta d'être immortelle.

* * *

Un jour pendant que les prétendants de Pénélope mangeaient et buvaient le bien d'Ulysse dans ses demeures, Eumée y vint accompagné d'un mendiant. Un chien gisait, délaissé, à moitié aveugle et perclus, sur l'amas de fumier de mulets et de bœufs qui était devant les portes. C'était Argos, couvert de vermine.

Et comme le mendiant et Eumée parlaient entre eux, le chien leva la tête et dressa les oreilles, et aussitôt dans le mendiant il reconnut Ulysse et remua la queue, mais il ne peut pas aller au-devant de son maître qui, l'ayant vu, essuya une larme en se cachant d'Eumée.

« Voici, dit le prudent Ulysse, une chose prodigieuse. Ce chien a un beau corps. Je ne sais si avec cette beauté il a été rapide à la course, ou si c'est un de ces chiens que les hommes nourrissent à leur table et que les rois élèvent à cause de leurs belles formes ».

Eumée répondit : « C'est le chien d'un homme mort au loin. S'il était encore par les formes et les qualités, tel qu'Ulysse le laissa en allant à Troie, tu admirerais sa rapidité de sa force. Maintenant les maux l'accablent. Son maître est mort loin de sa patrie et les servantes négligentes ne le soignent point. Les serviteurs, auxquels leurs maîtres ne commandent plus, ne veulent plus agir avec justice car Zeus tonnante ôte à l'homme la moitié de sa vertu, quand il le soumet à la servitude ».

Et le porcher dit encore : « Ce chien a été bien malheureux, les prétendants l'ont chassé à coups de pieds et de bâton de la demeure d'Ulysse qu'il ne reverra plus avant de mourir ».

Ayant ainsi parlé ils entrèrent dans la riche demeure pour se rendre au milieu des prétendants illustres. Et aussitôt le chien laissa retomber sa tête, lourdement, ses pattes se crispèrent, tout son corps se détendit et la noire mort saisit Argos comme il venait de revoir Ulysse après la vingtième année.

* * *

Tandis qu'Argos gisait là, quelqu'un vint fermer solidement les portes du palais et bientôt s'éleva dans la haute demeure un grand tumulte et la voix d'Ulysse tonna furieuse. Du dehors on entendait le retentisse-

ment de l'airain et de l'arc que le roi seul pouvait tendre et le sifflement des flèches et le râle des mourants. Des hommes se ruaient contre les portes closes tandis que le rire d'Ulysse s'élevait sinistre en présence de leurs vains efforts pour fuir la destinée. Puis le silence se fit et les portes s'ouvrirent et le divin fils de Laërte apparut terrible, traînant derrière lui le cadavre sanglant d'Antinoüs qu'il jeta sur le fumier. Alors il aperçut Argos mort et sa colère grandit encore et il cria : « Télémaque, Eumée et vous serviteurs traînez les prétendants dehors et jetez-les à la rue. C'est à leurs proches à leur donner la sépulture, s'ils le veulent. Sinon les vautours s'en chargeront. »

Et ayant ôté son manteau il en couvrit le cadavre d'Argos. Les serviteurs exécutèrent son ordre et Ulysse rentra dans sa demeure auprès de Pénélope retrouvée.

* * *

Quand Eôs, aux doigts rosés, née au matin, apparut, Ulysse se leva de son lit où il reposait à côté de Pénélope et ayant revêtu une riche tunique et jeté un manteau sur ses épaules il quitta la chambre nuptiale et appela Eumée. Tous deux sortirent du portique et Eumée ayant enveloppé le cadavre d'Argos dans le manteau qui le couvrait le chargea sur ses épaules, et ils descendirent vers la plaine.

Quand ils furent parvenus dans le verger du roi, derrière la porcherie, parmi les vignes et les oliviers, Eumée creusa une fosse profonde et y descendit le chien. Et ayant comblé le trou et tassé la terre protectrice, Ulysse prit une grosse pierre et la roula sur la

tombe pour en marquer l'emplacement et la soustraire aux profanations des chacals. Cette fois le roi pleura sans dissimuler ses larmes à son serviteur.

Et comme ils retournaient vers la ville le subtil Ulysse dit à Eumée : « Ne crois-tu pas, porcher, que là-bas au royaume silencieux d'Hadès nos ombres retrouveront les ombres des êtres que nous avons aimés et qui nous ont été fidèles ? »

Peut-être, répondit Eumée pensif.

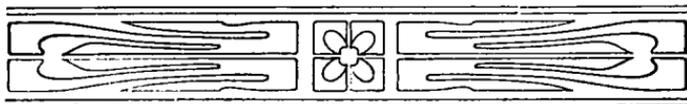
C'est le secret des dieux, dit Ulysse. Il m'est doux de penser qu'il en est ainsi et j'aurais une grande joie à t'y retrouver Eumée, toi et Argos.

M. DE WEERT.



COLLABORATIONS

ESTUDIANTINES



L'AFFAIRE CUMONT

La faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand a été cette année le théâtre d'événements profondément regrettables, en même temps que d'un intérêt universitaire tel qu'il importe de rappeler ici rapidement mais sincèrement tout d'abord le fond même de la question, ensuite les différentes phases de la lutte à laquelle tous les étudiants belges et toutes les personnes qui ont à cœur l'enseignement supérieur national, ne peuvent demeurer étrangers.

La cause profonde du débat, que nous allons exposer, n'est pas comme beaucoup de personnes l'ont cru, la nomination à une chaire universitaire en l'occurrence celle d'histoire romaine, mais bien la nature de l'acte, la conduite du ministre Descamps-David-Fischbach-Mallakor.

Cet homme, qui brilla par son talent d'écrivain, d'orateur, de poète autant que par son goût artistique distingué, joignait à une incapacité déconcertante — les Annales parlementaires en conservent un témoignage impérissable — une intransigeance digne en tous points des défenseurs les plus vaillants du gouvernement clérical.

Qu'importait, en effet, à cet homme génial et surhumain l'avis d'une vulgaire faculté, éclairée et — félicitons-nous en — placée au-dessus des basses intrigues et des compromissions politiques honteuses.

Que lui importait la conduite du regretté ministre M. De Trooz, qui avait su concilier les nécessités de l'enseignement universitaire de l'Etat avec les exigences des protégés gouvernementaux. Pour le Baron en effet, toute affaire, toute nomination ne fut jamais que matière à coup de parti. Se plier à l'avis d'une faculté compétente répugnait sans doute au grand ministre des Sciences et des arts, qui toujours se laissa dominer par cette vanité mesquine qui incite tout homme médiocre à faire fi des indications et des vœux des personnes d'une intelligence et d'un savoir supérieurs.

Certes dans la situation présente la faculté ne pouvait émettre un avis qui put *lier* le ministre. Elle n'avait pas qualité pour imposer un candidat au choix ministériel. C'est d'ailleurs ce qu'elle ne fit pas. Les professeurs se contentèrent de faire observer au ministre que la faculté était heureuse de compter dans ses rangs une personne, qui est tout désignée par ses travaux, par son enseignement pour remplacer sans retard M. De Ceuleneer, M. Franz Cumont(1). Aussi la faculté émit-elle unanimement le désir de voir M. Cumont chargé *ad interim* du cours d'histoire politique de Rome.

En effet, que l'on ne confonde pas, il ne s'agissait pas de *nommer un nouveau chargé* de cours. il fallait tout simplement déterminer qui prendrait sur lui le cours de M. De Ceuleneer en attendant que celui-ci fut guéri ou demandat l'éméritat.

1) Ann. parl. 1909-1910, mars, p. 831.

L'incident était de peu d'importance, mais dévoilait clairement jusqu'à quel point l'arbitraire ministériel à libre jeu dans l'administration de nos universités.

La réponse à l'avis de la faculté se fit attendre. Nous avons appris depuis que d'autres candidatures furent proposées, mais toutes écartées pour des motifs divers. Enfin, l'arrêté ministériel parut, décidant que M. Roersch, A., professeur ordinaire à la faculté, serait chargé du cours d'histoire romaine. Il ne nous incombe pas de rechercher quels furent, les motifs de cette décision. Raisons politiques, motifs scientifiques qu'importe. En tous cas, s'il est évident que M. Roersch avait plus de titres pour donner ces cours que tel ou tel autre professeur de flamand médiéval ou de philosophie moderne ou même de langue gothique, personne ne soutiendra cependant qu'il soit suffisant d'être très versé dans l'histoire de l'Humanisme belge, ou d'avoir étudié spécialement les secrétaires d'Erasmus pour être par le fait même capable, de donner un cours d'histoire romaine, tel que la *science moderne* l'exige.

Quoiqu'il en soit, il ne s'agit pas ici ni de la capacité de M. Roersch, estimé de tous les étudiants pour sa bonhomie et sa serviabilité, ni de venger un affront personnel à M. Cumont. Ce serait accorder trop d'importance au ministre qui s'en est rendu coupable, et diminuer la dignité du débat qui nous occupe.

Le but des organisateurs de la protestation contre l'acte ministériel était d'ailleurs tout autre.

Ils savaient parfaitement que si M. Cumont avait donné sa démission, il ne l'avait pas fait par vanité, ni parce qu'on lui refusait un honneur, qu'il aurait pu

s'estimer dû. M. Cumont l'a dit d'ailleurs et redit souvent, il n'a agi que par *principe*, et pour sauvegarder les droits et l'honneur d'un corps savant tel que notre faculté de philosophie et lettres. (Leçon du mardi 16 et conférence du Cercle Littéraire des F. L. le 18 février 1910.) Sa conduite n'était pas une basse manœuvre politique, elle ne visait pas à fournir à l'opposition un argument contre le ministre Descamps, ni à susciter un nouvel incident parlementaire. M. Cumont a agi, tout le monde doit le reconnaître aujourd'hui, comme tout homme soucieux du renom de notre Alma Mater et de l'avenir de notre enseignement supérieur national aurait agi.

Au nom de tous les étudiants libéraux gantois, nous lui exprimons ici publiquement toute notre reconnaissance et notre sincère admiration.

* * *

La démission de M. Cumont (13 fév. 1910), digne réponse à l'arrêté ministériel, ouvrit le débat sur la législation universitaire belge. Il s'agissait de le conduire, et de l'exploiter au plus grand profit de l'indépendance de notre enseignement supérieur et d'éviter qu'il ne devienne un fait divers stupide et ridicule comme l'incident Guesché, il y a quelque temps. Il fallait à tout prix tenir les appétits politiques à l'écart d'un fait qui peut devenir un précédent unique et dont la solution ne peut qu'amener ou les garanties universitaires comme elles existent dans tous les autres pays, même en Russie, ou livrer, pieds et poings liés, l'éducation de la jeunesse belge à l'arbitraire des parvenus politiques.

Disons-le immédiatement, l'agitation estudiantine a

réussi, la lutte ne fut pas placée sur le terrain politique étroit, mais garda toujours la dignité d'un débat administratif, purement académique. Et avant de passer outre, rendons hommage à l'esprit large et tolérant des feuilles et des hommes politiques libéraux. Abandonnant généreusement l'occasion de lancer un article violent et sûr de succès, ils suivirent l'impulsion des étudiants gantois (1) et laissèrent aux feuilles catholiques la belle tâche de défendre, les prérogatives du pouvoir central dans l'administration des universités.

* * *

C'est à la petite Société Académique d'histoire que revient tout l'honneur de cette belle œuvre. Sa direction énergique et prudente sauva de la souillure des commentaires désobligeants, le geste désintéressé de notre professeur. Société neutre, indépendante, préoccupée de recherches scientifiques, elle jouissait et jouit encore de la protection de la faculté de philosophie TOUTE ENTIÈRE. M. Roersch, comme M. Cumont, lui témoignèrent fréquemment la plus franche sympathie (2). Il était donc impossible de voir dans son intervention une tendance politique, ou l'expression d'une antipathie quelconque. L'objet principal de tous ses efforts fut, sans contredit, de garder M. Cumont à notre Université, d'obtenir des garanties pour la nomination des professeurs en général.

Aussi lorsque le mardi 15 février quelques admira-

(1) Lettre à la Flandre Libérale du 18 février 1910.

(2) Le jeudi 3 fév. M. Roersch y donnait une causerie intitulée « Autour d'Erasmus ».

teurs de M. Cumont, émus de l'*affront* fait tant au professeur qu'à la faculté, lancèrent des affiches et distribuèrent des tracts faisant appel aux étudiants et aux bourgeois de la ville de Gand, n'hésita-t-elle pas à se joindre à un mouvement qui demandait « l'appui de tous sans distinction de parti, ni d'opinion ». Elle fit plus : pour assurer la bonne réussite de la campagne qui s'ouvrait, elle prit sur elle tout ce qui éta it dû à l'initiative de quelques camarades(1), et proclama à nouveau dans un 2^d manifeste, l'absence de toute considération politique. Elle voulait avant tout prouver son attachement à M. Cumont et défendre les intérêts de notre Université gantoise(2). Aussi désireuse de faire connaître l'objet exact du débat et la direction qu'elle voulait lui donner, la S. A. H. (Société Académique d'Histoire) convoquait tous ceux qui s'intéressaient à la question, à la séance extraordinaire du jeudi 17 fév., à la maison des Notaires.

Sans tarder et afin de s'assurer le concours de tous et de pouvoir garantir la plus stricte neutralité, le Comité de la S. A. H.(3) se mit courageusement à l'œuvre. Reçu à la Maison des Etudiants Libéraux, à la séance du mercredi 16 fév., il obtint après un court échange de vues entre le président de la Gé. A. Gom-

(1) La Société académique fit coller une bande sur la signature primitive : « Les Etudiants » et supprima la convocation des Etudiants avec insignes et drapeaux. Ceci pour assurer la neutralité et le calme.

(2) Manifeste modifié publié dans la *Flandre Libérale* du 16 fév.

(3) Comité : H. W. De Ren, président, étudiant hollandais, Vermast, V.. secrétaire et J. Pirenne, trésorier pour l'année 1909-1910.

bault et le secrétaire de la S. A. H. un vote de neutralité(1). Les Etudiants libéraux ne prendraient pas part, *en corps*, à la manifestation, mais l'Assemblée engageait vivement tous ses membres à se rendre à cette réunion pour soutenir individuellement la tâche entreprise par la S. A. H.

Reçu également par la Comité de la Générale Catholique, le Comité de la S. A. H., se heurta au refus catégorique de réunir une assemblée plénière. Après une longue discussion conduite par les Camarades Begerem et Wyseur, président et vice-président de ce cercle, la S. A. H. obtint que la Générale catholique ne prendrait aucune attitude, dans la lutte. La Générale catholique estimait qu'il fallait restreindre le mouvement à la faculté intéressée et ne pas mêler à cette dispute les étudiants des autres facultés(2).

Toutefois, si les étudiants catholiques comprenaient le but de la campagne, et ne désapprouvaient pas ils se refusaient d'autre part à participer officiellement à une manifestation dirigée, par ricochet, contre le ministre Descamps, sans doute, mais aussi et surtout contre le gouvernement. La discipline du parti les empêchait d'agir, ils promirent donc de rester absolument étrangers au mouvement, et de laisser aux membres la liberté la plus complète. Le Comité s'abstiendrait de toute pression et laisserait à la conscience des étudiants de décider, s'il était de

(1) Paru dans la *Flandre Libérale* du jeudi 19 fév.

(2) La mesure était prudente. La faculté de philosophie est en majorité catholique quant aux étudiants ainsi que celle de Droit, laquelle pouvait au besoin de l'avis des catholiques, être entraînée dans le mouvement.

leur devoir de prendre part à notre manifestation. C'était la neutralité, mais aussi l'inertie. Enfin ! c'était mieux que l'hostilité, dont au début on avait menacé le mouvement.

* * *

Nombreuse fut l'affluence des étudiants à la réunion du Jeudi 17 Novembre 1910, à la Maison des Notaires. L'animation était grande, une sourde fureur grondait partout, un bruit considérable remplissait la salle. De temps à autre une voix s'élevait, un poing tombait sur une table, faisant résonner les verres. Sans cesse des camarades en casquette (1) venaient augmenter l'assemblée tumultueuse. Malheureusement peu de figures étrangères ! Ce sont partout les faces ouvertes et franches des amis libéraux qui apparaissent sous les visières plates et les longues pennes. L'autre parti n'a guère donné, et encore s'il y a quelques catholiques, il ne sont guère bon teint. Ceux que nous vîmes voter, n'étaient guère des affiliés du Cercle Catholique du Poel. Le contraire aurait dû nous étonner. Car, sauf quelques *espions*, les membres de la générale catholique, fidèles aumot d'ordre de leur grand Manitou, s'étaient abstenus. Quelques uns d'entre eux firent même du zèle en arrêtant ceux qu'une velléité d'esprit de justice aurait pu conduire à la séance.

Quand donc pourront nous avoir confiance dans les défenseurs de la *Vérité* (!) et ajouter foi à leurs paroles ?

Quoiqu'il en soit, 235 étudiants écoutèrent avec

(1) La feuille de chou est le couvre chef neutre.

beaucoup de calme et d'attention l'exposé clair, précis et circonstancié du Camarade Alb. Vlamynck, le plus ancien élève de M. Cumont dans la génération estudiantine actuelle. L'orateur dit clairement que l'acte du ministre est légal. Mais ajouta-t-il immédiatement, dire légal n'est pas dire juste. Le ministre a exécuté la loi du 15 juillet 1849 portant le règlement organique des Universités, c'est entendu! Mais que vaut cette loi? Et dire qu'elle est de 1849, n'est ce pas tout dire? Faite au lendemain de journées pleines d'inquiétude, quand la Belgique vit passer au dessus d'elle la rafale révolutionnaire, ne devait-elle être inspirée de l'esprit centralisateur, pas soumettre nos universités à la surveillance, à la tutelle d'un pouvoir central dont l'attitude énergique sauva le pays? Mais aujourd'hui, la décentralisation est devenue un principe fondamental du droit administratif belge et ce règlement jure avec l'esprit général de nos lois qui accordent une vaste autonomie aux grands corps administratifs.

C'est donc contre cette loi qu'il fallait diriger les efforts des étudiants. Car c'est elle qui fut la cause de cet incident, en donnant à un ministre autocrate l'occasion de faire le coup de parti, dont il se rendit coupable. C'est elle qu'il faut modifier, et bien dans les sens qu'indique le discours rectoral de notre tant aimé et si distingué professeur M. Paul Thomas, (1) discours que tout étudiant belge devrait lire et étudier, et qui montre clairement l'importance, l'opportunité du mouvement réformateur que les étudiants gantois ont pu entreprendre, grâce à la persévérance, au désintéresse-

(1) Discours rectoral 1906

ment du professeur Fr. Cumont. L'exposé de thèse de notre ancien recteur et la lecture de longs extraits de son discours furent longuement applaudis et firent comprendre aux assistants qu'ils n'étaient pas venus pour crier « à bas la Calotte » mais pour émettre leur avis sur une question d'un intérêt primordial pour notre Université. Aussi procéda-t-on avec calme et dignité à l'élection du bureau mixte(1) qui serait chargé de rédiger et d'envoyer une pétition au roi ainsi que de recueillir les signatures des étudiants gantois(2). En huit jours, à peu près, la pétition au roi était munie de 556 signatures(3). Plus de la moitié des étudiants de Gand avaient adhéré. C'était un succès immense! Aussi la juste récompense de tant d'efforts ne pouvait se faire attendre et le samedi 26 février le Comité de la S. A. H. recevait la réponse suivante, émanée du Cabinet du Roi et signée du ministre de la cour, le Baron Bayens.

Palais de Bruxelles.

ce 26 février, 1910.

MESSIEURS,

Le Roi a reçu la requête que vous Lui avez adressée sous la date du 25 de ce mois, par laquelle vous exprimez l'espoir que « l'Université de Gand ne sera pas

(1) Composition du Comité: VLAMYNCK, président, DE REN, VERMAST, PIRENNE, (comité de la S. A. H.) MAGNIEL, (sciences), VAN DUYSE, (médecine), WOLTERS, (droit), VALCKE, (commerce), TIBERGHEN, (Ponts et chaussées).

(2) La pétition au Roi et l'ordre du jour, publiés dans la Flandre Libérale 19 fév. 1910.

(3) Flandre Libérale du 1^r mars 1910,

« privée de l'illustration que lui donne et des services
« que peut lui rendre un professeur tel que M. Franz
Cumont. »

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que, d'après les ordres de Sa Majesté, j'ai transmis votre requête à Monsieur le Ministre des Sciences et des Arts, en la recommandant spécialement à son bienveillant examen.

Veillez agréer, Messieurs, l'assurance de ma considération très distinguée,

Le Ministre de la Maison du Roi,
(Signé) B^{on} BEYENS.

A Messieurs les Etudiants de l'Université de Gand.

Grande fut le joie que provoqua cette missive, émues les actions de grâce rendues au Souverain qui si généreusement prêtait son appui aux revendications étudiantines! Et si jusqu'à ce jour, les étudiants cléricaux avaient pu, le sourire aux livres, mépriser l'ardeur des camarades du bureau neutre, la lettre du Roi, en les frappant de stupeur, les empêchait de prétendre désormais que l'agitation était purement politique.

Cette lettre, couronnement heureux du dévouement des étudiants mit fin à leur intervention. Ils avaient indiqué la marche à suivre. Le Souverain en écoutant leur appel avait élevé définitivement le débat au dessus de la politique et en avait consacré la dignité. Avant de terminer le récit de cette première phase, il nous faut faire une triste observation. N'est-il pas regrettable que M. Roersch, ne soit pas resté fidèle à sa première façon de voir? Alors qu'il lui eut été facile de se retrancher derrière sa participation au vote de la faculté, et si beau

de se solidariser avec ses collègues, il accepta le cours qu'il devait à l'arbitraire du Baron Descamps, adhérant ainsi publiquement à un état de choses, qu'il n'avait pas hésité à blâmer quelques jours auparavant. Ses lettres à la *Meuse* et à la *Flandre Libérale* ne sauraient justifier cette volte-face étonnante.

* * *

Comme il fallait s'y attendre, le débat fut porté devant la Chambre. L'opposition ne pouvait s'abstenir de demander une explication au ministre, surtout que de toutes parts les Chambres avaient été sollicitées par des vœux et des ordres du jour (1). Messieurs les députés Mechelynck, de Gand (libéral) et Vandervelde, de Bruxelles (socialiste) se chargèrent de l'interpellation.

Le ministre répondit en noyant comme toujours ses idées dans un flot de phrases vides et pompeuses. Il fit cependant valoir au cours des débats, trois arguments que nous renseignerons à titre de curiosité. *Ab uno disce onmes*. Nous nous abstiendrons de les réfuter.

Premier argument : Si le ministre n'a pas nommé M. Cumont c'est uniquement pour rappeler à l'ordre une faculté qui avait osé porter atteinte à la loi. « La faculté a commis un excès de pouvoir... C'eut été créer un précédent inconciliable avec nos institutions universitaires... J'aurais concouru à violer la loi, à contrecarrer la volonté de cette Chambre... Je ne pouvais

(1) Le Congrès des Etudiants à Bruxelles sur proposition Gombault, les Etudiants de Liège. *Flandre Libérale*, 26 fév. 1910.

accepter une atteinte aussi caractérisée à la loi... Il fallait venger la majesté outragée de la loi »(1).

Telle est l'éternel argument de son Excellence. Or, que dit la loi ? « Le roi nomme les professeurs après avoir pris l'avis des facultés. »

Jugez donc par vous-mêmes qu'elle était l'ampleur de cet outrage fait à la majesté de la loi !

D'ailleurs pour punir les « insurgés » que fit notre cher ministre ? Il s'abstint de nommer le seul qui n'était pas révolutionnaire, et désigna M. A. Roersch qui, le téméraire, avait participé au complot.

C'est logique ! C'est épatant ! C'est inimaginable ! (M. Monville),

Deuxième argument.

Dans son rapport du 9 déc. 1909 la faculté disait (2).

Il n'y a qu'une voix parmi nous pour reconnaître que M. Cumont est à même de reprendre sur le champ, avec l'autorité que lui donnent sa compétence incontestable et sa haute réputation scientifique, le cours délaissé par M. De Ceuleneer ; grâce à cette circonstance la faculté à l'unanimité se décide à émettre un avis favorable.

Qu'en conclut notre ministre ?

« Si cette circonstance (la nécessité de remplacer au plus vite M. De Ceuleneer) n'avait pas existé, la faculté n'aurait pas émis d'avis favorable (3). »

L'objection est spécieuse.

Raisonnons donc : M. Cumont aurait été nommé si

(1) Annales parlementaires 1909-1910, pages 834-841 passim.

(2) Annales parlementaires, 1909-1910, p. 831.

(3) Id. p. 834.

cette circonstance avait réellement existé, et la faculté n'aurait pas du être punie. Mais que devient, dès lors, le premier argument ?

Or, dit le ministre, cette nécessité de nommer M. Cumont n'est qu'illusoire. Il y a encore un autre professeur capable de remplacer au pied levé, M. De Ceuleneere : M. Roersch (qui, notons le en passant, présente beaucoup plus de garanties d'orthodoxie que M. Cumont) (1).

Troisième argument. Et celui-ci est vraiment admirable.

M. Hymans faisant ressortir les grandes qualités de M. Cumont, énumérait rapidement les titres scientifiques et les places qu'occupe ce savant. Imperturbable le ministre insinua :

« C'est peut-être une raison pour ne pas multiplier indéfiniment les cumuls professionnels (2) ».

Admirons le « *peut-être* » et avouons franchement que M. Descamps est un grand malin et que peu de gens, seraient capables, d'inventer une pareille réplique et d'oser la dire ! Il faut ma foi ! avoir une conception *congolaise* du fonctionnarisme pour être en état d'enfanter de pareilles objections.

Ce fut une pitoyable défaite (3) et en toute sincérité

(1) M. Cumont se permet d'écrire sur le paganisme et de rechercher historiquement l'origine des dogmes du christianisme. M. Roersch est un historien de l'umanisme belge, fait donc de la politique historique et collabore régulièrement au *Musée Belge*, et à la *Revue générale*, organe protégé par M. Woeste.

(2) Ann. parl. 1909-1910, p. 835.

(3) P. Hymans. Ann. parl. 1909-1910, p. 836.

M. Mechelynck put conclure l'interpellation par ces mots :

« *Le ministre ne répond rien* ».

* * *

Malheureusement, si le ministre n'a rien répondu, il n'a rien fait non plus. Et alors que nous écrivons déjà 15 novembre, la situation de M. Cumont n'est pas encore réglée.

Au contraire, les rapports de M. Cumont et du ministre sont devenus encore plus difficiles. La situation est devenue insoutenable.

En effet, le 9 nov. 1910, les professeurs de philosophie et lettres nommèrent M. Cumont, doyen de leur faculté(1), obligeant de la sorte le ministre des Sciences et des arts à passer par le canal de M. Cumont, fonctionnaire démissionnaire, pour traiter avec les autres professeurs.

La tension ne saurait être plus grande, la solution plus imminente.

D'ailleurs, il est grand temps que cette comédie finisse. Car aujourd'hui c'est un devoir national de terminer cette affaire dans le plus bref délai possible. Nous disons *national* car tout le monde universitaire européen connaît et est indigné de l'acte ministériel. La Revue de l'Instruction publique, très connue à l'étranger, et surtout M. Langlois dans la Revue Historique de Paris ont flétri la conduite du ministre des Sciences et des arts(2).

(1) *Fl. Lib.*, 10 nov. 1910.

(2) Revue Historique, T. II, 1910.

L'honneur de la Belgique exige donc que le peuple belge tout entier se solidarise avec les vaillants étudiants et les défenseurs des intérêts académiques, pour exiger du successeur du Baron Descamps-David, la solution la seule rationnelle, la seule admissible :

1^o Accorder les garanties pour la nomination des professeurs, par une loi nouvelle.

2^o Rendre à l'Université de Gand, un professeur qui l'honore et dont les étudiants réclament avec insistance et dignité les savantes leçons.

C. D. P.

A propos de l'affaire Cumont

Pour ceux qui aiment la statistique et pour servir d'édification à M. Woeste, qui n'admet pas que de M. Cumont et de M. Roersch, seul M. Cumont puisse être qualifié de « spécialiste en histoire romaine(1) ».

* * *

Contributions (2) à l'histoire antique, périodes grecque et romaine.

M. Cumont.

M. Roersch.

1901

1. *Rapport à M. le Ministre de l'Intérieur sur une mission archéologique en Asie mineure.*

2. *Un serment de fidélité à l'Empereur Auguste* (Revue d'Etudes grecques, Paris).

3. *Le Pontarque et l'Archier-cus Pontou.* (ibidem, Paris).

4. *A propos du Vase de Herstal* (Ann. soc. d'archéologie de Bruxelles, T. XIV).

5. *Le Taurobole et le Culte de Bellone.* (Rev. d'hist. et de Littérat. religieuse, Paris).

1. *Bulletin d'épigraphie grecque*, 4^e article (en collaboration avec M. Francotte et Sencie). (Musée Belge).

(1) cf. Annales parlementaires. 1909-1910 page 841.

(2) Nous citons d'après les Relevés des publications faites par les membres du personnel universitaire, imprimés à la suite des discours rectoraux, et publiés par l'Université de Gand. Nous omettons les simples comptes-rendus critiques ou analytiques.

6. *Notice sur un attis funéraire découvert à Vervoz.* (Bull. Institut archéol. Liégeois, T. XXIX).

7. *Le Zeus stratiotes de Mithridate.* (Rev. de l'hist. des religions, Paris).

1902

1. *Les mystères de Mithra,* 2^e éd., Bruxelles, (189 pp.).

2. *Notes sur deux fragments épiques relatifs aux guerres de Dioclétien.* (Rev. des Etudes anciennes IV, Bordeaux).

3. *Deux inscriptions grecques de Smyrne.* (Ann. soc. d'archéol. de Bruxelles).

4. *Note sur une statuette de Mars Uttor.* (Ibidem).

5. *Une dédicace à Jupiter Dolichenus.*

6. *πατρο βουλοι*

7. *Ubi ferrum nascitur.* (Rev. de philologie, Paris).

8. *Le dieu Orotalt d'Hérodote* (Rev. archéologique).

1. *L'industrie dans la Grèce ancienne.* (Revue générale, 1 fév. 1902).

2. *Bulletin d'épigraphie grecque,* 5^e article. (Musée belge, VI, nos 2-3, en collaboration).

1903

1. *Les Mystères de Mithra,* traduction allemande par Gehrich (Leipzig), anglaise par Mac Cormack (Chicago)

2. *Une formule grecque de renonciation au Judaïsme.* (Wiener Studiën XXIV).

1. *Les fouilles de Knosos.* (Rev. générale, sept. 1903).

3. *La conversion des Juifs byzantins au IX^e siècle.* (Rev. de l'Instruction publique, Bruxelles).

4. *La galatée maritime de Ptolémée* (Rev. des Études grecques, Paris).

5. *La date et le lieu de naissance d'Euthymios Zigabenos.* (Byzantinische Zeitschrift, Leipzig).

6. *La polémique de l'Ambrosiaster contre les païens* (Rev. d'hist. et de littérature religieuses, VIII, Paris).

7. *La date où vivait l'astrologue Julien de Laodicée* (Bull. Acad. royale de Belgique en collaboration avec M. Stroobant).

8. *Une statuette de Bendis.* (Revue archéologique, Paris).

9. *Gladiateurs et acteurs dans le Pont.* (Festschrift für Otto Hirschfeld, Berlin).

1904

1. *Collection Raoul Waroqué. Antiquités égyptiennes, grecques et romaines,* (Bruxelles.)

2. *Le Dieu celtique Medros.* (Revue celtique, Paris.)

3. *Un nouveau livre de liturgie païenne.* (Rev. de l'Instruction publique, Bruxelles).

1. *L'asklépeion de Cos.* (Bull. Musée Belge, n° 3.)

4. *Reliquiae Taurinenses.*
(Bull. Acad. royale de Belgique, Bruxelles).

5. *Pourquoi le latin fut la seule langue liturgique de l'Occident.* (Mélanges Frédéricq, Bruxelles).

1905

1. *Une parabole attribuée à St-Hippolyte de Rome.* (Rev. de l'instruction publique, Bruxelles). 1. *Les fouilles de Troie.* (Bull. Musée Belge, n°1.)

2. *Le gouvernement de Cappadoce sous les Flaviens.* (Ibidem).

3. *Musée du cinquantenaire. Antiquités orientales, grecques et romaines.* (En collaboration). Bruxelles.

4. *Une inscription gréco-araméenne d'Asie mineure.* (Acad. des Inscriptions de Paris).

5. *Deux nouveaux milliaires du Pont.* (Ibidem).

6. *Nouvelles inscriptions du Pont.* (Rev. des Etudes grecques, Paris).

7. *Note du culte d'Anaitis.* (Rev. archéologique. Paris).

8. *Le Persée d'Amisos.* (Ibidem.).

1906

1. *Les religions orientales dans le paganisme romain.* Paris, 1 vol.

2. *Studia Pontica. II. Voyage d'exploration dans le Pont et la petite Arménie.* Bruxelles, 1 vol.

3. *Les mystères de Sabagius et le Judaïsme.* (Acad. des Inscriptions, Paris).

4. *Jupiter summus exsuperantissimus.* (Archiv für Religionswissenschaft, Leipzig).

5. *Sarius dans le Testament des Martyrs de Sébaste.* (Analecta Bollandiana, Bruxelles).

6. *Guide du Musée du Cinquantenaire* (en collaboration Bruxelles).

1907

1. *Note de Mythologie manichéenne* (Rev. d'hist. et de littérature religieuses, Paris).

2. *Essai d'interprétation de la Stèle d'Ouchak.* (Rev. Etudes anciennes, Bordeaux).

3. *Inscriptions latines des armées de l'Euphrate.* (Bull. Acad. royale de Belgique, Bruxelles).

4. *Monuments syriens* (Acad. des Inscriptions de Paris).

5. *Pièce de Bronze, ornée d'un buste de Minerve.* (Annales Soc. d'Archéol. de Bruxelles).

1. *Le port de Délos* (27 pag.) dans : *Les ports et leur fonction économique*, Bruxelles.

1908

1. *Recherches sur le Manichéisme I. La cosmogonie manichéenne d'après Theodore-Bar-Khoni.* Bruxelles, 1 vol.

2. *La religion et la philosophie en Grèce.* (Journal des Savants, Paris).

3. *Le tombeau de St-Dasius de Durostomne.* (Anal. Bollandiana, T. XXVII, Bruxelles).

4. *Une inscription manichéenne de Salone.* (Rev. d'hist. ecclésiastique IX, Louvain).

5. *Tête de marbre du IX^e siècle offerte par les Amis des musées.* (Bull. des Musées royaux, 2^e série I, Bruxelles).

6. *Poignées en bronze décorées des bustes de Cybèle et d'Attis.* (Annales Soc. d'archéologie de Bruxelles, T. XXII).

1909

1. *Les religions orientales dans le paganisme romain,* 1 vol. 2^e édit.

2. *La théologie scolaire du paganisme romain.* (Mémoire des savants étrangers à l'académie des inscriptions, t. XII, Paris).

3. *Le mysticisme astral dans l'antiquité.* (Bull. Acad. royale de Belgique).

1. *Le port de Pouzzoles dans l'Antiquité* (dans : Les ports et leur fonction économique, 19 pages).

4. *Coll. Raoul Warocqué.*
. III. *Antiquités égyptiennes, grecques et romaines.* Bruxelles.

5. *La plus ancienne géographie astrologique.* (Klio. Leipzig).

6. *Adamas, génie manichéen.*
(Mélanges Louis Haret, Paris).

7. *Comment les Grecs conquirent les tables lunaires des Chaldéens.* (Mélanges de Vogüé, Paris).

8. *Fragments de « Colonnes du géant » trouvés en Belgique.*
(Fédération archéologique, Liège).

M. Woeste dit :

$$7+8+9+5+8+6+5+6+8 = 1+2+1+1 \div 1+1+1$$

et nous disons : $62 > 9$.

La preuve que M. Woeste demandait est fournie plus qu'abondamment. (1)

C. D. P.

(1) M. Cumont collabore en outre à 4 grands recueils historiques :

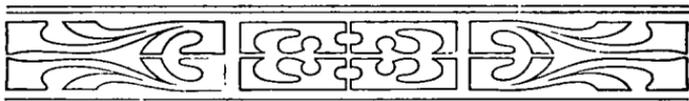
a) Real encyclopädie de Pauly Wissowe (chaque année).

b) Dictionnaire des antiquités de Darenberg et Saglio (id.)

c) Catalogus Codicum astrologorum graecorum : entre autres Codices Romani, Italici, Vindebonenses, Mediolanenses, parus dans les tomes III, IV, V, VI, VII.

d) Dictionary of religions de Hastings.

(1) Annales parlementaires à l'endroit cité.



NOTRE DEVOIR POLITIQUE

Les années d'Université, tout le monde est d'accord sur ce point, doivent servir, non seulement à préparer l'étudiant à la carrière à laquelle il se destine, elles doivent encore, surtout même, en faire un homme. C'est à l'Université que chacun de nous doit acquérir cette culture intellectuelle, qui le distinguera par la suite; c'est là qu'il doit élaborer, en partie du moins, les principes qui régiront sa conduite ultérieure, et domineront sa vie entière.

Le manifeste que, lors de la rentrée, la Société Générale des Etudiants Libéraux de Gand adressait aux nouveaux venus, contenait entre autres, cette phrase : « Camarades, en entrant à l'Université, un « devoir nouveau et impérieux vous incombe : c'est « celui de penser ».

Et par « penser », il est naturel que l'on entendait vous former des opinions politiques et philosophiques.

C'est ce qu'en Belgique, trop de jeunes gens négligent de faire. Englobés fort tôt dans l'un ou l'autre parti, la plupart ne se préoccupent jamais de raison-

ner les principes qu'ils ont adoptés. Ils deviennent fanatiques, et ne comprennent pas qu'en agissant ainsi, leur conviction est moins solide, leur action moins efficace que s'ils avaient soumis leurs idées à un contrôle sérieux.

Aussi, est-ce pour nous un devoir, que de méditer fortement l'idéal libéral que nous avons choisi.

La situation a changé, depuis cette sinistre époque que le libéralisme a vécu il y a quelque quinze ans. Alors, il semblait que la jeunesse désertait à tout jamais le drapeau bleu, qu'incapable de comprendre une politique logique, elle se jetterait désormais aux extrêmes. Le manque d'éléments jeunes, était un symptôme inquiétant de la décadence du libéralisme. Il effrayait, à juste, titre tous ceux qui songeaient à l'avenir.

Aujourd'hui, les idées de liberté ont reconquis la nouvelle génération, et chaque année, ils sont plus nombreux, ceux qui viennent mettre leurs juvéniles ardeurs au service de la plus belle des causes.

Pour ce qui est du nombre, nous n'avons plus à nous plaindre, mais nos forces peuvent grandir si, la réflexion et l'étude du passé viennent s'ajouter à l'enthousiasme qui nous anime.

Pour beaucoup de gens, le libéralisme consiste dans les quelques réformes inscrites à notre programme : pour eux, être libéral, cela signifie vouloir le suffrage universel pur et simple, l'enseignement laïque et obligatoire, les pensions de vieillesse, la diminution du service militaire, ne pas être « partageux » et haïr le cléricalisme.

Avouons le, c'est là une conception bien mesquine, bien terre à terre.

Tout au plus, peut-elle contenter la masse, peu cultivée, incapable de discuter des principes, de comprendre des théories abstraites.

Elle ne peut nous satisfaire, nous étudiants, qui formont dans la jeunesse une élite, qui devons nous élever au-dessus du niveau moyen, et donner l'exemple à ceux que la fortune n'a pas favorisée autant que nous.

Notre libéralisme doit être plus éclairé, plus vaste et plus beau.

Les différents points de notre programme, ne doivent nous apparaître que comme les manifestations momentanées et passagères d'une idée directrice unique.

Une fois les difficultés présentes résolues, le libéralisme n'en subsistera pas moins, il embrassera d'autres domaines, entamera la solution de problèmes nouveaux. Il changera d'après les événements, mais son essence restera la même.

C'est ce qui explique l'universalité de notre doctrine. C'est parce que le libéralisme est, comme le disait Monsieur Paul Hymans, « une aspiration incompréhensible de l'âme humaine » que nous le retrouvons à toutes les époques, dans tous les pays. Depuis que l'humanité existe, l'idée de liberté hante les esprits : à de certains moments de barbarie ou de recul, la notion a pu s'affaiblir, jamais elle n'a disparu. Pendant des siècles, les forces réactionnaires l'ont poursuivie, l'Eglise a cherché à l'écraser, les Césars ont voulu la briser sous leurs bottes, toujours elle est réapparue, plus rayonnante qu'avant, répandant ses bienfaits sur un nombre plus considérable d'individus.

Liberté, tel doit donc être le premier mot de notre devise.

Mais quels ne sont pas les dangers d'une telle doctrine mal comprise ! Combien, ne voient dans la liberté que le droit d'agir selon leurs caprices, de se laisser guider par leurs passions, combien se servent de ce mot pour accabler leurs semblables et persécuter les faibles !

Là n'est pas la liberté, telle que nous l'entendons : celle que nous appelons de tous nos vœux n'est que le droit de faire son devoir.

De même, la démocratie que nous préconisons, n'est pas le régime démagogique prêché par d'autres. On ne pourrait assez le répéter, nulle organisation politique n'exige des individus une règle de conduite aussi sévère, une morale aussi haute, une force de caractère aussi constante.

Ici encore, étudiants de l'Université, nous devons donner l'exemple de la dignité au reste de la jeunesse belge. C'est en prouvant, par notre façon d'agir, notre supériorité intellectuelle, que nous réaliserons l'éducation des masses.

C'est à ce dernier point que doivent tendre nos efforts, car il ne suffit pas d'avoir la démocratie dans les lois, il la faut dans les mœurs.

Qu'est-ce que le suffrage universel, par exemple, si ce n'est le plus grand des périls, lorsque le peuple est resté sans éducation, lorsque, incapable de choisir judicieusement les mesures qu'on lui propose, il se laisse entraîner par des meneurs. Que notre fougue, cette flamme divine, notre plus bel apanage, ne pâlisse pas, mais qu'en gardant notre fraîcheur de sentiments, nous accumulions des connaissances nombreuses et approfondies.

Nous ignorons trop l'histoire de notre parti, et c'est

à juste titre qu'on a reproché l'oubli dans lequel nous laissons les hommes, qui ont honoré le libéralisme. En étudiant leur vie, en nous pénétrant des méthodes qu'ils ont employées, en nous assimilant leurs principes et leur idéal, nous ne ferons que payer une dette que nous avons contractée. Les Frère, les Rogier, les Bara, ont ceint le libéralisme d'une auréole qui manque au cléricanisme comme au socialisme.

L'étude de l'histoire du pays inspire, dit-on, l'amour du sol natal, seuls ceux qui connaissent les souffrances des aïeux, chérissent bien la patrie. La même chose est vraie pour l'histoire politique. En tournant de temps à autre nos regards vers ce prodigieux passé libéral, le respect de nos idées grandira dans nos cœurs.

Notre culte deviendra plus éclairé, nous serons à même de défendre nos convictions avec plus de force, nous comprendrons peu à peu, la vraie philosophie du libéralisme.

Que de plaintes n'entend-on pas sur l'abaissement de la politique actuelle! Combien ne constatent pas avec regret que les caractères n'ont plus leur noblesse d'antan, que la vulgarisation du droit de suffrage a abaissé la mentalité politique. La faute n'en est bien souvent qu'à eux-mêmes.

Du jour où l'on a généralisé les droits politiques, la classe bourgeoise s'est, en grande partie, désintéressée des problèmes qui auparavant, retenaient son attention.

Aujourd'hui, rares sont ceux, dans les hautes classes de la société, qui ont des aspirations et des connaissances politiques plus élevées, que celles de la masse.

Joignez à cet état de choses lamentable, le fait que

tant d'autres affectent de négliger la politique. Ils croiraient se diminuer en étudiant les mêmes questions que l'ouvrier, ils ne voient que le vilain côté des compétitions électorales, et ne songent pas un instant, que de ces conflits, de ces haines, de ces discussions, sortira peut-être le progrès.

S'ils agissaient autrement, par leur intelligence, leur culture, leur distinction, ils pourraient exercer une influence féconde sur les classes inférieures. Ils se plaignent de ce que les ouvriers ne les suivent pas toujours, et ne font rien pour atteindre ce but.

Dans l'antiquité, la vie publique absorbait la majeure partie du temps des citoyens. Combien aujourd'hui y pensent seulement ! Tout entier à « leurs affaires », ils ne voient pas qu'ils négligent leur devoir, et qu'au-dessus de l'intérêt individuel, il y a quelque chose, l'intérêt commun.

Tout ceci, est une raison de plus, pour nous pousser à avoir des conceptions politiques en relation avec le rang que nous occupons.

Enfin, n'oublions pas, que le libéralisme est le parti tolérant par excellence.

On sait le rôle bienfaisant que les Universités allemandes ont joué dans la formation et l'unification de l'Empire.

Eh bien ! chez nous aussi, l'Université d'Etat peut avoir des résultats excellents et inattendus.

C'est sur les bancs d'une Université comme celle de Gand, que des jeunes gens, jusqu'alors demeurés nettement séparés, entrent pour la première fois en relation les uns avec les autres.

Presque toujours auparavant, catholiques, libéraux

et socialistes avaient fréquenté des écoles différentes et avaient été loins d'entendre des paroles de conciliation.

A l'Université, les voilà assis côte à côte assistant aux mêmes leçons.

Il est à souhaiter que des rapports se créent entre eux, qu'ils apprennent à se connaître, qu'ils discutent amicalement leurs opinions.

Pas tous ensemble, car alors l'esprit de coterie reprendrait le dessus, des disputes naîtraient, et l'antagonisme deviendrait plus irréductible qu'auparavant.

Ces incursions intellectuelles bien dirigées, feront perdre aux uns comme aux autres une intransigeance ridicule. Des idées se renforceront, d'autres au contraire iront se motifant, en tous cas des présomptions viendront à disparaître.

Trop souvent en Belgique, les luttes politiques effacent toute estime mutuelle, et les adversaires en viennent à se considérer avec haine et mépris. Dans l'intérêt même du pays, cette situation doit changer. C'est un péril pour la nation que l'esprit de parti toujours aveugle.

L'on peut être courtois sans être faible. Une telle manière d'agir ne peut d'ailleurs que nous être utile à nous libéraux puisqu'elle nous permettra de répandre nos idées, de les faire adopter parfois, par des jeunes gens dont l'éducation avait faussé l'intelligence.

Etudiants, grande est notre tâche! Nos efforts ne seront pas vains. En travaillant à notre perfectionnement moral, en étudiant l'histoire parlementaire de notre pays, nous contribuerons, pour une modeste part, aux progrès du libéralisme.

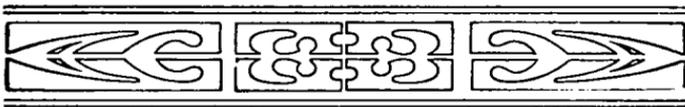
De jour en jour, la masse revient à nous, les talents

abondent dans nos rangs, derrière nous un passé sans égal nous incite à bien faire.

Que notre jeunesse estudiantine nombreuse se prépare vaillamment au rôle qu'elle doit remplir, qu'elle ne perde pas de vue sa mission sociale, et l'avenir, rayonnant d'une gloire intense et magnifique s'ouvrira plein de promesses pour le libéralisme.

HENRY VAN LEYNSEELE.





UNE FEMME...

CONTE INÉDIT

Aux camarades libéraux
fraternellement.

Au toast faisant allusion à un prompt mariage, Lionel avait répondu d'un haussement d'épaules tandis qu'en ses yeux passait une lueur mauvaise d'atroce souffrance et de rancune. Chacun s'était tu, saisi de tristesse à la pensée que cette réunion marquait la fin d'une jeunesse; l'heure était venue des confidences et des souvenirs, une âpre mélancolie enveloppant toute chose s'exhalait des volutes de fumée bleuâtre de nos cigarettes : le dîner de thèse de Lionel s'achevait, sans ivresse, sans femme...

« Toutes les mêmes : des gueuses! Souvent nos regards s'étaient rencontrés et sans doute parce qu'en ses prunelles sombres rayonnait la luisante flamme du désir, que tout en elle parlait de ce bonheur où j'espérais trouver l'unique vérité, l'amour était entré en moi : je l'aimais follement de toute la force des illusions de mon cœur. Bien vite, pour davantage encore m'agui-

cher — les hommes sont pervers — elle me confia avec la phrase bête qu'elles ont toutes, ses angoisses de « femme honnête », sa situation désespérée si son mari apprenait... puis, elle vint frapper à ma porte.

Cela durait depuis un mois. A chacune de ses visites ce m'était un éblouissement nouveau, il me semblait qu'avec elle pénétrait dans ma chambre tout le bonheur, tout le soleil de la vie. J'étais heureux ainsi que devait l'être le premier homme lorsqu'écartant sa blonde chevelure Eve lui révéla sa beauté. Comme inassouvie elle était câline, je l'adorais.

Un jour, — cette minute est à jamais gravée dans ma mémoire — de ses léores que j'avais baisées avec tant de confiante ferveur, elle me signifia cruellement n'être venue à moi que poussée par la volonté de réaliser le rêve de sa vie qu'elle ne pouvait espérer de son mari : avoir un enfant. Certaine du résultat de son expérience, la rupture de nos relations s'imposait !

Stupéfait, ayant devant les yeux la vision trop nette d'une pouliche menée frémissante au haras, je la laissai partir sans même lui jeter l'injure qui m'étranglait, mais aussi sans qu'elle ait pu voir mes larmes, mon désespoir affreux.

Une seule fois, — par ce clair matin de juillet où les examinateurs s'étonnèrent de devoir m'ajourner — je l'ai revue. Indifférente, elle passa près de moi. A côté d'elle, dans une voiturette blanche, un frais bambin riait au ciel bleu...

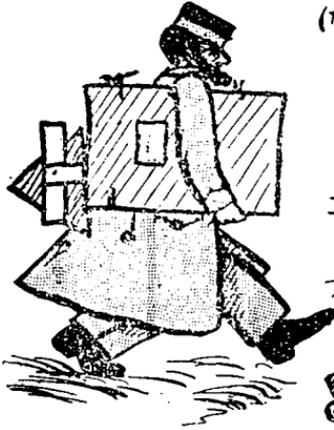
Toutes les mêmes, vous dis-je : des gueuses ! »

Devant le restaurant, sur le trottoir, une pierreuse raccolait.

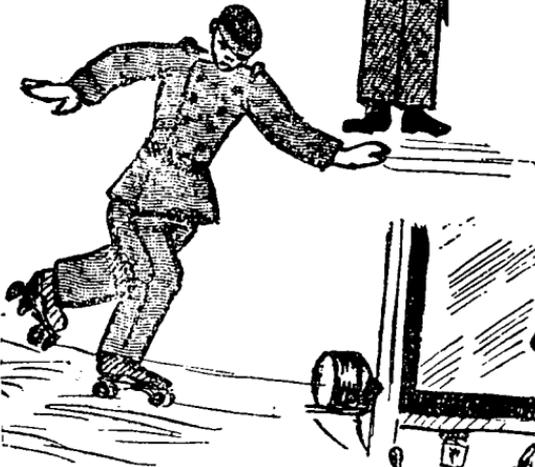
ALBERT MAY.

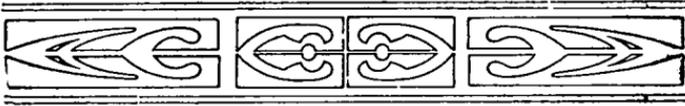
(Université de Lille.)

NOS UNIVERSITAIRES (TYPES VUS)



$$\left(\frac{x + \sin x + 9}{y}\right)^2 = 1$$
$$\left(\cos \frac{x+a}{y} - (c)\right)$$





Autour de la Compagnie Universitaire

Vous avez tous rencontré dans vos promenades pas mal de soldats ; vous les avez regardé avec l'indifférence qui caractérise généralement le bourgeois indolent, dont l'esprit d'investigation ne va pas plus loin que le fond de la soupière où il veut découvrir « encore une fricadelle ». Mais nous étudiants, qui savons dédaigner les joies gastronomiques, qui avons appris à donner un point de départ, des moyens, un but au plus simple des événements, qui avons l'attention continuellement en éveil, qui ressentons une impression spéciale chaque fois que nous voyons quelque chose, nous sommes tout d'abord animés d'un sentiment de mâle fierté en pensant que nous avons fait, feront, ou aurions pu faire partie de ces corps d'élite, appelés à défendre éventuellement notre patrie, et dont on se sert abusivement pour éteindre des incendies ou promener dans des processions.

Je vois là un bon Monsieur qui feuillette cette almanach, opiner du bonnet en lisant le mot « abusivement » il approuve ; mais sait-il pourquoi les soldats

remplacent la police. Assurément non. Eh bien, Monsieur, c'est parce que la police se repose en attendant le moment de fêtes estudiantines. Alors vous pourrez voir dans toutes les rues, un, deux, trois étudiants rentrant tranquillement chez eux, escortés par cinq « Flics » sabre au clair et revolver au poing; ne voyez là aucun mal d'ailleurs, ces déploiements de forces policières ne sont que des mesures préventives; les étudiants eux, osent tout, même crier en rue quand il fait déjà noir.

Vous comprenez que de tels méfaits méritent de voir mobiliser le ban et l'arrière ban de notre police urbaine; vous comprenez encore qu'après d'aussi périlleuses expéditions elle doit jouir d'un repos bien mérité. Et ceci vous fera comprendre (je le suppose au moins) pourquoi les soldats éteignent des incendies, et marchent dans les processions.

Mais ceux-là ne sont que des soldats ordinaires, nous n'avons pas à nous en occuper; ils passent mélancoliquement dans les rues, essuyent du pan de leur capote aux glaces des magasins, se mouchent dans leurs gants, et entrent furtivement dans le petit cabaret louche, où l'odeur de cuisine, mêlé à celle de la bière et du mauvais tabac fait régner une atmosphère lourde et puante.

Parmi ce grand nombre d'hommes de guerre, aux allures de bêtes de somme craignant le fouet, il se meut un groupe que l'on appelle « compagnie universitaire, au sein de laquelle nous distinguons un plus petit groupe celui des intellectuels, de ceux qui sont auréolés de science.

Vous distinguez encore; demandez-vous. Sans

doute; car de nos jours, les compagnies universitaires ne comprennent pas seulement des étudiants; tout y est représenté : depuis les classes frœbel jusque et y compris l'université, on passe par toute la gamme des écoles, sans omettre ni le conservatoire, ni les académies (avec ou sans saint).

Il ne faudrait pas faire cette distinction : me direz-vous; et vous invoquerez le principe : A l'armée, il n'y a pas de différence; tous sont égaux! Soit, je veux bien l'admettre, mais avec cette petite restriction que l'un y fait tout, et l'autre rien.

A cette catégorie, appartiennent les membres de la compagnie universitaire.

* * *

Avez-vous déjà vu le dimanche matin ces bons gardes civiques qui s'exercent tant bien que mal à manier le plus maladroitement possible un fusil rouillé, vieux modèle? Si oui, vous aurez une vague idée de ce que font nos étudiants soldats, aux heures où la patrie les appelle pour exécuter de secs commandements ou écouter la prose pittoresque de leurs instructeurs.

Cela se passe d'habitude dans le coin le plus reculé d'une arrière-cour, loin des regards moqueurs des compagnons d'armes et à l'abri des critiques sévères des vieux sous-officiers aux multiples chevrons.

Mais ne croyez pas que ce soit là le seul motif; il y en a un autre; et il est le principal, tant pour les chefs que pour les subordonnés : béatement assis sous un hangar, où les courants d'air font rouler de petits papiers et des brindilles de paille, ils inventent toutes

sortes de réclamations, en mettant à profit les précieux conseils d'un caporal qui attend avec impatience la fin de l'exercice pour vider le petit verre qu'il aura gagné. Et cependant de généreux camarades, relevés de temps à temps surveillent les deux couloirs donnant accès dans la cour, pour crier « Il est là » quand paraîtra au loin la silhouette martiale de l'officier. Et c'est alors un désordre indescriptible ; chacun se précipite sur son fusil, ou, quand il se trouve trop loin, sur celui d'un autre. A peine les rangs sont-ils formés, — ô combien parfaitement — le commandant paraît ! Et le gradé commande : « Garde.... vô!... Portez.... Arm'!... et il présente la troupe à son chef.

— « Eh bien, sergent, comment vont-ils ?

— « Bien, mon commandant!... Reposez.... Arm'!... et on entend autant de coups secs qu'il y a de fusils.

Le lieutenant trouve que ça ne va pas trop bien ; et l'instructeur ne comprend pas « pourquoi ça ne va pas maintenant, alors que tantôt ça allait si bien ! » Aussi fait-il recommencer le mouvement pour bien faire voir que ce n'était qu'une erreur. Mais hélas, tout va de mal en pis. Enfin, après'être torturé l'esprit pendant quelque temps, il découvre que — « ça ne va pas, parceque leurs mains sont froid, mon commandant ! »

Et le commandant feint de croire, et fait exécuter un mouvement marchant.

Le sergent se gratte l'oreille, et pense. Puis enfin : Garde... Vô!... à droite... alignement!... (et pour expliquer : « rangez-vous le long du trottoir ! »)

Alors commence une longue et labourieuse théorie ; car on va exécuter en marchant une conversion à droite, mouvement dans lequel il faut de la précision, e

l'attention de chacun doit converger vers le même point : le pivot.

Aux soldats ordinaires, on indique la direction qu'ils ont à donner à leur esprit ; mais comment exiger cela d'universitaires, dont l'intelligence, tirillée dans tous les sens par la diversité des cours qu'ils suivent, chevauche impétueusement à travers les ateliers de modes et de couture, les champs de foire, les Kermesses de campagne et les bals du dimanche soir ? (car pour être soldats, ils n'en restent pas moins étudiants !)

Le malheureux gradé donc, après de longs flots d'éloquence continue : — « Le numéro un fera alors un quart de tour à droite, égal à la moitié du front de l'étendue, et servira ainsi de pivot. Au commandement de « Marche » tout le monde se porte en avant, faisant le premier pas aussi grand que les autres, et exécutant une ligne droite, en regardant de temps en temps son voisin de gauche, et en ne cessant pas d'observer à droite l'homme pivot ! »

Des savants, qui ont assisté à des exercices de ce genre, s'étonnèrent un jour de ne jamais avoir vu sortir des rangs de célèbres orateurs :

Ecoutez, lecteurs. et jugez ; et si votre indignation le permet, vous trouverez tout naturel, que jamais notre armée n'ait produit des Cicéron, ni même des Démocsthènes.

Car tout à coup, l'officier, distrait jusqu'ici par les amours d'un pierrot avec une toute jeune pierrette, se retourna et dit : « Cessez donc de dire des bêtises, sergent, et faites exécuter le mouvement ! »

Devant ce coup droit, porté à sa faconde, le sergent devient cramoyssi, puis pâle, et prenant l'attitude noble

que certains artistes attribuent au génie méconnu crie d'une voix tonitruante : « Marche! »

Je suis incapable de vous décrire la débandade qui suivit; ce fut une immense bousculade; et pendant longtemps les échos éveillés répétèrent les grincements du gravier écrasé et le cliquetis des fusils s'entre-choquant!

La sanction ne se fit pas attendre: le lendemain, au rapport du commandant, l'instructeur demandait une punition pour le camarade... pardon, pour le « soldat « B***, qui, malgré les explications les plus claires et « précises, n'avait pas exécuté convenablement un « quart de tour à droite, égal à la moitié du front de « l'étendue, et avait, par sa coupable stupidité jeté le « trouble et le désordre dans les rangs, pour montrer « aux autres soldats qu'une attention soutenue est « indispensable pendant l'exercice ».

* * *

« Je vais encore vous montrer l'arrangement de votre cassette, et puis la théorie sera finie ».

Et le bon vieux sergent énumérait les vêtements, dans l'ordre qu'ils devaient occuper dans la cassette, en commençant par le dessous!

Et il ajouta : « Surtout ne vous confondez pas entre votre pantalon de toile et votre pantalon de drap; car le commandant est très sévère sur les cassettes, et si elle n'est pas en ordre, vous sauterez sur votre permission de dimanche. — Maintenant vous pouvez aller... ah oui, attendez... Halte!... Personne n'est sorti? Voici le rôle de garde : six hommes de police; douze

hommes de prison. — Dans les rangs à midi et demi, et propre, vous savez, c'est le commandant X*** qui est de semaine et il n'aime pas les universitaires! »

Puis il lut les noms, et chacun put disposer.

.....
Dès midi, les hommes de garde sont présents. Ils s'admirent mutuellement; jamais ils n'ont été si propres; par-ci et par-là il y a bien un peu de poussière ou un bouton qui manque, mais qui donc ici-bas, et surtout à la caserne, peut atteindre la perfection?

Le sergent arrive pour passer l'inspection. — « Personne n'a une cigarette pour moi? Une allumette... merci ».

Et après un coup d'œil. — Vous êtes de nouveau propres, vous savez; ça va être beau, tantôt!

Dans la cour, le clairon vient de sonner le rassemblement.

Le sous-officier conduit les hommes par les longs corridors, et les grands escaliers de fer.

Les voici dans la cour, devant le commandant X*** le terrible!

Tremblez soldats, tremblez, en pensant à votre destinée!

— « Vous êtes sale, soldat! Inscrivez, adjudant ».

Il passe au second: — « Vous êtes mal boutonné, soldat; du premier au quinze, on se boutonne à droite; et du quinze au premier à gauche; — Inscrivez, adjudant ».

Puis vient le troisième: — « Enlevez votre sac, et ouvrez le, soldat ».

Le malheureux obéit le plus lentement possible, car naturellement, son sac n'est pas paqueté! Le comman-

dant s'agite; dépêchez-vous, soldat; plus vite que ça! Enfin le sac est ouvert. Horreur! l'officier bondit, écume, rugit; l'adjudant fait ce qu'il peut pour ne pas rire; le soldat est anéanti!

Le commandant se calme, et compte du bout de son sabre : un, deux, trois.... jusque seize; « Inscrivez adjudant : ce sac, au lieu de contenir les effets d'ordonnance, renferme seize tartines, trois pommes, deux bouteilles de bière et une pipe ! »

Tous furent renseignés !

Ce fut un véritable soulagement, quand retentit le signal du départ :

La « Prison » se rendit à la maison centrale pénitentiaire; la « Police » alla occuper le corps de garde de la caserne, et relever les camarades fatigués et impatientes.

On est loin d'être tranquille, à la « police ». L'adjudant veut-il du tabac et des feuilles pour cigarettes, il demande un homme de garde; un paysan veut-il voir son « feu » sans pouvoir donner d'autre indication que son nom, c'est encore un homme de garde qui doit parcourir les chambrées pour le découvrir, et il faut nettoyer le corps de garde; et il faut du charbon; et de l'huile dans la lampe; et tant d'autres choses.

Beaucoup de lecteurs souriront, et pourraient désirer voir nos universitaires à l'œuvre : ce désir peut être satisfait, tous les samedis depuis une heure; la représentation est gratuite et publique... — « Entrez voir, Messieurs, Dames, nos soldats-étudiants dressés en liberté! Spectacle unique et réjouissant! »

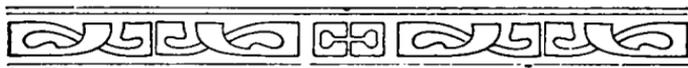
La garde à la prison est très recherchée; elle est d'une tranquillité, d'une monotonie..... Certains ont

essayé d'y importer de petits divertissements; notre camarade caporal a voulu y tirer un chat, mais il tira à côté, évidemment; on y a cassé des vitres, mais en vain; il y fait encore toujours d'une tranquillité, d'une monotonie... désespérantes. De temps en temps une cloche glapit un signal; deux prisonniers passent; leurs pas lourds retentissent lugubrement dans l'étroit chemin de ronde; le gardien qui les suit agite ses clefs, pour prévenir la sentinelle; une porte tourne sur ses gonds en gémissant, et se referme avec un bruit mat.

Dans l'immense géôle tous dorment; parfois on entend une bayonette grincer contre la muraille, et l'appel à voix basse des soldats, qui se passent le mot d'ordre... nos universitaires veillent au bien public.

LE PETIT CAPORAL.





HOLLANDE

*Hollande, avec ses grands moulins au bord de l'eau,
Ses petites maisons et ses sombres bateaux !*

*Hollande, avec ses ports sous d'ouateuses nues,
Ses ports où le poisson, le goudron et l'eau puent !*

*Hollande, avec ses hauts beffrois, ses carillons,
Ses fraîches rues, ses fleuves chargés de glaçons !*

*Hollande, Hollande, avec ses grèves nostalgiques,
Et ses îles, et ses brouillards mélancoliques.*

L'ÉTÉ

*L'été est bleu, l'été est d'or,
L'été est vert, l'été est rouge,
L'été est un grand lys qui dort
Et sur lequel des ombres bougent.*

*L'été est brillant comme un paon.
L'été charrie un riche sang.*

*L'été tend des arbres superbes,
L'été lie de pesantes gerbes.*

*L'été gonfle une herbe opulente
Et des fruits à la chair ardente.*

*L'été est parsemé de fleurs,
De fleurs de toutes les couleurs.*

*L'été a des soirs exlatiques
Et de blonds matins angéliques.*

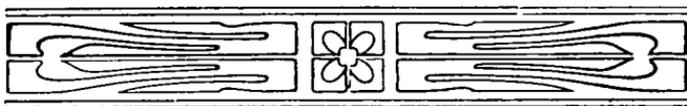
*L'été a des midis torrides
Et des nuits étoilées splendides.*

*L'été est bleu, l'été est d'or,
L'été est vert, l'été est rouge,
L'été est un grand lys qui dort
Et sur lequel des ombres bougent.*

SANDREDORE.



**GALERIE DES
CÉLÉBRITÉS
ESTUDIANTINES**



GAND

SIGNALEMENTS !!

La mère commune prie le comité de l'Almanach d'insérer leur signalement, afin de faciliter la recherche des camarades suivants qui lui seraient un précieux concours pour mettre en ordre son grand livre. Le ratelier, chef d'œuvre d'orfèvrerie africaine, de l'ex-serveuse (négresse) constituera la prime pour l'heureux mortel qui ramènera les camarades en question.

I. — MAURICE DUBOIS, dit « Chantecler » ou le poète capillaire de la Générale.

Chevelure : Samsonienne.

Nez : tranchant.

Oreilles : appétissantes (assaisonnées au persil nature).

Yeux : mélange de la douceur du séraphin avec la mélancolie du Calillaud frit.

Timbre de voix : poule faisane pondant son premier œuf.

Ongles : combattant de Bruges.

Endroits particulièrement fréquentés : le chemin le plus direct entre la Mère et Lafritte (aller et retour).

Dernières nouvelles : Le poète 1) a pondu depuis sa

disparition 30 nouvelles strophes sur St Nicolas, trop intelligentes pour enfants et trop insipides pour adultes ;

2) se lance dans les sports, est goalkeeper de l'Exelsior Prottersclub de Bruges ;

3) promet de payer du champagne au Bristol à Bruges, le jour où « Chantecler » sera estimé à sa juste valeur.

II. — Le Domino à travers les âges ou PAUL LOUIS JULIEN DESMURS, dit le Jeune Pied.

Air intelligent.

Regard vicieux (quelque chose de cochon dans les yeux : cela plait aux femmes!).

Petteur et rotteur devant l'Éternel.

Barbe rasée comme celle d'un forçat.

Manières élégantes, gestes nobles et généreux.

Infatigable au repos et à la bonne nourriture.

Passe ses examens avec grande distinction, mais a dû changer de latitude par ordre du médecin.

Fait des études de maître-coq au détriment de celui du Bruxellesville.

N'a pas séduit la vieille Verbrugghe (avec sa belle jambe et ses goîtres hideux).

A failli organiser dans les salons de l'avenue des Arts, une soirée dansante avec le Satyre et le grand artiste Feront

Que son âme chimique repose en paix

Maurice Hannecart dit « Pacha »,

EX-PRÉSIDENT A LA GÉNÉRALE,
PRÉSIDENT DES « COLONIES SCOLAIRES »

Pacha l'héritier mâle de sa dynastie naquit à Souvret



Pacha

Hainaut. Tout gros, tout dodu le petit colosse pesait en naissant huit kilogrammes et quelques centigrammes....

Tantae molis erat Pachanam condere gentem !...

A l'âge de quatre ans des instincts d'autorité se révélèrent en lui; et si maman s'était délecté à voir son bébé toujours riant et bavant, papa avait à présent sa revanche et pouvait bien augurer de la virilité de son fils. Ce gamain lançait à tout propos ses foudres contre les servantes et domestiques voir même contre sa bonne et fit marcher à merveille le service de la maison paternelle !

Quantum mutatus ab illo !!

Pacha fit ses débuts scolaires à l'école communale de Souvret où il fut fort respecté tant par ses maîtres que par ces condisciples, étant donnés l'ampleur de ses formes et son caractère autoritaire. Quant aux études, les débuts furent plutôt faibles; le jeune écolier au lieu de se rendre à l'évidence que B, A font BA autant que B, U, BU, montrait des dispositions étonnantes pour l'art cynégitique en même temps qu'un goût non dissimulé pour le sac d'orge fabriqué par son papa

Quand le maître d'école eut épuisé tout son savoir, le jeune prodige fut expédié à Bruxelles au collège St-Louis. Il y mena à bien des solides études psychologiques sur les mœurs de l'établissement et en sortit parfait anti-callotin. C'est avec cette belle qualité qu'il entra à l'Université de Liège où dans le monde étudiantin il acquit une rapide renommée, grâce à sa bonhomie et à sa capacité libatoire. Après un mois il n'y eut pas une seule promeneuse du carré qui ne saluait d'un air de vieille connaissance le gros Pacha.

Il acquit bien des lauriers (non académiques) à Liège; et armé de ses titres de grand argentier du Hainaut, grosse-caisse à l'Harmonie, commissaire aux Libéraux, Pacha amena majestueusement sa grosse.... pense à Gand et entra à la générale prenant un air Libérateur !!

Ne riez pas camarades, je vous prie; Pacha le prenait au sérieux. D'ailleurs voyez. Il succède à la présidence de Gombault avec une élégance rare.... et... et... quatre mois

après Pacha donne sa démission motivant l'incurie de son comité et rase barbe et moustaches en signe de deuil.

Je ne veux pas passer ici en revue sa gestion de président ce serait trop long. Je dirai seulement qu'il est un dévoué aux colonies et un travailleur. Quant à sa vie privée, voilà un grave problème, et je n'ose presque'y toucher,. . c'est très épineux et j'ai peur de raconter des bourdes.

Ce qui est certain. c'est que Pacha aime beaucoup le Théâtre et qu'en conséquence il sait estimer les acteurs et surtout les actrices à leur juste valeur. Il est encore un messager d'amour très serviable. T'as un rendez-vous et t'es empêché? C'est bien simple : tu dis à Pacha d'aller à ta place chaperonner ta légitime et lui présenter tes excuses. Et en parfait copain il fera la commission se rendant agréable à toi.... et à elle.

Disons pour sa réputation à Souvret qu'à part cela, Pacha devient vraiment sérieux. Il commande son demi avec importance, en regardant fixement devant lui à travers ses lorgnons d'un air très occupé. Il bloque, c'est certain puisqu'on ne le voit presque jamais ; il n'est jamais des vadrouilles, en un mot il devient bourgeois et passera son examen en juillet.

Autres pronostics: Marié à trente ans, bourgemestre à trente cinq, la goutte à trente huit, apoplexie foudroyante à septante quatre, décoré à septante cinq, six enfants, cent dix kilos, cent mille livres de rente.

KIEKE.

Marcel Freyman

INGÉNIEUR MÉCANICIEN

ELÈVE-INGÉNIEUR ELECTRICIEN

PUNCHISTE

EX-BIBLIOTHÉCAIRE DE LA GÉNÉRALE

A l'Athénée on ne le connaissait que de vue. Deux propriétés étaient inhérentes à cet être :

1^o Durant l'année, à l'heure de la récréation, il arpentait,



Van Hoorde

Freyman

De Mynck

solitaire, le long corridor. L'accès en était défendu, mais peut-être notre individu trouvait-il le spectacle impressionnant de voir s'étendre devant lui une file interminable de paletots, unique ornement de l'endroit.

2° A la fin de l'année il revenait de la distribution des prix, chargé comme la langue d'un constipé.

En rhétorique, il eut la médaille. Il paraît que cette pièce de métal vaut 11,50 fr. Eh! dire qu'il faut travailler de longs mois pour obtenir cet ustensile de mauvais goût!(1)

Nous voilà arrivés en août 1906. Marcel est à la veille de son entrée à l'école des Arts et Manufactures. Chaque soir, il promène rue de Flandre, son costume bleu, ses petits joues roses, (pures encore...), son pince-nez et sa science, en compagnie de l'ancien Ledewijn. C'est à une de ces promenades, que nous fîmes la connaissance de ce camarade, qui devait devenir plus tard l'inséparable copain de toutes nos vadrouilles, de toutes nos excursions.

Aie! nous attrapons mal aux cheveux : il nous faut parler de la première année d'Université de l'ami Freyman. Vingt-six tonneaux, cent promenades de familles, (et autant de figures d'acajou) et des buses par tas pour tous les escholiers, évidemment à l'exception de Marcel, qui prit dès lors l'excellente habitude de passer en juillet avec distinction, ce qui est fort rare pour un étudiant qui ne rate pas une des multiples festivités de notre turbulente vie universitaire.

Après quelques mois, les tapageuses guindailles furent remplacées par de mémorables ballades en bateau à voile sur le canal de Terneuzen. Quand nous partons en excursion Marcel vient toujours en retard. Nous sommes au train à l'heure fixée, l'ingénieur n'y est pas.

Aussi faudra-t-il qu'il se résigne à avaler les célèbres pillules contre les retards du docteur A. Vortman.

Un jour cependant, le 28 août 1910, il arriva à temps. Mais Marcel est distrait : il se trompa de train et alla déposer avec conviction son centre de gravité sur les banquettes de l'Express d'Audenaerde. N'oublions pas de

(1) Les auteurs de cette « poire » n'ont pas eu la médaille.

dire que le copain devait prendre le « rapide » de la compagnie Gand-Terneuzen, qui se distingue entre mille par l'allure 1830 de ses wagons.

Comme Marcel est toujours de parole, nous sommes certains qu'il viendra nous rejoindre.

Vers midi, loin, le long du canal, se dessine sur le macadam tout blanc un type promenant à côté de lui une bicyclette. C'est Marcel, (Le lecteur aura l'obligeance de lui demander quels sont les avantages de marcher à côté d'un vélo, plutôt que de se mettre dessus).

Bien vite nous sommes sous voiles, mais à peine partis, l'électro s'écrie : « J'ai faim ! » et suivant son désir, nous nous mettons à l'ancre et nous commençons l'épreuve gastronomique, qui ne finira que lorsqu'il sera grand temps de ramener la salle à manger flottante au port d'attache. Voilà comment Marcel comprend le Yachting.

Au banquet de Bruges, lors des dernières fêtes de la Maison il bouffa comme un cochon.... que disons nous, comme un évêque ! Encore un tout petit morceau, dit-il timidement au garçon, qui lui servait pour la quatrième fois la dinde farçie de joyeuse mémoire ; et le tout petit morceaux consistait en une cuisse et deux ailes. Le gougeat famélique n'en fit que quelques bouchées.

A part les gueultons, ce qui l'intéresse hautement, c'est une bonne pipe. Rien des courses fines dans les temples aux noms anglais : Picadilly, Select, Henley, Whorthington... La visite aux cousines ne l'émeut pas, elle l'ennuie plutôt. Un soir que nous courrions les ruelles, nous le trainions comme un cheval mort. Marcel voulait peut-être avoir l'ennuie communicatif, déclara avant de pénétrer dans la turne : « Je vous promets que je ne dirai pas un mot ! » Déclaration inutile, car il n'a jamais ouvert la bouche dans pareil établissement.

Jadis, vis à vis du sexe chaud, le jeune Freyman était en hypnothisme. Un jour il déclara même qu'il avait des dispo-

sitions pour devenir moine. N'allez pas croire qu'il gagnerait le paradis à ce jeu là. Oh non ! il ne vit pas comme vécut St-Simon dans une crasse continuelle, qui le fit mourir en odeur de sainteté, et comme St Bernard, il ne se jetterait pas à l'eau pour fuir les appas d'une fille d'Eve.

Depuis qu'il est ingénieur il a ajouté une cinquième étoile d'or à sa casquette. Elle est plus brillante que les autres. C'est Vénus. On dit qu'il a trouvé le moyen d'arriver à cette planète.....

Pour finir, disons que Marcel est un jeune homme consciencieux, très « calé » disent les étudiants, très « savant » disent... les autres. Et c'est un excellent garçon, si vous ne comprenez pas un problème, adressez-vous à lui, il vous l'expliquera sur le champ. Grâce à la lucidité de son esprit.

L. et L.

Léon De Muynck dit “ Léontche „

BIBLIOTHÉCAIRE DE LA GÉNÉRALE

PUNCHISTE

COMMISSAIRE DES COLONIES SCOLAIRES

Quiconque a connu suffisamment l'ami Léon, a dû constater le changement appréciable de son caractère et de ses habitudes pendant ses années d'université ; mais, chose remarquable, en même temps que s'opérait sous son crâne l'évolution de son moral, un autre phénomène, non moins important, se produisait à l'extérieur : une grande partie de ses cheveux déserta son occiput, tandis qu'une autre se mit à blanchir avec obstination. Sans vouloir entraîner mes lecteurs à des considérations psycho-physiologiques sur le système pileux de mon personnage, je ne

puis m'empêcher de faire remarquer l'étonnante relation existant entre ces deux faits, au point d'y trouver, dans l'étude de sa vie d'étudiant, un point de repère très commode.

Les deux premières années, le jeune Léon se présente à nous sous la forme d'un jeune homme élancé et robuste, les yeux rieurs, les joues rouges, la lèvre supérieure garnie d'une forêt de poils de 9 mm., toute la physionomie empreinte de franchise et de bonne humeur. Il cachait alors, sous une feuille de chou, de couleur indéfinissable, une ample chevelure noire.

Cette époque est la plus mouvementée de son existence. Membre assidu de la Générale et des autres cercles d'étudiants, on le voyait à toutes les séances, à tous les tonneaux, à tous les bals, apportant partout et sa franche gaieté et son entrain communicatif.

A peine les proffs lui eurent-ils inculqué que l'hydrogène est un élément et que la pesanteur est une force, qu'il éprouva le besoin, avec six de ses copains, de fonder le joyeux cercle des Noctambules. Cette institution avait pour but scientifique de rechercher les applications pratiques du cathétomètre, pendant le calme suggestif de la nuit. Léon contribua puissamment aux travaux de ce cercle, grâce à son esprit scientifique, esprit dont il prouva plus d'une fois la profondeur aux tonneaux de la Générale : « *in vino veritas* ». Je ne citerai pour témoin que la démonstration péremptoire de la stabilité d'une porte d'écluse qu'il servit au camarade Deroover, ahuri devant tant de connaissances en mécanique.

En ce temps là, Léon excellait en l'organisation d'excursions à la campagne. Ces expéditions se faisaient toujours à la tombée de la nuit, en hiver, à la faible clarté d'une lanterne vénitienne. Des sentiers boueux, connus seulement des indigènes de l'endroit, menaient toute la bande en quelque guinguette ignorée, où l'on se mettait en

devoir de dévorer un excellent hochepot, et d'apprécier l'Audenaerde, la vieille triple, les élixirs, et d'autres ingrédients de ce goût. Il est inutile de dire que les retours de ces promenades étaient toujours aussi bruyants que mouvementés.

Le dimanche, jour essentiellement insipide, Léon changeait son genre de vie : on pouvait voir notre homme, coiffé d'un vulgaire chapeau bourgeois, se diriger du côté de la porte St Liévin, puis, on ne le voyait plus ni dans les cafés, ni dans les rues, ni en d'autres endroits publics.

Mais à côté de ces heures joyeuses, ses intimes lui concurrençaient des moments d'ennui, quelquefois même de découragement : c'était alors le Léon abattu pour un rien, découragé pour une futilité. Pendant toute une soirée il distillait son ennui, rebelle à tout raisonnement calme et logique.

Telles furent les deux premières années d'étudiant du camarade De Muynck. C'est ici que se produit le phénomène que j'ai rappelé plus haut. Quelle fut la cause de ce changement ? Je ne saurais le dire, toujours est-il que nous vîmes avec étonnement la toison de notre ami s'argenter de façon fort indiscreète, et lui donner un air de bon père de famille, soucieux de femme et enfants.

Cette situation réagit sur ses habitudes. Léon ne sort plus qu'en chapeau, sa feuille de chou est reléguée définitivement parmi ses antiquités, et ce n'est plus qu'aux grandes occasions qu'il arbore une visière droite fort décente. Aux bals, on ne le voit plus comme jadis gigoter dans la salle : revêtu du tablier des punchistes, il prépare la douce liqueur pour les nouvelles générations, dont la turbulence n'est plus de son âge.

Léon apprécie maintenant les plaisirs calmes, ce qu'il estime le plus, ce sont les bonnes petites excursions en bateau à voile, où l'on ait une véritable vie de bohème, où l'on se lève quand on n'est plus fatigué et où l'on dine quand on a faim,.... quelquefois à l'heure du matin.

En même temps, on ne lui connaît plus tant ces ennuis passagers, et peu justifiés, son état d'âme reste plus calme, plus uniforme.

Mais il est trois choses que ni le temps, ni l'état de son cuir chevelu ne pourront modifier. Ce sont, d'abord sa soif continue, qui lui fait apprécier sincèrement la Pilsen et la Munich, ensuite un penchant extraordinaire pour son lit, meuble qu'il trouve d'ailleurs une des plus belles inventions qu'ait enfantées l'intelligence humaine, et enfin son aversion pour les pièces de théâtre à thème lugubre. Ainsi, dernièrement aux fêtes de la littéraire, lors de la représentation du « Chemineau » nous le croyions assoupi dans un coin de la loge, lorsqu'il nous interpella, tout désespéré, un programme à la main :

« Mais malheureux, s'écria-t-il, il y a cinq actes ».

Et nous le vîmes sortir sans attendre notre réponse, fermant la porte de la loge avec fracas, sans le moindre égard pour le pauvre François qui se mourrait en scène.

M.

Lucien Van Hoorde

EX-BIBLIOTHÉCAIRE DE LA GÉNÉRALE

Si par hasard vous rencontrez, le soir, un individu ganté de frais, le monocle à l'œil, le crâne recouvert d'une feuille de chou, et mangeant avec appétit les produits oléagineux d'une friture ambulante, n'hésitez point : ce personnage ne peut être que le citoyen Lucien Van Hoorde.

Tel que vous le voyez, il s'en revient de quelque séance à la Générale, ou à la Médecine (société qui, à son avis, est par essence supérieure à toute autre), et déambule à travers les artères solitaires de notre cité, se contentant de saluer

bruyamment les veilleurs sur son passage. Il attend : il attend qu'on lui propose d'aller passer le reste de la soirée en quelque café, non pas qu'il s'y rendra sans hésiter : le lecteur serait bien naïf de croire que Lucien prenne une décision aussi grave sans réfléchir, sans présenter une foule d'objections ; encore est-il bien heureux s'il ne s'y refuse radicalement, ne fût ce qu'avec la simple intention d'émettre un avis contraire. La solution la plus directe consiste alors à laisser le tout à sa propre initiative, à lui laisser choisir l'endroit où la bière lui plaise, où il ne soit pas assommé par le bruit des dés, et où l'on puisse jouer à l'aise une partie de manille.

Depuis quelques mois, sous prétexte de préparer des pilules pour les malades, Lucien abrite son intéressante personne sous les toits de l'hôpital. Là, baigné dans l'atmosphère équivoque de cette établissement, entouré de microbes de toute nature, circulant parmi les vieilles femmes éclopées, il se trouve vraiment dans son élément. Profondément convaincu de son utilité sociale, il prend son rôle au sérieux, et se livre avec acharnement (ou du moins, en a l'air) à l'étude de son art. Il est amusant de le voire dans sa chambre, incrusté dans son fauteuil, entouré d'une collection de vieux ossements qu'il examine avec intérêt, tout en compulsant avec conviction d'énormes bouquins poussiéreux.

Je ne puis qu'engager mes lecteurs à lui rendre visite, d'autant plus qu'il leur sera immédiatement offert un excellent verre de « Liqueur du couvent » dont ils goûteront toute la délicieuse finesse. Cette douce mixture est une des premières préparations que Lucien apprit à l'hôpital, et il faut lui rendre cette justice, qu'il la prépare avec un art consommé, ce qui a pour résultat de la faire apprécier par ses amis, et par lui-même tout particulièrement.

Mais si je puis donner à mes lecteurs un autre conseil c'est de ne jamais accepter l'offre, qu'il fera certainement,

de visiter l'hôpital : Lucien aime à traîner ses hôtes à travers les grandes salles nues des malades, et à leur faire respirer les odeurs nauséabondes de la salle de dissection, et termine généralement cette promenade par une petite visite à la morgue, où il éprouve une satisfaction mal dissimulée à faire admirer les membres verdâtres et horriblement tuméfiés de quelque noyé retiré de l'Escaut.

Lucien est un être complexe, dont le caractère exact échappe à l'analyse d'un observateur. Incapable de s'enthousiasmer pour une idée quelconque, sa vie d'étudiant s'écoule calme et uniforme, toujours semblable à elle même. Lucien est encore le même que lorsqu'il est entré à l'Université : on le voit généralement à toutes les réunions d'étudiants ; il devint même un jour bibliothécaire de la Générale, je dois ajouter toutefois que, ce fait étant incompatible avec ses idées, sa présence dans le comité fut caractérisée par une inaction complète.

Peu de choses sont capables de l'émouvoir, aussi ne voit on notre ami que rarement ennuyé et rarement d'une humeur particulièrement joviale. La musique seule l'impressionne favorablement, encore doit elle être gaie et entraînante, sans quoi elle le soumet à une véritable torture. Par contre, chose bizarre, il se complait à errer pendant des heures, à la campagne, en hiver, sans mot dire : il vous expliquera bénévolement qu'il éprouve une joie, incompréhensible pour le vulgaire, à considérer l'immense solitude, le sol inculte et froid, les arbres tendant dans la pénombre leurs branches dénudées, le morne silence à peine interrompu par un lointain aboiement de chien.....

**Victor - Leona - Diane - Noor - Henny
Marie Louise-Marie-Käthy-Vermast**

VICE-PRÉSIDENT DU DROIT
VICE-PRÉSIDENT DE LA LITTÉRAIRE
EX-SECRÉTAIRE ADJOINT DE LA GÉNÉRALE
EX-SECRÉTAIRE ADJOINT DE FIDUCIA
EX-SECRÉTAIRE DE L'HISTOIRE
EX-SECRÉTAIRE DU DROIT
EX-SECRÉTAIRE DE LA LITTÉRAIRE
EX-EMPLE DE MODESTIE

..... Et en l'an 5648 du monde, au deuxième mois, au dix-huitième jour, en ce jour là, Dieu dit à l'ange Gabriel :

« Descendez sur la terre ;

« Car j'ai dit :

« J'abolirai la sagesse des sages, et j'anéantirai la science
« des intelligents ! »

Et l'ange Gabriel parla et dit :

« Seigneur Dieu, c'est idiot. »

Et Dieu dit :

« Allez, et que ma volonté soit faite ; dès ce jour, que
« tous ceux qui naissent déraisonnent ! »...

.
Or, Gabriel entra aussi dans Bruges-la-morte, s'arrêtant partout dans les rues étroites et tortueuses.

Et tous ceux qui naquirent furent fous.

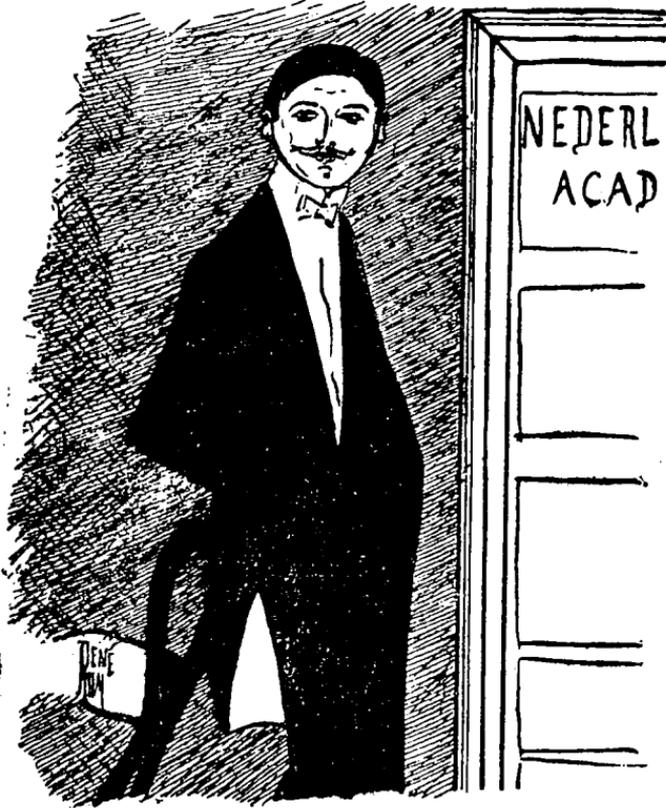
Et Victor y naquit.

Et il se fit, qu'il naquit précisément en l'an 5648 du monde, au deuxième mois, au dix-huitième jour.

Et l'ange Gabriel, pensant devant lui dans les temps, il vit tout l'avenir de l'enfant glapissant, et sa bouche prononça :

« Le beau nom de Victor est un nom glorieux.

« Dans ses études fécondes, il remportera des prix tant
« et en si grand nombre, et des diplômes, et des parche-
« mins, et des grades, et des distinctions, tant et si beaux,



« que douze mulets, nourris sur le pré de son jardin, semé
« et cultivé par lui-même, ne suffiraient pas à les porter.

« Car, j'ai dit, Victor sera aussi grand horticulteur, et sa
« science profonde arrivera à faire voir la lumière à un
« gazon qu'il croira touffu (hélas ! car la raison lui man-

« quera), après que ses mains, la gauche aidant la droite
« fatiguée, auront trois fois par jour et pendant onze mois,
« versé des flots d'eau sur la terre domestique.

« Car, je le dis à vous, un temps arrivera où Victor
« n'aimera plus l'eau que dans les arrosoirs.

« Car, un jour, les ondes écumantes de la Lys en fureur,
« failliront l'engloutir dans un naufrage si terrible que ses
« arrière petits fils en parleront avec horreur.

« Pourtant il ne périra pas; mais la peur lui restera;
« et il fuira l'eau; et il fuira la mer.

« Les plages de la mer, cependant, il les aura connues.
« Longtemps il se rappellera qu'on est bien, à deux, assis
« dans les sables jaunes, pour causer, et son cœur se
« souviendra, quand il pensera comme on danse, la nuit,
« au Kursaal, et comme notre Seigneur a bien fait, de
« faire la lune muette, qui voit, la nuit, qu'on commet des
« vers, avant de s'endormir.

« Mais il fuira la mer; et il fuira en Allemagne; et son
« cœur ira avec lui, et il reviendra sans son cœur; et
« longtemps, longtemps, son cœur restera sur l'autre rive
« du Rhin; et quand son cœur reviendra, il en restera peu
« de chose; et alors il voudra le promener pour le guérir;
« et il le promènera beaucoup, beaucoup, avec des coutu-
« rières, des joueuses de tennis, des hollandaises, et encore
« des joueuses de tennis, et des dactylographes, et encore
« des couturières, et il le promènera à la campagne, au
« parc, et encore à la campagne, un peu partout aussi, et
« dans tout cela il recherchera quelquefois l'Union des
« Chaudronniers, et tout cela ne lui dira pas grand' chose,
« cela ne l'amusera pas beaucoup, et quelquefois il dira:
« au contraire.

« Mais jamais il n'aura sa raison.

« Et l'amour déplacera souvent la ligne de ses cheveux,
« et quelquefois causera des éclipses de ses moustaches
« conquérantes.

« Et sa vie se passera ainsi; et il fera beaucoup de
« gaffes; et jamais on n'aura rencontré un plus grand
« bavard sur la terre; pourtant il sera plutôt petit; et la
« sagesse divine fera cela pour que ses concitoyens
« con-déséquilibrés aient un motif de plus de le mettre
« plus tard sur un piédestal.

« Il écrira aussi un docte volume intitulé : De la savante
« manière de se servir de vieux livres et de vieux écrits,
« qui oncques ne valurent rien, pour tirer Baudouin le
« chauve par les cheveux; et ce livre aura beaucoup de
« succès, à cause de la folie qui est répandue partout, et
« dans l'avenir il en écrira beaucoup d'autres encore.

« Car, il aura quelquefois des idées géniales :

« Ainsi, c'est lui le premier qui soutiendra avec emphase,
« que, si toutes les femmes se lavaient les pieds, la question
« du féminisme serait résolue dans le monde entier.

« Le premier aussi, dans son pays, il expliquera à tous,
« que l'homme de bien se promène sans chapeau, et il
« montrera l'exemple héroïque;

« Il inventera aussi que le piano électrique est l'idéal de
« la musique;

« Et dans l'avenir, il trouvera beaucoup d'autres choses
« encore.

« Et sa vie passera tranquille, et il vivra en paix;

« Pourtant un jour, Henri Pirene tentera de l'éborgner
« avec un lapin, mais en vain; Lequeux tentera de l'as-
« sommer d'un coup de poing, mais en vain; à Zwynaerde,
« des bacchantes en furie tenteront de le brûler vif avec un
« cigare incandescent, mais en vain; et toujours en vain
« les accidents tâcheront de l'atteindre dans l'avenir.

« Il passera sa vie en discutant, et il aura toujours tort,
« et il croira toujours avoir raison; et il sera toujours
« égoïste, et il sera toujours insociable, et pourtant il
« aura beaucoup d'amis, car il ne différera en rien de
« ses contemporains. »

.

Et l'ange Gabriel, pensant devant lui dans les temps, dit beaucoup d'autres choses encore, que j'ai oubliées ; mais il finit tout de même par se taire, et il fit bien.

Enfin, il retourna au ciel avec le secret du reste de son histoire. Et c'est pourquoi je ferai comme l'ange. Et je finirai aussi par me taire.

ABÉLARD.

Note du correcteur : Je constate avec regret que l'ange Gabriel oublie dans les prénoms du cher Victor, le beau nom de Joséphine qu'il a pourtant porté longtemps avec amour.

J'ajoute aussi, comme dernier commentaire et nouvelle de la dernière heure, que Victor est avec application soutenue en train de se domestiquer, depuis une platonique confession qu'il a été faire hier à Bruxelles dans un confessionnal roulant, après,— notez ce sacrilège,—oui, après avoir communiqué avec ferveur et pompe, sous l'espèce du vin seulement. Il paraît qu'il réussit très bien dans ses premiers essais : il a décidément des dispositions. Nous pensons que c'est inutile, vu les goûts connus de Victor pour le féminisme, d'indiquer le sexe de son confesseur.

Nous croyons pouvoir dire pourtant, comme explication que, avant la confession déjà, la personne de Victor avait reçu une grande indulgence, et qu'elle a été pleine-hier.

Joseph Van de Velde

MON CHER SECRÉTAIRE,

Après les nombreuses sollicitations, je me décide enfin à te fournir quelques tuyaux sur cet Adonis venu de Belcele (pays de Waes) il y a quelques cinq ans. Ce fut en 1905 en effet que sa famille délaissa les champs et Joseph tout

heureux applaudit à ce changement : jamais jusqu'alors il n'avait goûté les plaisirs de la ville. Son éducation chez les Jésuites fit que même à Belcele il n'accorda jamais d'attention aux locales pucelles (rime riche). L'œuvre des Bons Pères ne porta guère de fruits car Pitou, se trouvant un grand ignorant à côté de ceux dont il sut gagner



l'amitié, le fit se lancer d'emblée dans le grand mouvement. Bien vite il sut distinguer une vénus d'un chameau et au bout de très peu de temps nous le reconnûmes expert en beauté. C'est à sa source que tous les renseignements étaient prit. « Dit donc Pitou, la petite X est-elle bien ? Mérite-t-elle notre intérêt ? » Et Joseph de répondre :

« Question de goût mon cher, galbe superbe, la hanche droite à hauteur du nombril, celle de gauche à hauteur d'autre chose, le gras du mollet non suffisamment d'éveloppé, le coups de pied trop faible, mais au demeurant femme exquise, culture caffinée, à la Musset et Zola.

Bref le prétendant connaissait après s'en être référé à l'expert non seulement l'anatomie de l'objet convoité mais encore les détails les plus secrets de son existence. Était-ce là d'ailleurs chose étonnante ? Grand, beau garçon, port noble, Pitou devait s'assurer inévitablement les sympathies de ces Dames. Toutes se le disputaient à quelque monde qu'elles appartiennent

L'entier trouvait en lui un parti appréciable, le demi un bon morceau. On raconte même qu'entre ces deux mondes, celui des artistes vint s'interposer un beau jour, ou plutôt un beau soir. On raconte même des choses folles sur le compte de Joseph, qui cependant aux yeux de ses camarades restera toujours un exemple de vertu. On raconte dis-je qu'il provoqua pendant une saison, une pluie de fleurs sur la scène du grand théâtre, que l'autorité paternelle s'en émut, qu'il essuya de ce chef une leçon de morale peu ordinaire. Mais je le répète je n'ajoute aucune foi à ces racontars. Ils sont l'œuvre de jaloux, d'êtres abjects toujours en quête de potins.

Joseph ne va guère dans le monde à Gand. Je pourrais même dire pas, ne connaissant à cette règle qu'une exception : il consentit en effet à assister à un bal offert par un de ses professeurs. En ce faisant il n'obéissait qu'à un devoir. Un étudiant doit en effet applaudir à toutes les entreprises de ces maitres : danseraient-ils sur leurs têtes, il devrait danser sur sa tête, se raserait-ils la moustache, il doit se raser la moustache, aimerait-il une maitresse, il doit aimer sa maitresse, (la sienne, pas celle du proff. évidemment !) Bref c'est la seule fête mondaine à laquelle Joseph assistât jamais.

Garçon paisible, il ne cherche jamais de difficultés à personne, ne séjourna jamais au Rolleke, ne faillit même jamais y être conduit, sauf quand en menaçant du poing on lui cria :

« Toi tu auras ta compte, sale bête ! »

Ce n'était là d'ailleurs qu'un incident dans la vie paisible de Pitou : c'était encore deux femmes qui se le disputaient !

Voilà mon chère secrétaire quelques renseignements qui te seront utiles pour la poire de notre ami Vande Velde. Ajoute à cela qu'il passe tous ses examens le plus brillamment qu'il soit possible et tu te seras fait l'excellent biographe de Pitou Valé.

PÈRE.

André Gobbe dit “ Chamberlain ,,

MAÎTRE CORBEAU — PORTE-DRAPEAU DE LA G.

PUNCHISTE

Qui ne connaît ce célèbre étudiant à la si imposante et athlétique stature ? Elégance, confort des vêtements portés avec aisance, magnifique cravate aux tons chatoyants, figure glabre, sévère et digne, allure flegmatique et reposée, tel nous apparaît le bel André, vrai type du gentlemen, le frère d'Olivier l'amant de la duchesse de Machinchoucke à Eden-Koben (Bavière) de si joyeuse mémoire.

Vous auriez du le voir au théâtre Minard lors du XXX^e anniversaire de la Littéraire, trônant au premier balcon, majestueux dans sa culotte de velours et le traditionnel habit, la poitrine barrée d'une large écharpe bleue, où saillait un affreux corbeau noir. La première éducation s'acheva dans un pensionnat de jeunes filles !... N'insistons pas... Il y a des oreilles... ! Nous le trouvons plus tard — c'est l'époque où il suivit l'École allemande de Bruxelles, —

installé dans un quartier. preuve irréfutable qu'en ce temps déjà André était un garçon sérieux..., du moins qu'on le prit pour tel!. D'ailleurs jamais curieux ne surprit quelque chose du mystère délicieux qui s'accomplissait dans le plus



Gobbe

grand silence, suivant les rites de Sodome. Depuis trois ans nous pouvons admirer ce digne représentant de notre jeunesse estudiantine. Chamberlain a toujours eu des bonnes idées de l'indépendance. Voici une petite anecdote qui en constitue une preuve palpable. Par la volonté de ses

parents, il avait été enfermé dans une « infecte boîte » dirigée par des petits frères qui n'excellaient précisément pas dans la propreté. Mal nourri, mal logé, astreint à une discipline ridicule, obligé à se soumettre à toutes les règles draconiennes de la pension, André en eut bientôt plein le dos et conçut un projet d'évasion. Il ne put l'exécuter, car maman Gobbe arriva toute éplorée au pensionnat pour en retirer son fiske de sa propre autorité. Je dis « éplorée ». Quoi d'étonnant? André lui avait expédié une longue lettre touchante disant son désespoir et sa grande indignation et il y ajouta tout simplement un petit échantillon de la bouffe du pensionnat : un affreux, immonde, nauséabond morceau de viande grasse, enveloppé soigneusement sans des linges parfumés!...

Cette histoire laisse présumer combien fut aventureuse la jeunesse de Gobbe; et rien de bien étonnant qu'arrivé à Gand, il fut déjà quelque peu blasé des aventures; aussi s'est-il lancé ici dans le monde sérieux. Il s'imposa de suite l'attention des anciens. Figaro fut son parrain, non son initiateur. La fondation des « corbeaux » fut pour lui un prétexte à de célèbres vadrouilles. Sacré punchiste, l'an passé, il se montra digne de ce grand honneur.

La vie estudiantine fourmille nécessairement d'incidents et Chamberlain en connut aussi.

C'est ainsi que le sanglier de joyeuse mémoire, ce repris de justice, cet anticyphon dévora avec Chamberlain, Figaro et le Rapide, un délicieux rôti de canard de provenance douteuse!

Aux fêtes de Bruxelles, après de nombreuses libations au champagne dues à la générosité des professeurs, on fit flamber en grande pompe le nectar divin et André fit sⁱ grand honneur à ce breuvage qu'il en perdit toute notion du monde extérieur. Quand il se réveilla affadi au fond d'un sofa où on l'avait oublié après l'évacuation de la salle, dut faire un grand effort de mémoire pour savoir s'il

était encore à Bruxelles. Rampant à quatre pattes, il chercha la sortie de ce sombre labyrinthe aux chaises et tables nombreuses et rouspétantes. Enfin après deux heures de recherches son crâne ayant rencontré plus d'un obstacle, André découvrit la porte de sortie de cet antre endiablée ; il l'ouvrit, vit le jour qui le grisa un instant et détala au plus vite.

Aux grands jours Gobbe devient parfois loquace ; c'est en cet heureux état qu'il lui est arrivé d'haranguer la foule en anglais, du haut du perron de l'Hotel de Ville, et de taper les bourgeois en anglais.

Goble connaît à la perfection l'art de la danse, témoin la soirée au grand Théâtre où il rivalisait de grâce et d'élégance avec M^l^{le} Napierkowska : délirantes, les dames inondaient la scène des fleurs de leurs corsages.

Chez notre camarade cette élégance va de pair avec la force et plus d'un callotin garde de son poing un respectueux souvenir.

Quelle curiosité que son home ! Débauche de tapis, de sofas, de tableaux, de bouquins ouverts sur une grande table et souvent feuilletés, de fleurs et de photographies aussi nombreuses que déshabillées. Il y reçoit fièrement ses amis ; on joue aux dominos, on boit de l'eau chaude, (lisez thé) et André n'est content que lorsque les copains s'en vont rassasiés pour 24 heures.

Tout ceci prouve à l'évidence combien la considération dont André jouit parmi les camarades est bien méritée et il est à souhaiter que notre ami Chamberlain nous restera encore quelque temps. Dernières nouvelles : Chamberlain le blasé, est devenu sérieux. Il bloque follement ; ne devons pas trop ce mystère, les bonnes habitudes se perdent si facilement, n'est-ce pas papa Gobbe ?

THADY.

Poléon

PRÉSIDENT DE LA « WALLONNE LIBÉRALE »

SECRÉTAIRE DE LA GÉNÉRALE

ÉTERNEL ABSENT AUX SÉANCES DU COMITÉ

La dernière fois que j'allai chez lui, c'était le soir ; il y était, un hasard ! Je le trouvai assis à sa table en négligé,



Chomé -

la chemise ouverte sur la poitrine, les cheveux plus longs et plus ébouriffés que jamais ; il lisait des vers, la cigarette aux lèvres.

Dans la chambre chaude où flottaient des nuages bleus de fumée, les chaises étaient placées sans ordre; sur l'une d'elles une fourrure épaisse et un manchon laissaient pendre leurs têtes et sur un coin de la table parmi les livres une bourse et des gants de femme traînaient. Je vis alors qu'il n'était pas seul, j'eus dû m'en douter; dans un coin d'ombre, couchée dans un fauteuil, elle dormait engourdie sans doute par la chaleur et la fumée.

Je m'installai près du feu tout doucement pour ne pas éveiller la dormeuse et nous nous mimes à parler en retenant nos voix.

Nous réveillâmes quelques souvenirs et de suite Poléon se lança. Les yeux gris fixés dans le vide, il me raconta dans un invraisemblable langage plein d'images burlesques les faits miraculeux de ses temps héroïques; et plus il s'échauffait, plus les mots grandissaient, plus la phrase devenait retentissante. Il me rappela d'abord ses premières années et les exploits de sa société célèbre les « grands I » (Iguanodon) ne contenant que 5 membres tant il fallait remplir de conditions pour en faire partie; années des sorties sans nombre, des noces fines dans les endroits choisis avec un merveilleux oubli du sommeil. Et je revoyais tandis qu'il parlait, sa silhouette sous un bec de gaz, démontrant à un « Pense » ahuri que, « c'est parce que la terre tourne si vite qu'on y perd si souvent l'équilibre..... »

Puis il me rappela sa fuite un beau soir, parcequ'il en avait soupé de cette vie; la plus grande bêtise du siècle, comme il la surnomma. Son épouse d'alors inconsolable, se remaria 3 jours après avec un de ses bons copains. Enfin sa rentrée, assagi un peu las, et sa vie nouvelle plus austère, avec de temps en temps un éraquement formidable vers les erreurs passées et une superbe insouciance dont il ne se départit jamais. Et tout cela était entrecoupé d'anecdotes, d'histoires jolies un peu tragiques parfois avec

de légères silhouettes de femmes faites en trois mots se succédant comme dans un théâtre d'ombres, venant y mettre leur sourire et quelques pleurs de regret.

Dans le coin sombre, un baillement, la lassitude de la sortie brusque d'un rêve. « Tiens, tu es ici toi ? Je ne t'ai pas entendu entrer. »

Et nous parlâmes de choses et d'autres.

P. PLUM.

Dolf Jackson, dit " Loulou ,,

Tout le monde a vu, déambulant dans les rues de Gand, à une heure quelconque du jour ou de la nuit, un être étrange, reconnaissable au duvet fauve qui lui couvre les joues, au morceau de pipe qui ne quitte jamais sa bouche gracieuse, à sa coiffure unique quant à sa couleur et agrémentée de tête de mort, bouton de culotte, punaises et autres emblèmes mystérieux, à la démarche mécanique, tenant à la fois de celles du chameau, de la chèvre et du kangourou. C'est le jeune et intéressant Dolf, Loulou pour les dames, le plus précieux ornement de l'Université de Gand.

Désireux de l'interviewer sur sa vie et ses œuvres, je n'ai cependant pu me résoudre à aller le chercher en son repaire du Kattenberg, primo parce que j'étais certain de ne pas le trouver chez lui et secundo parce qu'un jour j'ai eu le courage de m'aventurer dans ce bouge, où une odeur infecte de tabac, de schnic et de... . passons, m'a enlevé à tout jamais l'envie de recommencer une expédition aussi insalubre.

Mais j'ai eu la veine de le rencontrer dans la rue de Courtrai, et dès qu'il m'eut aperçu il s'est précipité vers moi en criant « Pol, ben k'ik gister weer schandalig zat geweest ! En voor niets gesopen ! » J'eus beaucoup de peine

à lui faire interrompre le récit de ses exploits ingurgitateurs pour tirer de lui quelques renseignements sur son histoire.

Dolf est né en l'an de grâce 1890, à Nimègue en Hollande où s'écoulèrent dans un calme absolu les premières années de son existence; mais un grand événement devait boule-



I Saacson

verser bientôt cette vie chaste et pure : son père s'en alla avec toute sa famille habiter le Transvaal, et Dolf, transporté au milieu des Cafres, se mit, quoique jeune, à étudier soigneusement leurs mœurs, qu'il ne tarda d'ailleurs à adopter. Ce fut là ce qui le rendit célèbre quand, rentrant en Europe après la guerre, il alla s'installer à Bruxelles. Sous l'influence de ce milieu nouveau, deux passions se

réveillèrent bientôt en lui : l'étude de la botanique et l'alcoolisme. Guidé par ces deux vertus, il fit une promenade de reconnaissance à travers toutes les écoles de la capitale, jusqu'à ce qu'il échoua à l'Athénée Royal, où il parvint à se maintenir dans un équilibre plus ou moins instable, mais qui fut cependant assez durable pour lui permettre de se préparer pour l'Université. Fatigué des continuelles remontrances paternelles, il décida de quitter la capitale et s'en vint à Gand sous prétexte d'y faire des études d'ingénieur. Il débarqua en notre ville le 15 octobre 1908, le gousset bien garni et la gorge en pente. D'anciens camarades, le menèrent au « 't Zal Wel Gaan » qui eut la primeur de ses exploits. Les débuts firent sensation et sa renommée franchit bientôt les murs trop étroits pour lui du local flamand. Invité à un tonneau de la Générale, il s'y installa en conquérant et décida de s'inviter dorénavant lui-même à tous les tonneaux des Sociétés libérales de la ville : à la Wallonne, à la Médecine même, il ne rata pas une seule guindaille. Hélas ! le pauvre Dolf dut constater bientôt que les étudiants gantois étaient moins accessibles qu'il ne l'avait cru d'abord à ce bel idéal : boire (le plus possible à l'œil). Alors qu'au début de l'année académique il parvenait à assister presque journallement à un tonneau, ceux-ci se firent plus rares et Dolf fut astreint à pourvoir lui-même à l'arrosage de son gosier aride. Alors il connut les vadrouilles bruyantes, mais hélas ! de courte durée ; après c'était la dèche noire, contre laquelle il n'y avait rien à faire que d'attendre patiemment la fin du mois. L'état d'abattement dans lequel le plongeait la purée eut cependant pour effet de l'amener à des considérations philosophiques profondes, qui le poussèrent à écrire son fameux « Mémoire sur les cabarets de Gand qui vendent à crédit ». Malheureusement cette liste s'allongeait dans les mêmes proportions avec celle : « Des rues de Gand où je ne puis plus passer. »

Dolf fut toujours pour tout le monde d'une honnêteté

exemplaire. Quand, le 1^r de chaque mois, arrivait de Schaarbeek le mandat paternel, Dolf s'empressait de régler ses comptes avec ses camarades et ses fournisseurs ; ensuite il faisait passer consciencieusement par la voie naturelle ce qui lui restait ; et cette opération ne durait en général pas plus de 3 jours, pendant lesquels il brossait les cours, et répétitions, et exercices, roulant dans d'infâmes bouges, passant les nuits à la belle étoile ou au « Rolleken » hospitalier. Soudain il constatait que sa bourse était vide ; (c'était généralement vers le 4 ou le 5 du mois).

Un jour, le ton pitoyable dont il priait : « Mietje, geef mij nog een pint » (à crédit, s'entend), émut une bonne femme qui lui offrit son cœur et le peu qui restait de ses appas : Dolf connut alors pendant quelques jours tous les délices de l'amour.

Il a connu aussi de plus rudes épreuves. Ainsi après sa boîte à compas, il avait été forcé de porter au Mont de piété son pardessus, malgré l'hiver tout proche. Or un beau jour il sortit d'une vadrouille sans casquette et sans semelles. C'est alors qu'on peut le voir se rendant aux cours nu tête, sans paletot, chaussé de pantoufles, parvenant à peine à se réchauffer le bout du nez à l'aide d'une petite pipe en terre ramassée dans l'un ou l'autre bac à ordures. Il passait ses après-midis, là où il pouvait se chauffer à l'œil, parfois chez un copain, souvent à la bibliothèque des Ecoles spéciales ou à la Maison des Etudiants, où il trouvait de plus le papier nécessaire pour envoyer à son père des lettres non affranchies.

Autre histoire d'amour : Dolf fit la connaissance d'une charmante vierge, qui lui fut recommandée par un ami, interne à l'hôpital, comme sortie fraîchement de l'atelier de réparations. Ils vécurent heureux et allaient peut-être avoir beaucoup d'enfants, si un soir la belle, ayant rencontré Dolf dans un état d'équilibre rien moins que rassurant, ne lui avait signé son congé illimité. Dolf, de dépit, se mit à

bloquer, il résista pendant un mois aux supplications de ses camarades, qui lui offraient des verres, pour aller s'enfermer avec ses bouquins brusquement devenus chers. Cette fois, il réussit son examen en juillet, presque avec distinction, et disparut de la scène après avoir dignement fêté ce haut fait en buvant à crédit pendant cinq jours.

La fin des vacances dernières nous le ramena, muni de ce beau teint frais, effet d'un séjour dans la maison paternelle. Il raconta à qui voulait l'entendre qu'il s'était fait membre de la Société des bons Templiers ; mais, horreur ! les tonneaux de la rentrée le rendirent déjà le même soir à son état naturel, et quelques jours de vadrouille prouvèrent à ceux qui l'avaient connu que ses facultés d'absorption n'avaient guère souffert du repos par les vacances : aussi tous ceux qui l'aiment ne lui souhaitent-ils qu'une chose : c'est que l'amour vienne bientôt lui sourire à nouveau, car lui seul est capable de le retenir sur la pente qu'il descend à une allure de plus en plus vertigineuse.

Sur ce, mon cher Dolf, à ta santé !

LE GROS.

Pier aux belles moustaches !

J'abordais l'autre jour le Camarade Pier à la générale. Il était occupé à roupiller à côté du poêle selon sa louable habitude.

— « Et bien Fiske ! » fis-je en lui frappant sur l'épaule « tu sais, je suis chargé de te poirifier dans l'almanach ? qu'en penses-tu mon brave ? »

Le bon garçon leva nonchalamment la tête, me regarda assez bêtement et se remit à roupiller.

Qui ne dit rien, approuve, me disais-je et je le laissai

ronfler à son aise, bien décidé pourtant à lui servir quelque chose de soigné dans l'almanach, sans seulement lui laisser apposer sa griffe sur la biographie.

Chose phénoménale au vingtième siècle, Pier n'a pas d'état civil !..... Père et mère inconnus,... date de naissance toujours inconnue...?

Un matin de printemps on vit sortir notre Pier, encore tout gosse d'un atelier de menuiserie situé le long de la chaussée de Tronchiennes. Il gambadait innocemment dans l'herbe, s'amusant à jouer à la balle... avec une souris.,. à la façon des chats ! D'où venait-il?... Mystère, si Tronchiennes était le pays des loups on aurait pu croire à un nouveau prodige pareil à celui par lequel Romus et Remulus furent élevés jadis par une louve de la forêt !

La femme du menuisier ayant bon cœur, — les habitués de la maison lui en seront toujours reconnaissants — s'apitoya sur le sort de ce pauvre petit abandonné, et comme la stérilité avait prononcé sur elle son terrible anathème ! ! !... (On peut être bien aussi sur son mari), elle en fit l'enfant gâté de la maison. Comment se passa la tendre jeunesse de notre Pier, il n'a jamais consenti à me résoudre ce problème. Je présume pourtant, qu'il doit avoir étudié à fond la fainéantise, car il la pratique brillamment à la générale, passant sa journée à dormir et à manger, vivant au jour le jour... à la grâce de Dieu ! Nous l'y trouvions pour la première fois la veille du café cognac en l'an de grâce 1909.

Dès les premiers jours, il eut un succès fou parmi les copains ; il fit preuve d'un caractère jovial et dégourdi et avec cela d'une remarquable élasticité d'acrobate : qualité qui lui valut plus d'une fois les applaudissements enthousiastes de son entourage. Chacun trouva des combinaisons nouvelles pour lui faire exhiber ses prouesses : c'étaient des sauts hardis d'une table à l'autre, du comptoir sur le billard, etc, . etc.... et, chose remarquable, sans jamais

détériorer quoi que ce fut. Son éducation ne paraît pas avoir été très brillante. Ainsi juge-t-il absolument superflue l'existence du W. C. : tout chez lui se fait... au pied levé.

Chose plus grave, il ne paraît pas avoir une notion bien exacte du principe de propriété; tout ce qu'il trouve à sa portée, il le croit sien. Ainsi arrive-t-il que le budget des Kaks du patron ne soit pas du tout équilibré... il est même parfois en déficit!... Pas que je prétende que Pier soit un voleur.. certes non! Je dirai que Pier... est parfois,.. indélicat (?) Et d'ailleurs son éducation obscure, donc probablement très rudimentaire, l'excuse.

Je ne lui connais pas d'aventures dans le monde du beau sexe. Le mot amour semble ne pas exister dans son vocabulaire. Quoi d'étonnant d'ailleurs si la légende qui lui attribue une certaine incapacité résultant d'une certaine emputation délicate, dit vrai (encore un point sur lequel Pier refuse catégoriquement de se prononcer).

Parmi les copains illustrant la maison, il en est un pour lequel il porte une réelle affection, c'est Titi. Serait-ce à raison de la forme sphérique de la figure, forme commune aux deux amis ou encore de la ressemblance frappante de leur petit pi..i..i..p de satisfaction qu'il vous lancent délicatement avec un pincement de lèvres caractéristique?! Toujours est-il que leur amitié est grande, très grande, au point que la place favorite de Pier est sur les genoux de Titi; ici pourtant la réciproque n'existe plus, d'où nous pouvons conclure que Titi a plus de considération pour Pier que Pier pour Titi.

D'ailleurs une pièce à conviction de ceci, c'est le pantalon de Titi mouillé un jour par Pier avec une élégance et une insouciance remarquables! (j'ai déjà dit la théorie de Pier sur cette question). Je pense que j'en ai dit assez sur le compte de notre ami Pier; et je crains qu'en continuant, je ferais naitre dans l'esprit du lecteur une idée assez piètre

de la conduite des copains dans notre bonne maison de la Rue du Vieil-Escaut.

Et s'il était trop tard déjà, ne vous alarmez pourtant pas, cher lecteur; le bon camarade Pier que je viens de vous présenter, n'est autre que le chat.... de la Patronne, dont vous voyez la gentille phisionomie reproduite ci-dessous !

KIEPIE KEPE.





K.MIL



FA BÉGARRE



ROMPELANO



COL BÉGARRE

LIÈGE

Note de la Rédaction

Lors de leurs dernières fêtes nous avons obtenu des camarades Liégeois quelques poires faites en toute hâte. Notre petite note dans les comptes-rendus concernant leur incurie, sera nous l'espérons considérée comme non avenue par nos lecteurs.

Nos sincères remerciements aux camarades Liégeois.

M. G.



K 1000. — Un vieux copain qui malgré huit années d'Université est resté estudiantin, vigoureusement. Lors

de ces fêtes du XV^e, il s'est révélé un organisateur inlassable. Il a su garder son activité de vingt ans.

Oui, ma chère, de vingt ans.

D'ailleurs, tu as pu en juger. Il se dépense sans compter, et jamais il n'a flanché comme une hirondelle. Il est musicomane enragé. Depuis sa plus tendre enfance universitaire il pistonne avec amour, jouissance et fougue à crever tambour, et autre peau d'âne. Il releva l'Harmonie des Etudiants tombées dans le marasme. Celle-ci reconnaissante, le cala au fauteuil présidentiel. Depuis la démission du fameux compositeur de « Minois noir », il devint le chef et de l'Harmonie, et de la fanfare libérale miraculeusement ressuscitée lors des Fêtes.

Vieux comitard des Libéraux, il en fut président des Fêtes pendant deux années.

Il eut une vie privée....

Col de Beurre. — Voyez sa poire, tous la trouvent ressemblante et pourtant il lui manque un agrément... un agrément noir... une délicieuse barbette noire, légère. Pourquoi l'a-t-il fait couper? Des esprits malveillants vous dirons que c'est la faute à la question B.(2).

Ce que femme veut....

C'est un musicien étonnant, trombone ou piston, piston ou trombone à l'Harmonie, encore un de l'Harmonie.

Il ne chante jamais dans les guindailles, il dit des monologues étonnants. Mais aux carnivals au bras de sa très chère, il a révélé sa voix de mezzo-soprano comme jamais la Monnaie n'en entendit. Il est né au cœur de la France à Chaumont (Auvergne) mais il n'est point Auvergnat. Son grand père ayant traversé le Hainaut en diligence, Col de Beurre a pu prouver qu'il y avait un oncle de n^{me} lit ; il fut

(1) Q'ma dit sa belle.

(2) Question B = question sucrière.

= » betterave.

de ce chef admis dans la caverne des Nerviens et acclamé :
Président de la Section Coloniale.

Il est aussi dompteur à ses heures de loisir.

Rouspetanos. — Un des fils de l'opposition par principe.

« Tout cercle possédant en son sein une opposition



capable de faire échec à la majorité sera doué d'une
vitalité extraordinaire. »

Et Rouspetanos, va de cercle en cercle, rouspetant par
principe. Aborde-t-on une question peu claire. Rouspetanos
se dresse... sur ses ergots, ses yeux pétillent, ses jambettes
frémissent, il demande la parole. Impatient, il se passe la
main dans les cheveux et mord le tuyau de sa pipe. Il bout.
Un petit coq de combat. Il attaque, il pique du bec il
roussette.

Ecrit-il, il rouspette. S'il est amoureux ça lui arrive souvent il est jaloux, il rouspette auprès de la même infidèle et « pète quelquefois la gueule » de son rival. Il est de la même famille que K 1000, un vétéran énergique, grand abatteur à marchandage.

Il débuta à l'harmonie comme tant d'autres, bugle encore lors des sorties avec une conviction étonnante. Ne fut jamais comitard parce que Rouspetanos n'eut plus été Rouspetanos. Depuis longtemps est à Liège Universitaire Rédacteur rouspetant.



Fa Bicarre. — Vient de se révéler à la vie estudiantine après s'être chauffé pendant quatre hivers dans les divers locaux universitaires. Il fut toujours d'une modestie, sentiment vraiment extraordinaire dans la gent studieuse. Visage effacé, pâle, légère moustache noire tombante, deux yeux brillants vivants seuls dans cette figure de cire.

Poète.... qui a vingt-deux ans est dégoûté des femmes. Le sexe ne le chatouille point, même au printemps — ô les

petits chiens par le doux soleil à renouveau. A-t-il goûté à l'amour, avait-il rêvé « qu'était mieux q'ça? » — Il est muet sur ce point car... il est modeste.

Beau type de flemmard qui a réussi à passer à côté de la buse annuelle en rêvant à la lune.

Mais il s'est foulé cette année il s'est attelé à la revue du XV^e anniversaire de la Fédération des Etudiants Libéraux et l'a conduite magistratement au succès.



GEMBLoux

Robert Dricot

VICE-PRÉSIDENT DE LA LIBÉRALE

SECRÉTAIRE DE LA LITTÉRAIRE

VICE-PRÉSIDENT DES « HÉTÉROLLITIQUES »

Il débarqua à Gembloux sous une drache épatante — sœur de celles qu'on pourrait mettre à l'affiche à côté du traditionnel feu d'artifice de clôture des Fêtes Nationales — et son premier mot fut : « T'as pas vu Lobet? » Il en fit dès lors son « Leitmotiv ».

Une porte s'entrebaillait, un œil inquisiteur balayait la place d'un regard circulaire et l'organe fûté de Robert articulait : « T'as pas vu Lobet? »

Sa voix mélodieuse, guidée par un flair étonnant — le flair des raseurs en quête de victimes — surprenait le dit Lobet dans les armoires où il se réfugiait affolé, le délogeait du W. C. où il se verrouillait, fuyant le verbe débordant de l'expansif gantois.

Cet appel, devenu populaire, ne tomba que le jour où son nouveau dada — l'obsession des maladies contagieuses — le cloua dans un mutisme complet voisinant parfois la prostration.

Les médicaments les plus bizarres dans les fioles les plus étranges, s'alignèrent bientôt puis s'amassèrent sur ses lavabo, étagère, table de nuit, débordèrent des armoi-

res, vastes capharnamus pharmaceutiques, et la chambre, devenue étroite ne tarda pas à déverser ses produits aromatiques chez les proches voisins.

C'étaient des heures entières passées devant un miroir à



soigner d'imaginaires aphtes avec des mixtures empiriques dont se serait défié le plus fanatique des paysans imbéciles; des courses éperdues de la chambre du « Martyr » à la

chiotte, ce qui volut au pauvre, de la part de copains émus de ces perpétuelles galopades — l'étrenne d'un petit meuble de style sobre dont l'élégance discrète masquait le côté utilitaire.

Ce fut le délire de la persécution en plein lorsque — à la suite d'une équipée mémorable dont le dernier acte eut pour théâtre un home hospitalier de la rue Brunswick — il se crut affligé de ce qu'un mien ami — d'une philosophie sereine et souriante quant à la chose — dénommé « un coup de pied de Vénus » et que d'autres, moins philosophiques, mais beaucoup plus explicites appellent dans un style ignorant de la métaphore une Ch... carabinée.

A tout Gembloux Robert imposa la vue du siège de l'accident présumé et il fallut toute l'énergie d'un ami dévoué pour empêcher l'énergumène d'exposer ses... griefs au corps professoral.

L'émotion de sa double nomination en qualité de commissaire de la Libérale (il a fait du chemin depuis!) et de secrétaire de la Littéraire — poste qu'il transforma, avec un art inouï, en une sinécure — pût seule lui faire oublier le léger désagrément que faillit lui procurer une concession aux exigences matérielles de sa faible chair.

Dès lors notre Secrétaire-commissaire se crut obligé d'assister aux séances et — par décence — il n'osa plus s'exhiber que farci de paperasses. Inutile de dire qu'il ignora, ignore et ignorera vraisemblablement toujours leur contenu.

Lui qui — par pur esprit de dévouement — se sacrifia aux intérêts généraux en cumulant ces deux lourdes tâches, immola sa tranquillité à la race ingrate des « camarades » dans l'intention louable de ramener un semblant d'ordre dans le ramassis de gueulards qui formait le fond des deux sociétés, manqua de se faire balancer pour Chahut prémédité et réitéré!

J'ai toujours soupçonné qu'il devait avoir en agissant

ainsi des mobiles aussi insondables qu'insondés, et toujours j'ai vu en lui un grand incompris, un de ces « nés trop tôt dans un monde trop jeune ».

Epris d'art autant qu'il était passionné pour la politique il ne tarda pas à grouper autour de lui une brillante phalange de rénovateurs de l'art, et, sous le titre « Les Hétéroelitiques » qui voulait être un symbole. Il fonda et vice-présida pendant 3 ans une puissante société secrète dont les 3 seuls membres devaient conserver le plus strict incognito jusqu'au jour où — dans l'expansion pleurnicharde d'une 1/2 biture au punch le dit Robert sortit — en même temps que le drapeau du cercle — un discours (l'unique qu'il ait jamais extériorisé d'ailleurs) aussi révélateur que superflu.

Excellent garçon au fond, c'est une de ces natures délicates, nerveuses, impressionnables, à tel point que la simple vue de gens se livrant à l'exercice immodéré de la boisson le met dans un état impossible et, comme sa mission volontaire de moralisateur antialcoolique le fait spectateur obligé de chaque guindaille — afin d'y prêcher une vertueuse modération — il s'ensuit qu'après chaque réunion libatoire des âmes charitables ramènent invariablement sa lamentable épave dans la sordide soupente où il abrite ses doctrines salutistes.

Je frémis d'indignation en songeant qu'il s'est trouvé des gens qui, au lieu de s'incliner avec une respectueuse admiration sur le passage de cet apôtre, ont toisé avec sa ruine déambulante, ne trouvant dans leur ignorance calomniatrice que cet outrage, tombant d'une lèvre plissée d'amer dégoût : « Il est ignoblement plein ». Triste, triste!...

Une nature débordante comme celle de Robert a un besoin d'expansion auquel le cadre étroit de Gembloux ne pouvait évidemment suffire.

Namur vit dès lors le calme provincial de ses rues désertes singulièrement compromis par les fréquents débarquements d'un tristellaire à casquette blanche. 23

endant tout un long hiver ce solitaire entreprit de rompre la monotonie de ces interminables nuits froides qui tiennent le bourgeois chez lui ou dans son café de prédilection quand une épouse farouche n'impose pas à son apathique conjoint le cauchemar d'un insipide tête à tête.

Plus d'un citadin cornard se réveille encore haletant et baigné de la sueur glaciale des peurs lâches après un rêve épouvantable qui le laisse brisé, hanté par la vision persistante du masque et ricaneur d'un Etudiant-Satyre, les oreilles bourdonnantes de hurlements sympanoclastes, cadencés de coups de gourdins sur l'huis gémissante.

Les excursions géologiques fournirent une excellente diversion à cet assoiffé de nouveau pour qui Namur perdait déjà tout attrait. Cette bonne fille Cousin — pour n'en citer qu'une — en fit de sévères avec Bob. La porcelaine sembla, sous l'influence de circonstances locales de température, avoir sur le système nerveux du héros la plus déplorable influence. Il fit à l'hôtel qui avait eu l'honneur coûteux de sa visite une véritable hécatombe de vaisselle. Si l'hôtelier malheureux ne s'arracha pas les cheveux, il le doit à la seule circonstance qu'il était chauve à rendre des points à un prof. de Gembloux lequel occupe cependant de l'ordre des « Klachkop » une place marquée.

Alliant la chevalerie française à la rudesse flamande on le surprit sur le quai de la gare, agenouillé aux pieds d'une gente personne dont il enferma les extrémités délicates — avec un doigté expert — dans les brodequins modernes qu'une mode sicillissante nous livre sous le nom de bottines.

Le chef de gare — un calottin — cramoisi d'indignation, le vit cueillir sa récompense sur deux joues fraîches délicieusement offertes.

Le fougueux fils de la cité des Artevelde n'eut aucune peine à convaincre la charmante enfant qu'après avoir été si bien lacée elle ne pouvait faire autrement que de se délasser en sa compagnie.

Tout le monde connaît la fin de l'aventure : l'intrusion d'un personnage officiel à 200 mètres d'un tunnel, sur effet irrésistible dès les 1^{res} paroles, la gifle retentissante encaissée par votre serviteur en lieu et place du bouillant Robert qui mettait à profit l'obscurité complice du tunnel pour effectuer des sondages sur un terrain qu'il eut la douleur grande de trouver conquis, la disparition furtive du personnage officiel et de l'ingrate à la prochaine station, la douleur résignée de la victime de cette équipée, son attitude digne au cours le lendemain, contre l'attente générale (je sais un intime de Robert qui passa toute la matinée à lui envoyer d'amicales bourrades dans les côtes et à lui tapoter familièrement les cuisses afin de s'assurer qu'il ne celait pas en ses profondes un browning homicide).

Le coup avait cependant porté et devait se répercuter sur ses habitudes : C'est à dater de ce jour qu'inséparable d'une modeste flûte de deux sous, il promena ses élucubrations lyriques de quartier en quartier ; la menace d'un congé en règle parvint seule à mettre fin à ces concerts-promenade.

Il s'enferme maintenant le sentimental évincé ou recherche la solitude dans les vastes campagnes gemblou-toises. Et si, passant un jour devant une porte percée en son tiers supérieur d'une ouverture endiforme, si, orientant vos flâneries dans les prairies de l'Orneau il vous parvient des flots d'harmonie, ne vous enquerrez pas quel melomane fantasque se claustre entre les 4 murs nus, ne cherchez pas sous les saules têtards le berger idyllique célébrant la poésie agreste des proches emblavures de betterave, il vous répondrait : « Flûte ! »

NEBO SHAMAL.

Sedad. Noury

Voici deux ans déjà les Namurois virent déambuler par les rues de leur ville en liesse au rythme d'une infernale



musique une horde effroyable et hurlante : musiciens en sarreaux bleus et mouchoirs rouges, suivis d'une tarabande d' « apaches ». Ce sont les étudiants de Gembloux.

Le Carnaval de Namur, est une fête tolérée par la sainte confrérie du conseil communal ; mais les bourgeois paisibles ne souhaitent pas que de trop violentes clameurs troublent la reposante ordonnance de leurs plaisirs. Parmi les badeaux maint père de famille hochait dédaigneusement la tête et l'on vit l'un d'eux élevant au dessus de la foule un moutard coiffé de la toque cléricale nous désigner à l'horreur de son rejeton.

L'Enfant palit soudain, au milieu de ce grouillement il voyait là devant lui tel l'Antechrist, un être hirsute dépeigné sous son déguisement, les yeux sanglants sous la longue penne.

Noury dans toute la splendide horreur des jours de vadrouille.

Bey d'Abdul Hamid le rouge, caricaturiste du Kallem, de Constantinople ; correspondant du jeune turc à Bruxelles. Noury est en turc un écrivain délicat et un caricaturiste spirituel et canaille.

Il affecte en dépit de son passé révolutionnaire un sourire blasé qui sied à son profil oriental.

Mais ce scepticisme menteur n'ébouffe pas toute son âme ardente follement amoureuse de la beauté et du plaisir. Aux jours de noce il se révèle merveilleux dilette avec une coquetterie d'originalité jusque dans les plus sombres orgies.

En arrivant, chez nous, notre jeune turc avait déjà son éducation faite. Noury a perdu sa première vertu à Constantinople (Ecole de Médecine). Une noce charmante à Paris lui permit de saisir sur le vif la grâce nerveuse des midinettes.

Je sais certain croquis crayonné de mémoire où s'évoque tout un affolant passé : un Bal des barrières à Paris. Toute la feuille est emplie d'un bord à l'autre d'une effrénée tarabande, porcharde danse contortionnée où se tordent d'érotiques étreintes.

La chambre du bey est toute tapissée de souvenirs pareils : orientales au zegerud doré, femmes de bar haut perchées sus leur tabourets américains, courtisanes provocantes, lascives attitudes de volupté, nudités aux seins dressés au seins tordus en un spasme.

Types de copains et ferres de profs. saisis au vol.

Ces croquis décèlent toute une mentalité. Ils envahirent jusqu'à ses carnets; effroyables grimoires où j'ai vu dans une effrayante promiscuité, la tête grave de Poskin jeune, enfouie dans les tutus légers d'une danseuse.

Tout le Gembloux professoral et estudiantin passera du reste sous l'impitoyable crayon. Sedad compose un album de types où « guillerets, gouailleurs et croquemitaines » les professeurs aligneront leur bobine.

A tout seigneur tout honneur : voici d'abord la très sainte trinité des Poskin. Le Père dans ses chères classifications. Le fils dans ses fioles et le saint esprit belle barbe. Voilà Marchal et ses ondoyantes moustaches. Notre Pasteur candide et doux. Raemaeckers en quête d'originalités nouvelles et Schreiber congestionné, suant et crachant.

C'est là un livre d'or où nos maitres et nos amis vivront de leur existence véritable.

En quelques pages débordantes de vie ce sera toute la gamme des profils, des gestes et des traits saillants spirituellement fixés en quelques coups d'un crayon blagueur et charmant.

Victor (de) Piokowski dit “ Cholera „

1^{er} mai 2 h. du matin à l'Omnium — Victor un bock !.....
— Comment mon chéri un bock t'en as du culot. Toi



Victor Bourdeleski de Biteski... seigneur de Piotrowski...
un bock ! à moi Jeanne de la Susscheusse j'fais pas l'troit-
toir moi j'marche pas pour cent sous.

Tais toi mon loup viens j' compte pas par thunes moi !.
Avec des louis j'te l'boucherai

... Et ils s'en furent dans la nuit noire.

2 mai, Café Royal, Gembloux. Mouvement de va-s-et-vient, tatonnements discrets — sorties multiples (W. C.) — marche pénible — jambes en O — dos courbé — plaintes étouffées, disparition subite.

Pharmacien

K. Mn O⁴ Hg.....

3 mai.

Douleurs insupportables me prennent.

Voici mon testament :

Je sous-signé P. H. T. S. et G. R. S. de Piotrowski.

Sain d'esprit (mais — Psiakov! Cholera!! — pas de corps)
lègue à mes camarades sympatiques en toute propriété :

36 seringues de 10 à 24 cm.

40 canules formes variées

4 injecteurs dont deux gradués

4669 flacons Arhéol

26 litres Zn SO⁴

4 kilogrammes Hg Cl

3 fois 6 douzaines tablettes Hg Cl²

7 boîtes de suppositoires

15 litres Ag NO³

14 paquets Alun Oriental.

4 douzaines « Sanitarias » pour les petits et pour les grands.

En cas de contestation entre légataires vente publique place St-Guibert.

Je désire que mon corps traverse cet Institut que j'ai tant aimé.

N'envoyez ni fleurs ni couronnes.

Cela fait Cholera se confessa — en polonais — et se mit au pieu pour expirer... (toujours en polonais).

Mais Cholera n'est pas mort.

Après un effroyable délire où il se débattait furieusement contre une innombrable horde de créanciers et les effroyables bonzes du Conseil de discipline — il revint à lui — et veut vivre désormais dans la vertu.

Voici la lettre, effarante qu'il m'adresse aujourd'hui.

MON CHER HISTORIOGRAPHE,

J'ai appris que mon mérite incontestable me fait figurer dans la galerie estudiantine de l'Almanach. Si tu as quelque amitié pour moi laisse donc de côté certaines histoires calomnieuses inventées à plaisir pour ternir la pureté de ma vie.

Je remercie ta discrétion et je suis etc....

VICTOR....

Victor est polonais ; né au Caucase il traina par toutes les villes russes son enfantine existence. Mais il n'a gardé de ces déambulations, vu son jeune âge que d'incomplets souvenirs. A 16 ans il est chassé du Collège pour avoir manqué de respect à la langue russe. Depuis il promène par tout l'occident sa misérable existence d'exilé.

Aspirant docteur en Sciences à Lausanne, aspirant docteur en médecine à Paris, il semble définitivement fixé à Gembloux en qualité d'aspirant ingénieur agricole.

Sa renommée a vite grandi et au 50^{me} anniversaire de la libérale il prononça un discours déclamatoire ou la « fraternité estudiantine qui conduit à la fraternité des peuples » a un beau rôle.

Pour augmenter son influence auprès des femmes et son crédit auprès de ses créanciers Victor emprunte la particule à Suzanne de Hautnichons et Marie de Follfesesse.

Mais nul ne l'a gobé longtemps et, n'en déplaît à son orgueil, il devra renoncer bientôt à ces prétentions de hobereau.

Et voilà que toute cette belle existence voudrait se

terminer sans gloire. Victor veut se faire ascète. Champion de la tempérance, de la continence de l'étude et de l'assiduité aux cours, il prêche en ces termes la morale aux polonais nouveaux (Traduction libre.)

Ne suivez pas mon exemple jeunes lapins! Conservez sans tâche votre vertu! Hélas moi-même j'aurais voulu rester puceau, mais des camarades impurs me débauchèrent un soir de vadrouille et sournoisement m'entraînèrent en une sombre boîte namuroise.

8 jours de deuil!!!..... Dans le coin le plus sombre je réfugiai mon innocence, les deux mains y appliquées je me défendis furieusement contre les tentatives obscènes de femmes échevelées. Mais je succombai... Malheur au vaincu!.....

Depuis je dégingolai l'escalier du vice. Aujourd'hui je préfère le jeu aux femmes de salubrité publique et par dessus tout j'aime l'alcool et les habituées de bar. Hélas argent, santé, vigueur :

« Tout aux tavernes et aux filles. »



ANVERS

Le camarade Pamonsi surnommé Simon Pâquet

Je sors bien attristé de chez le camarade Simon : le malheureux fait réellement peine à voir ! Malgré sa flamboyante chevelure qui autrefois s'harmonisait si bien avec son teint, on voit que le pauvre garçon doit horriblement souffrir ! Tout remède semble inutile, même le cours du docteur Dupont ; la maladie du sommeil le ronge et qui sait ou cela le mènera ?

C'est bien dommage car le camarade Pamonsi était un des plus sympathiques de l'Institut.

Né sans aucun doute, un vendredi 13, il bâtit depuis toujours, avec un acharnement peu commun, tous les records de la déveine.

Le camarade Simon a une singulière manie ; c'est de collectionner ses cornes. Il en a des tas, des dimensions les plus variées. Les murs de sa chambre sont couverts de trophées (que d'aucuns qualifieraient de glorieux). Ne sachant où placer ses autres ornements frontaux, et ayant du reste attrapé une indigestion à vouloir les bouffer, il eût la géniale idée d'en faire don au Cercle Wallon ; et l'on en fabriqua des cornes... à boire.

Ceci est d'ailleurs la conséquence inévitable des théories professées par le camarade Pamonsi. Il est en effet un fervent apôtre de l'amour libre. On raconte même qu'à l'âge de 8 ans, il dissertait déjà sur cette matière à l'école

primaire. Avec l'âge les convictions de Simon ne firent que s'affirmer davantage.

A l'Institut Meurice où il passa avant de venir chez nous, ses démonstrations eurent un tel retentissement que tout le matériel (combien fragile!) du laboratoire dansa une sarabande effrénée et que, à son grrrrand regret, le directeur se vit forcé de se séparer de lui.

Heureuse population anversoise qui allait enfin pouvoir jouir... de la bonne parole! Mais trois fois hélas le camarade Simon ne rencontra pas ici l'accueil qui aurait dû être réservé à son génie; le peuple se montra froid et sceptique et seuls s'enthousiasmèrent les habitués de la Ville de Spa et du Piccadilly!

L'année dernière, il voulut à tout prix convertir Louise; mais cela lui'amena tant d'ennuis de la part du camarade Marcel, qu'il se retira, abandonnant à tout jamais le prosélytisme.

Pamoussi a séjourné en Allemagne durant quelques mois; il y apprit consciencieusement l'emploi de la langue de Gretchen et nous en revint avec des mœurs déplorables. N'est-ce pas Marcel?

Président du cercle wallon, secrétaire de la libérale; ex-trésorier de la Générale, le camarade Simon est un excellent et un gai copain. Ses comptes-rendus de l'année dernière au Wallon resteront légendaires; et à présent nul mieux que lui, ne saurait occuper le poste présidentiel de ce cercle.

Le camarade Simon a un talent très spécial à faire valoir au cours des guindailles: il est passé maître dans l'art de la chanson express et c'est un réel plaisir que d'écouter ses productions aussi originales que rapides. Le goût lui en est venu, paraît-il, à la suite des quelques visites qu'il rendit dernièrement au Rabelais en compagnie du camarade Colibri!.....

Simon fût aussi un infâme joueur de billard et a usé

plusieurs pantalons sur les bancs de chez Sus. Heureusement pour lui que, si Armand et Marcel nous sont restés, Charlot n'est plus là pour le débaucher.

Je m'étendrais indéfiniment, si je devais dévoiler ici tous les pourquoi de la popularité de Simon.

La place qui m'est réservée est d'ailleurs trop limitée ; et puis sa modestie souffrira déjà bien suffisamment des indiscretions que j'ai commises à son égard.

En un mot il laissera à son départ d'Anvers, à la fin de cette année un excellent souvenir et de solides amitiés.

SAGODINAT.

Le camarade Helfant Mechlinck

Né en Roumanie, on ne sait trop où, le camarade Helfant vint chez nous, on ne sait trop pourquoi, faire, on ne sait trop comment, des études de, on ne sait trop quoi....

Mais ce que l'on sait, et d'une manière certaine, c'est que le camarade Helfant est un type, un type à part et très réussi. Sur les boulevards, son succès est certain : binocle à l'œil, chien berger à ses talons, toujours habillé à la dernière mode, un air abruti du dernier cri, il fait sensation. J'oserais presque dire sensation sensationnelle : tous les copains, au passage tiennent à lui serrer la dextre, toutes les femmes en le suivant sentent naitre dans leurs cœurs un désir violent charnel, toutes les demi-mondaines l'implorent de leur faire connaître le nom de son parfumeur, tous les allemands cherchent quelle peut bien être sa nationalité.

Parmi tous ses succès, le camarade Helfant sut faire un choix judicieux : il prit, comme objet habituel de ses... décharges passionnelles une de nos jolies Anversoises. La petite, vous le comprenez, ne sut guère résister.

Aujourd'hui paraît-il, elle est loin de résister encore. Le camarade Helfant d'ailleurs nous a plus d'une fois forcé d'écouter le récit détaillé de leurs scènes... de mise au point. C'est pour lui un exercice de français, langue qu'il possède à fond. Le camarade est d'ailleurs calé en ce qui concerne les questions de langue : je tiens ce renseignement de sa femme elle même, qui mieux que personne peut apprécier....

Le camarade Helfant est d'une éloquence aussi rare qu'intarissable. Lorsqu'à la Diète Hongroise les députés eurent recours aux discours interminables comme moyens d'obstruction, le camarade Helfant fut appelé à la rescousse. Seulement très occupé à ce moment il dut refuser. Il s'en dédommagea à la Libérale où il monopolisa le crachoir à quasi toutes les séances : il discourt, interrompit, protesta, fit remarquer, demanda que, objecta que, rappela que, jusqu'à ce que le président lui rappela que... on avait coutume de finir les séances la nuit même.

À part ces dispositions (naturelles oh ! combien !) à la rouspétance, le camarade Helfant est tout dévoué au cercle Libéral : à maintes reprises il fut délégué aux festivités gantoises. Le camarade est très représentatif : aussi tapa-t-il dans l'œil au camarade représentant Mechlincks. Une fois même celui-ci poussa la condescendance jusqu'à payer du champagne : nous ne nous aventurons pas à en deviner les suites.

Le camarade Helfant doit avoir quelque part étudié la pharmacie. Au retour des fêtes de Gand, il eût certaine aventure avec une jolie voyageuse. Hors de son compte rendu en séance, il nous indiqua, démonstration et mots techniques à l'appui, une 607^e méthode de cure. Ce fut... Helléfantesque !

Tout ce débinage à part, le camarade Helfant est un trésorier-adjoint précieux au sein de la Libérale. Très courageux, il comprend on ne peut mieux ses fonctions. Puisse-t-il longtemps encore faire partie du comité.

Pourtant hélas ! un jour, on ne sait trop quand, il partira pour, on ne sait trop où, et y fera, on ne sait trop quoi, pour compte de, on ne sait trop qui. Et nous le regretterons on ne sait trop pourquoi, sans doute parce qu'il était, vous savez maintenant assez, comment !

S. J. P.

Le camarade Charles Gondat

« Un jour sur ses longs pieds, allait je ne sais où
« Le héron au long bec, enmanché d'un long cou »
[Sully Prud'homme : « Solitudes »].

Telles sont les réflexions philosophiques qui se présentèrent à mon esprit, quand pour la première fois je le rencontrai par un brumeux soir d'automne, il y a longtemps déjà! .. Je n'eus pas plus tôt noué connaissance que toutes les brumes disparurent de mon esprit, emportant avec elles, remembrances poétiques et philosophie ! Sous ses allures un peu... froides (j'avais presque envie de dire hautes !) Chareltje cache un caractère vraiment étudiantin : bon soiffeur et bon vadrouilleur !

Depuis deux ans déjà, Charles est trésorier de la Libérale. Il remplit ses fonctions beaucoup plus à la satisfaction du Comité qu'à celles des camarades endéchés ! D'un dévouement incomparable aux idées libérales, il tient absolument à voir le drapeau du cercle figurer dans tous les cortèges politiques. Aussi arrive-t-il qu'il promène la bannière, seul étudiant au milieu de bourgeois inconnus. C'est du plus bel effet ! Seulement depuis quelque temps la chose ne se produit plus si souvent. Raison : on a remarqué que la flèche du drapeau, peu habituée d'être à de telles hauteurs et non munie de parachute, souffre de vertige !

Danseur infatigable et danseur émérite, Charles sait se

faire estimer des serveuses de bars. Il les invite à la danse : dès le premier pas il les séduit, il nous est revenu que dès la première passe... il les rend folles ! Ses exercices chorégraphiques occasionnent beaucoup de casse de verres et récipients ; ses exercices lit...ographiques beaucoup de coulage. Conseil : évitez les mauvaises com...préhensions !

Très populaire, sauf quand il encaisse, les cotisations, ses apparitions à l'institut sont de vrais succès.

Note rectificatrice :

Cette popularité n'a rien à voir avec un séjour prolongé que le camarade fit dans certaine ville allemande.

Note Poétique :

« Souvent sur ses échasses se promène parmi nous

« Chareltje au haut col, d'ou émerge un long cou »

[Bossuet : « L'argent des autres »].

S. J. G.

Le Camarade Gaston Deplancq

Maintes fois, entre les lignées d'abres de nos gracieuses avenues, les camarades-promeneurs sentent leurs regards attirés par l'élégante marche et le port martial d'un militaire en ballade. Le militaire à l'élégante marche et au port martial, fait un signe-bonjour de la main droite, la main gauche du susqualifié militaire étant occupée à transporter quelque numéro d'une revue à la mode. Parfois le susdécrit militaire pousse la condescendance jusqu'à tenir un petit discours-potin : des lèvres du sus-déterminé militaire s'échappe harmonieusement, limpide une voix pédantesquement théâtrale. Plus de doute : le susdépeint militaire est le camarade Gaston.

Pour toute oreille estudiantine anversoise, Gaston est un prénom magique. Gaston, n'est-ce pas le doyen d'âge de l'Institut, le sympathique Président de la Libérelle, l'ex-

président de la Générale et l'archiviste du Cercle Wallon. Ce sont là ma foi, des titres que ne dédaignerait pas un putois. Et bien ne croyez pas que cela suffise à consommer toute son activité !

Gaston fait de tous les arts à la fois : peintre à ses heures, littérateur à ses jours (voyez l'Étudiant Libéral), artiste dramatique à ses moments, il devient architecte et arpente les trottoirs à.... ses nuits.

Gaston fait de tous les sports à la fois : comme tireur, il possède un revolver ciselé acheté à Constantinople ; depuis qu'il est militaire, il s'adonne à de longues marches nocturnes. Ce sont là les exercices qu'il préfère ; pour lui, tirer quelques coups ou marcher une heure, ça ne fait pas de différence quant à la jouissance à retirer !

Gaston fait de toutes les femmes à la fois : il est au mieux avec les théâtreuses avec qui il étudie les levers et surtout les baissers de rideau ; il a conservé d'un séjour en Allemagne de tendres souvenirs des Gretchens avec qui il faisait des exercices de langue. Qu'une jolie femme soit belge ou étrangère, Gaston sait toujours faire usage du point délicat par où on s'introduit dans son.... intimité !

Le camarade Gaston a beaucoup voyagé : cela non plus ne pouvait pas manquer à son éducation. Il y a deux ans il visita Athènes et Constantinople : sur présentation de sa carte d'étudiant, il fut admis à visiter les coins les plus retirés du palais impérial turc. Il parait qu'il sût mettre sa visite à profit. Un jour sans doute, nous fera-t-il une causerie à la Libérale sur l'ardeur au travail, des femmes des diverses races qui y sont représentées. Titre probable : « Habitudes des Sultans. Aptitudes des Sultanes ».

Grand cœur, grande âme qu'est notre camarade Gaston, il a, c'est fatal, un fort penchant pour la Nature, pour les fleurs surtout. A ceux qui voudraient vérifier mes dires, je conseille d'aller le dimanche matin au marché aux fleurs de la Place Verte. Ils le verront faire emplette de magnifiques

gerbes. Je ne leur conseille pas de suivre toujours ces gerbes jusqu'à leurs diverses destinataires.

Conseil pratique : de telles caractéristiques amenant toujours de la popularité, que les camarades intéressés sachent qu'il ne faut pas espérer trouver le camarade Deplancq à la boîte : il y vient à peine, par semaine, une heure ou deux !

Anvers espère garder longtemps encore ce cher copain : il y restera encore, probablement, un an ou deux !

S. J. P.



MONS.

Guindaille Ambulant

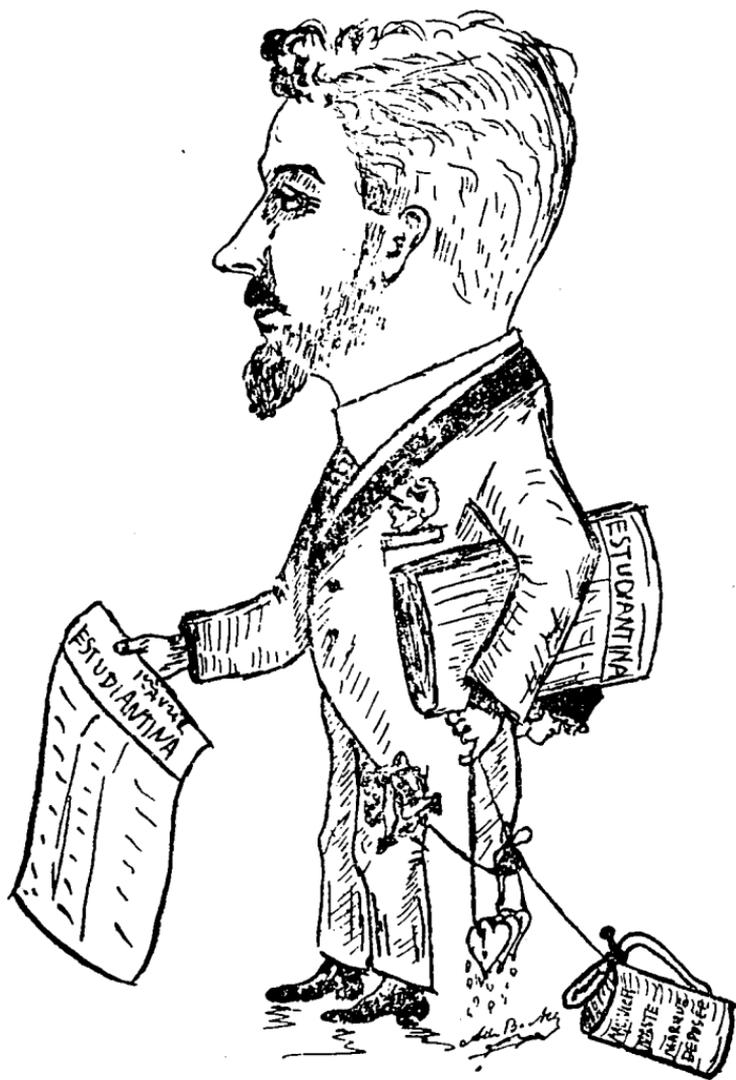
Joli garçon, aimable, distingué, portant à ravir une barbiche très soignée, un sourire perpétuel sur ses lèvres avides, deux petits yeux malins et furtifs qui, dans la nuit profonde, brillent comme des ampoules électriques et attirent toutes les dulcinées du quartier, un caractère franc et sincère, toujours prêt à vous sauver de la situation critique, à moins que lui-même ne soit dans la purée, telle est rapidement esquissée la poire de notre excellent camarade Guindaille.

C'est l'homme le plus sympathique de l'Institut et c'est peut-être à cette éminente qualité qu'il doit, d'être en place recherchée dans nos sociétés estudiantines.

Président de la Bruxelloise, vice-président de la « Générale », bibliothécaire, administrateur de notre épatant canard, Paul est à la veille d'être aussi bombardé Grand Orient du « Club des Chevaliers ». Honneur auquel nombre d'étudiants aspirent, puisque le Grand Orient possède dans ses attributions le devoir d'aimer une jeune et combien charmante demoiselle.

Guindaille, s'il est le plus sympathique, n'en est pas moins le plus amoureux.

Il se trouve, par exemple, dans la salle de lecture de l'Institut, près de la fenêtre (oh ! toujours). Il blague, mari-vaude avec nous ; tout à coup, Paul se lance vers le porte-



manteau, prend un pardessus, se trompe, le remet, trouve enfin le sien, l'endosse, et Volle Gaz ! l'oiseau disparaît.

Vous vous inquiétez de ce qui a pu provoquer cette fuite précipitée et très anormale, vous ouvrez la fenêtre, pour constater le pourquoi de cette disparition bizarre, et vous voyez au loin, oh ! déjà très loin, de par les allées ombreuses du boulevard, le brave Paul rejoindre en courant une beauté qui s'achemine dans le décor poétique de la nature en pleurs ! !

Guindaille adore également, et pour cause, la promenade traditionnelle Grand'Place-Gare et retour.

Vers l'heure et demie, de l'après-dîner, il arpente déjà, avec ce petit air de « c'est arrivé » qui lui sied si bien, la salle des pas-perdus.

A l'horizon parfois d'opale, deux silhouettes s'estompent.

Petit à petit, vous entrevoyez la « teneur » de cette espèce de gracieux bolide, et vous constatez que deux demoiselles du Conservatoire s'avancent très rapidement vers lui, dont le visage s'est subitement illuminé de joie.

Notre héros est un homme de salon, voire même de carrousel-salon, il connaît le monde et ses obligations protocolaires.

Il s'avance très doucement vers les deux charmants minois, donne une délicate poignée de main, se place très près de la plus grande et, en sa compagnie, entre dans la salle d'attente de première, tandis que l'autre attend avec un dévouement que son visage pourrait qualifier de bien compris

Guindaille est devenu charmant : il discute en souriant, fait les serments combien doux d'antan, lance un solennel « à demain » et laisse sa concitoyenne, car elle est aussi de ce pays où fleurit l'oranger, retourner vers les joies de la vie de famille.

Le train est à peine disparu que, vite Paul accoste la seconde, la mignonne, la petite, dont le dévouement de

tout à l'heure s'est métamorphosé en impatience, et dont le surnom, paraît-il, rappelle très bien les explosions... d'amour, lui dit quelques mots, et vlan, les deux canaris s'envolent à nouveau.

Le plus épatant de l'histoire, c'est que toutes deux sont d'excellentes amies et ont entière confiance en l'amour et la discrétion de Guindaille.

Guindaille étudiant mérite autant notre respect que Gaïndaille amoureux.

Le système des cartes d'absences qui règne en maître à l'Institut n'a pas l'air de l'émouvoir très fortement, puisque avec son amis Louis, et avec... désinvolture, il brosse, oh ! très rarement les cours.

C'est pourtant un excellent élève, possédant la juste conception du travail à fournir pour réussir dignement, tout en laissant ses passions amoureuses et autres, prendre leur essor.

Au point de vue politique, ses idées sont bien arrêtées : il exècre les arrivistes à la Poilu, combat avec la dernière énergie toutes les idées irréalisables, prétend-il des socialistes, et se déclare doctrinaire dans le bon sens.

Toujours il a protesté et protestera contre cet indifférentisme estudiantin, qui prend des proportions malheureuses.

Guindaille est un très gros actionnaire dans l'entreprise cinémathographique Pathé, et assiste tous les lundis à la représentation du soir.

Voulez-vous connaître tous ses goûts ?

Il adore les femmes, vous le savez ; le thé, qu'il offre généreusement dans son bijou de quartier ; le rollmops, qu'il bouffe une fois par jour chez cette excellente E. Lisette ; la camomille, qu'il boit, déclare-t-il, pour compenser les dégâts causés par la bière dans son estomac ; les cartes postales, pour l'unique raison qu'il est entiché d'une blonde vaporeuse qui est précisément en étalage ; les parties de « whist » en compagnie des deux amoureux Jules et Léon et même les parties carrées.

Il possède nombre de qualités, un soupçon de défauts : c'est un excellent copain qui mérite considération et sympathie.

NIVELLES.

P. S. Au moment de mettre sous presse, nous apprenons avec tristesse que sa réputation se trouve légèrement ébranlée.

Dans un accès de délirium tremens, il faillit, dernièrement, rendre l'âme,

Et de sa bouche putride, en des divagations répétées, on entendait les seuls mots synthétisant ses aspirations, son idéal : je l'aime... qui...

FERNANDE N. D. D.

André de Backer “ alias de Basoy ,,

PRÉSIDENT DE LA GÉNÉRALE

En le second étage d'une seconde Bastille, git, vénérable et moustachu, l'aimable et costand poète, caricaturiste et président André.

Alors que Phœbus, éreinté, à l'instar d'un rombin vanné, cherche péniblement à retrouver son pieu lunaire, le poète nous reçoit en son antre hospitalier.

Et tandis que près de lui, assis tout tout près, il nous offre d'Hétéroclites panatellas, d'émeraudes liqueurs, et de topazes gouttes, nous enregistrons en les cellules de notre matière grise, les paroles qui coulent de ses lèvres purpurines.

Et, au lieu de rendre grâce à cette floraison de soins et de délicates attentions dont tu nous combles, nous esquisons ta gueule, oh ! poète, pendant que la nôtre se rince, et très moralement nous te déboutonnons, nous te déscha-

billons pour étaler devant les yeux profanes des lecteurs, tes immondes défauts et tes ultra-microscopiques qualités.

.....Poète prends ton luth, et me donne un baiser.....
Il naquit au pays des Marolles ; il vagit pour la première



fois après la scicion du classique et combien long cordon ombilical, et à l'instar de l'honorifique Rabelais, il pelotait sa plantureuse nourrice qui lui faisait têter à foison, deux flasques outres débordantes d'un blanchâtre liquide.

Il fit son éducation première dans une école de la rue de Berlin, ce qui explique la très rare gymnastique rythmée, exportée d'outre « rein » à laquelle il se livra.

Après avoir traîné partout sa serviette de roublard et d'esthète, il voulut renouveler les exploits du vieux Colomb et autres voyageurs d'élite. Le « Bijou » tel que les dames l'appellent à l'âge de 20 ans, plein de fougue et d'enthousiasme secoua la vieille poussière grisâtre du trop connu, et sans trompette peut-être mais avec un nombre incalculable de costumes, s'en fut pour un grand voyage.

La première étape fut Ostende; après une exhibition rapide, de tennis coat, panamas et autres affublements de ce genre, et un décroissement soigné de son triste individu, il part pour le pays du gruyère. Il escalade nombre de pics et pique nombre de jung fraù. Le climat ne permettant pas à son tempérament par trop chaleureux de résider plus longtemps en ces parages ravissants, le voilà en route pour le digne pays du vieux camarade Chamberlain. Son âme de poète s'enivra délicieusement des lacs d'Ecosse et des Iles Hébrides, qui évoquent un passé plein de nébuleuses Dames Blanches.

Il abandonne ce bon brouillard et nous le retrouvons enfin en Asie Mineure pays des perles et tapis.

C'est à birouth, pardon à Beyrouth, parmi les soies précieuses, les essences aux senteurs cuivrantes et les gazes aux chatoiements compromettants, c'est là que notre sympathique président eut l'honneur d'apprécier les charmes aphrodisiaques des plussiciennes.

Il revient... enfin, dans notre bonne ville côté au Bandore après avoir visité la Roumanie et l'Allemagne et avoir fait dégouliner dans la pente rapide de son œsophage aride et sec d'incalculables volumes de Prütbroü, Retterbrau und Pritwebrau, il connu aussi là dit-on la Viergebrau (c'est pas de la petite bière). Et le voici depuis 4 ans parmi nous, nous charmant par sa bonhomie, son esprit subtil et sa

délicatesse très appréciée. D'emblée, il prend place parmi les notabilités du monde estudiantin ; il fonde le cercle des Laques de souvenir à jamais durable, et pendant une année entière ses expéditions noctambules ne lui permettent pas de jouir de son tram, avant le premier regard du soleil.

Ses pérégrinations nocturnes entraînent outre-mesure son budget. Pourtant conséquent, c'est à ce moment, au seuil de la misère qu'il instaure, feu Alcide aidant « le brulot à benef » — Frites, Moules, Harengs, Haricots, fromage et autres Hors-d'œuvres !!! de cet acabit, sont en quantités incommensurables, noyés en les profondeurs humides de sa poche stomachale.

Ici, Camarades, quelques points..... Nous assistons à une métamorphose complète de notre victime. Une gente cabotine au regard bleu langoureusement agité lui fait entrevoir les douceurs et les charmes de la vie familiale telle que la rêvent les Néo-Malthusiens excessifs.

Sempiternellement uniforme, sa vie s'écoule heureuse et paisible.

Les deux brivatifs que se permet le fougoux disciple d'Eros, sont : la vétéranite et noble Guindaille qu'offrent les cercles estudiantins, et les sentimentales ballades à l'ombre des peupliers évocateurs.

De corps et d'âme, il se dévoue à la « Générale » aux destinées de laquelle il préside avec autorité.

Sa verve amoroso-satyrique lui octroie une place très en vue parmi les littérateurs estudiantins de notre auguste époque et il s'est affirmé écrivain de talent et mitron réputé, lors de la défunte revue montoise Boroy, alias Aiplia (Eaques) alias, Branle-Hampe (Bruxelloise, Alias, Bijou est un aimable président, digne du respect et de la Haute considération de tous ses copains.

NIVELLES.

BRUXELLES

Note de la Rédaction

Nous avons profité de la présence au XIII^e Congrès des Etudiants Libéraux à Liège, de deux camarades Bruxellois pour prier le cam. Chaudlong de Croquer leur silhouette caractéristique.

Nous espérons ainsi combler une lacune. Les Etudiants Libéraux ne nous ont pas en effet envoyé de poires de leurs camarades célèbres. Nous avons donc l'honneur de présenter à nos lecteurs :

T. S. V P.



Apôtre du flamingantisme qui a si vaillamment défendu la cause au Congrès

Le joyeux copain dont on a remarqué l'entrain et la bonne humeur pendant les fêtes.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Avant-Propos	7
Comité de Publication	9
Calendrier estudiantin	11
Règlement de l'Almanach	21

Partie Académique

Université de Gand. — I. Administration.	29
II. Personnel enseignant.	30
III. Renseignements divers	33
Cercles Universitaires de Gand	36
» » Bruxelles	74
» » Mons	83
» » Anvers	89
» » Gembloux	95
Manifestation C. DE BAST	100
Manifestations MASSAU	109
Fêtes du XV ^e Anniversaire de la Fondation de la Maison des Etudiants	114
25 ^e Anniversaire de l'Almanach	124
VIII ^e Congrès de la Fédération Nationale des Jeunes Gardes Libérales	127

Nos Portraits

M. le Professeur PAUL FRÉDÉRICQ	135
M. le Professeur DANIEL VAN DUYSE	136
M. le député ALBERT MECHELYNCK	141
M. ERNEST SOLVAY	145

Célébrités Estudiantines

	Page
GAND. — HANNECART, FREYMAN, DE MUYNCK, VAN HOORDE, VERMAST, VAN DE VELDE, GOBBE, POLÉON, ISAACSON, PIER.	311
LIÈGE. — K 1000, COL. DE BEURRE, FA BECARRE, ROUS- PETANOS.	345
GEMBLOUX, — DRICOT, NOURY, PIOTROWSKI	350
ANVERS, — PAMONSI, HELFAUT, GONDAT, DE PLANCQ	363
MONS. — DE BACKER, GUINDAILLE AMBULANTE.	371
BRUXELLES. — STRUYS, SPRINGER	379

Recu 19 Avril 1911

LOUD GEND

Brasserie - Concert - Cinéma

Rue de la Station

— Téléphone 2273

ENTRÉE LIBRE

Dimanche & Lundi : Entrée fr. 0,30

Grand Orchestre ==

== *Cinéma "Pathé",*

Auditions d'Orgues

Consommations de 1^r Ordre

- Buffet Froid -

UNE HEURE A L'ÉTRANGER

Apprenez les
LANGUES ÉTRANGÈRES

à la

**BERLITZ
SCHOOL**

et VOUS LES
SAUREZ

5, rue du Soleil, 5

VOUS pouvez acqué-
rir la connaissance
parfaite d'une langue
étrangère avec un
MINIMUM d'effort et
un **MAXIMUM** de ré-
sultat en prenant une
série de leçons à

L'ÉCOLE BERLITZ

Français, Flamand, Anglais, Allemand, Espa-
gnol, Italien, Russe, etc., enseignés par des
professeurs nationaux.

*La méthode BERLITZ est l'application systéma-
tique des lois naturelles qui permettent d'appren-
dre une langue étrangère par un séjour à
l'étranger.*

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.